

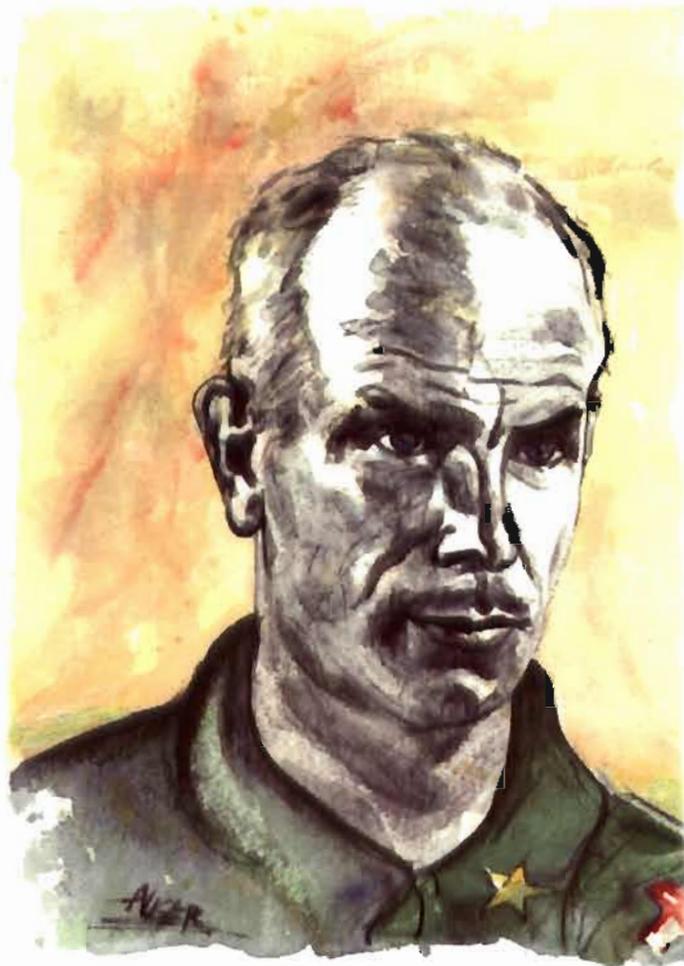
JOHN WILSON

BETHUNE

Norman



HOMME DE CARACTÈRE
ET DE CONVICTION



XYZ
éditeur

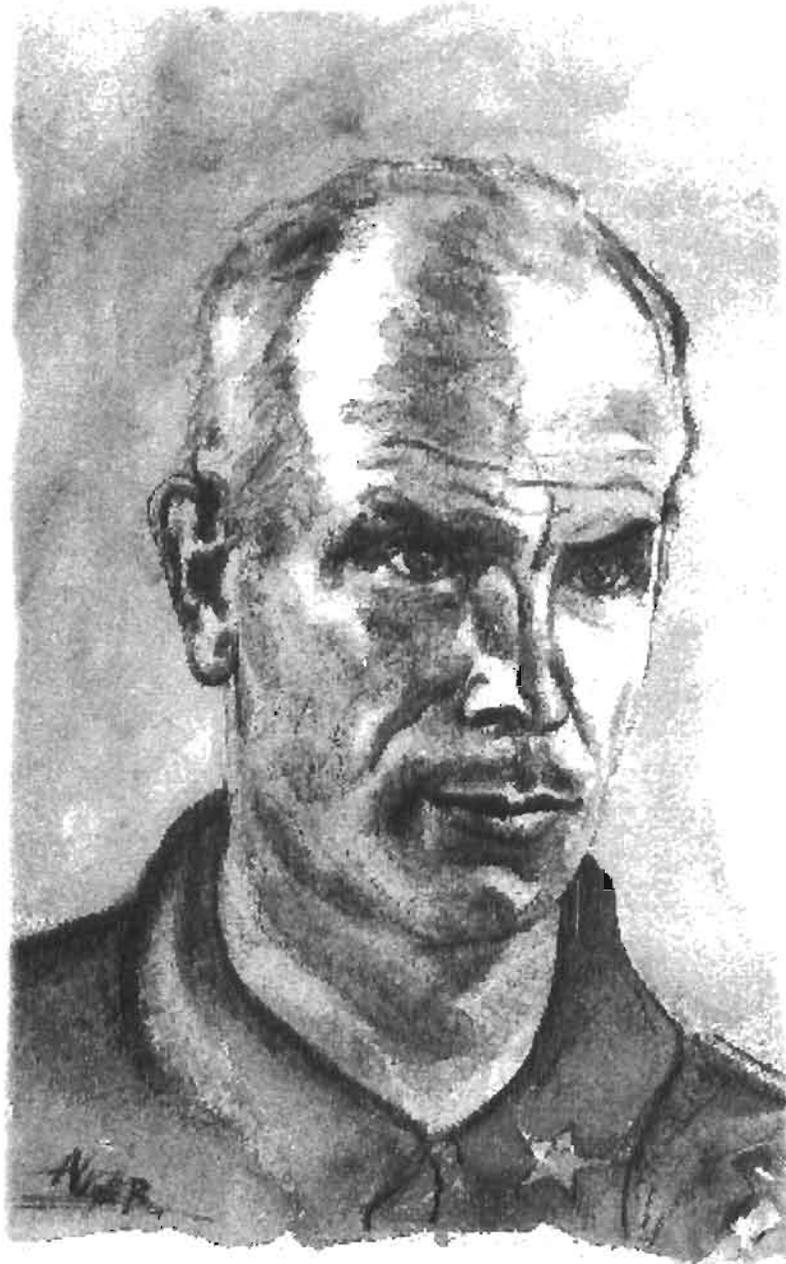


Illustration: Franche Auger.

Norman Bethune, 1890-1939.

Norman Bethune

John Wilson



John Wilson a écrit six livres pour jeunes adultes et un roman historique pour adultes. Ses livres pour enfants incluent *Across Frozen Seas* (Beach Holme), qui lui a valu d'être finaliste aux prix Sheila Egoff et Geoffrey Bilson. Ancien géologue de recherche, John Wilson a beaucoup voyagé et il a publié plus de trois cents articles dans des revues et des journaux sur des sujets aussi variés que les cités en ruine de la Thaïlande et les embûches liées à l'éducation des enfants. Il fait régulièrement la critique de livres destinés tant aux adultes qu'aux enfants pour le magazine *Quill & Quire*. Il vit avec sa famille à Lantzville, dans l'île de Vancouver. On peut lui écrire à l'adresse suivante : wilsonj@nanaimo.ark.com.



La traductrice : Michèle Marineau

Michèle Marineau est née à Montréal en 1955. Après des études qui lui ont fait toucher à la médecine, à l'histoire de l'art et à la traduction, elle a travaillé une dizaine d'années comme réviseuse pigiste. Comme auteure, Michèle Marineau a obtenu le Prix du Gouverneur général à deux reprises dans la catégorie « Littérature de jeunesse – texte » (pour *Cassiopée*, *L'été polonais* et *La route de Chlifa*), le prix Brive-Montréal et le prix Alvine-Bélisle, et ses livres ont été traduits dans plusieurs langues. Comme traductrice, elle a été finaliste au prix John-Glassco ainsi qu'au Prix du Gouverneur général, catégorie « Traduction », à trois reprises. Elle a remporté le prix du livre M. Christie pour son dernier roman, *Rouge poison*.

La collection
LES GRANDES FIGURES
est dirigée par
André Vanasse

Le comité éditorial pour la version anglaise
était composé de
Ven Begamudré
Lynne Bowen
Janet Lunn

Dans la même collection

1. Louis-Martin Tard, *Chomedey de Maisonneuve. Le pionnier de Montréal.*
2. Bernard Assiniwi, *L'Odawa Pontiac. L'amour et la guerre.*
3. Naïm Kattan, A. M. Klein. *La réconciliation des races et des religions.*
4. Daniel Gagnon, *Marc-Aurèle Fortin. À l'ombre des grands ormes.*
5. Mathieu-Robert Sauvé, *Joseph Casavant. Le facteur d'orgues romantique.*
6. Louis-Martin Tard, *Pierre Le Moyne d'Iberville. Le conquérant des mers.*
7. Louise Simard, *Laure Conan. La romancière aux rubans.*
8. Daniel Poliquin, *Samuel Hearne. Le marcheur de l'Arctique.*
9. Raymond Plante, *Jacques Plante. Derrière le masque.*
10. André Berthiaume, *Jacques Cartier. L'inaccessible royaume.*
11. Pierre Couture, *Marie-Victorin. Le botaniste patriote.*
12. Louis-Martin Tard, *Michel Sarrazin. Le premier scientifique du Canada.*
13. Fabienne Julien, *Agathe de Repentigny. Une manufacturière au xvii^e siècle.*
14. Mathieu-Robert Sauvé, *Léo-Ernest Ouimet. L'homme aux grandes vues.*
15. Annick Hivert-Carthew, *Antoine de Lamothe Cadillac. Le fondateur de Detroit.*
16. André Vanasse, *Émile Nelligan. Le spasme de vivre.*
17. Louis-Martin Tard, *Marc Lescarbot. Le chantre de l'Acadie.*
18. Yolaine Laporte, *Marie de l'Incarnation. Mystique et femme d'action.*
19. Daniel Gagnon, *Ozias Leduc. L'ange de Correlieu.*
20. Michelle Labrèche-Larouche, *Emma Albani. La diva, la vedette mondiale.*
21. Louis-Martin Tard, *Marguerite d'Youville. Au service des exclus.*
22. Marguerite Paulin, *Félix Leclerc. Filou, le troubadour.*
23. André Brochu, *Saint-Denys Garneau. Le poète en sursis.*
24. Louis-Martin Tard, *Camillien Houde. Le Cyrano de Montréal.*
25. Mathieu-Robert Sauvé, *Louis Hémon. Le fou du lac.*
26. Marguerite Paulin, *Louis-Joseph Papineau. Le grand tribun, le pacifiste.*
27. Pierre Couture et Camille Laverdière, *Jacques Rousseau. La science des lièvres et des voyages.*
28. Anne-Marie Sicotte, *Gratien Gélinas. Du naïf Fridolin à l'ombrageux Tit-Coq.*
29. Christine Dufour, *Mary Travers Bolduc. La turluteuse du peuple.*

Norman Bethune

Régionale Samuel-de-Champlain Inc.
Société Franco-Ontarienne
d'Histoire et de Généalogie

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide financière du ministère du Patrimoine canadien par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie à l'édition (PADIÉ), du Conseil des Arts du Canada (CAC), du ministère de la Culture et des Communications du Québec (MCCQ) et de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC).

© 2001
XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec)
H2L 3Z1
Téléphone: 514.525.21.70
Télécopieur: 514.525.75.37
Courriel: xzzed@mlink.net
Site Internet: www.xzzedit.com

et

John Wilson

Dépôt légal: 4^e trimestre 2001
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN 2-89261-318-3

Distribution en librairie:

Au Canada:
Dimedia inc.
539, boulevard Lebeau
Ville Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2
Téléphone: 514.336.39.41
Télécopieur: 514.331.39.16
Courriel: general@dimedia.qc.ca

En Europe:
D.E.Q
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris, France
Téléphone: 1.43.54.49.02
Télécopieur: 1.43.54.39.15
Courriel: liquebec@noos.fr

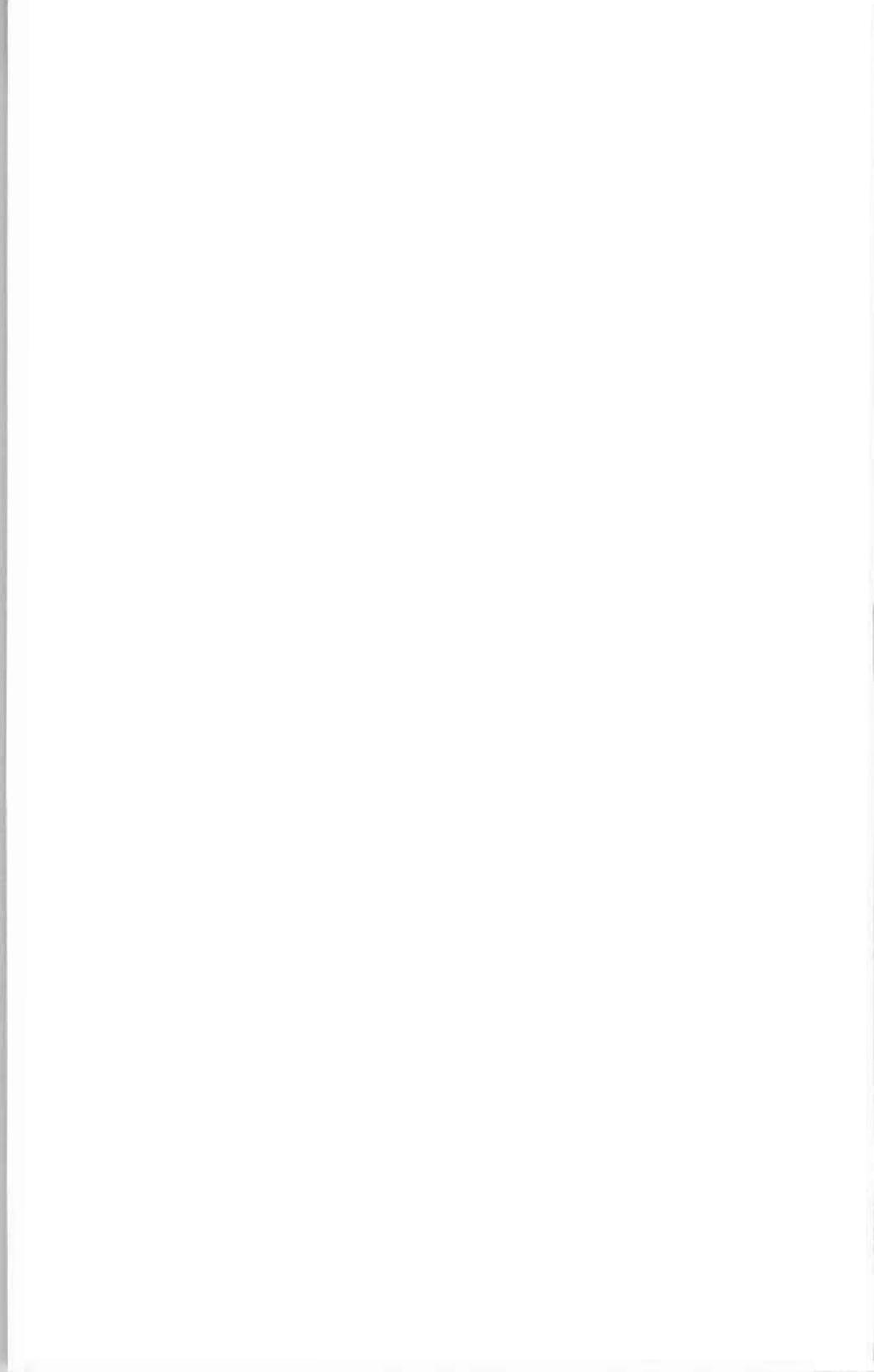
Conception typographique et montage: Édiscript enr.
Maquette de la couverture: Zival Design
Illustration de la couverture: Francine Auger
Recherche iconographique: Rhonda Bailey et André Vanasse

BETHUNE

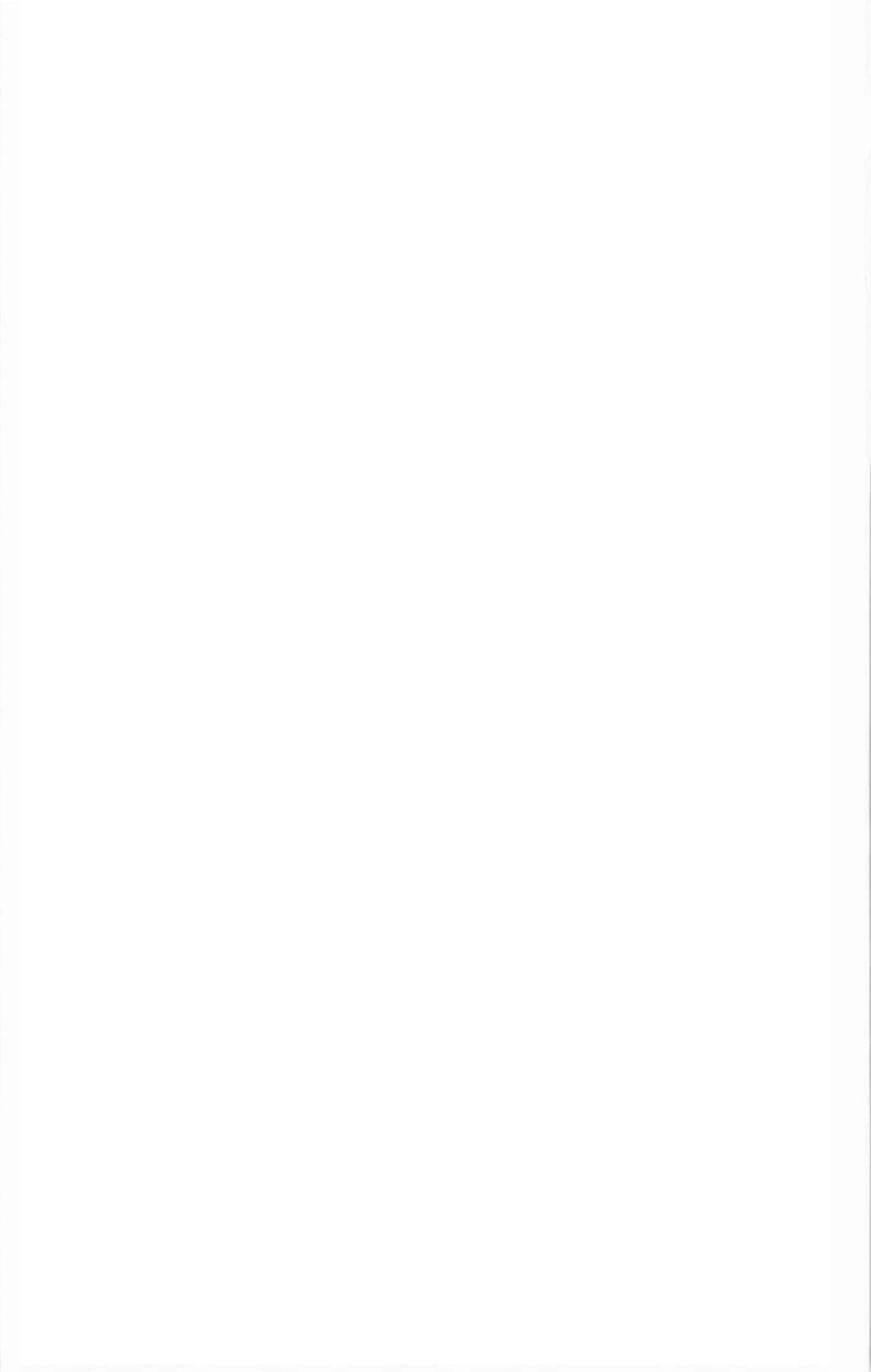
Norman



HOMME DE CARACTÈRE
ET DE CONVICTION

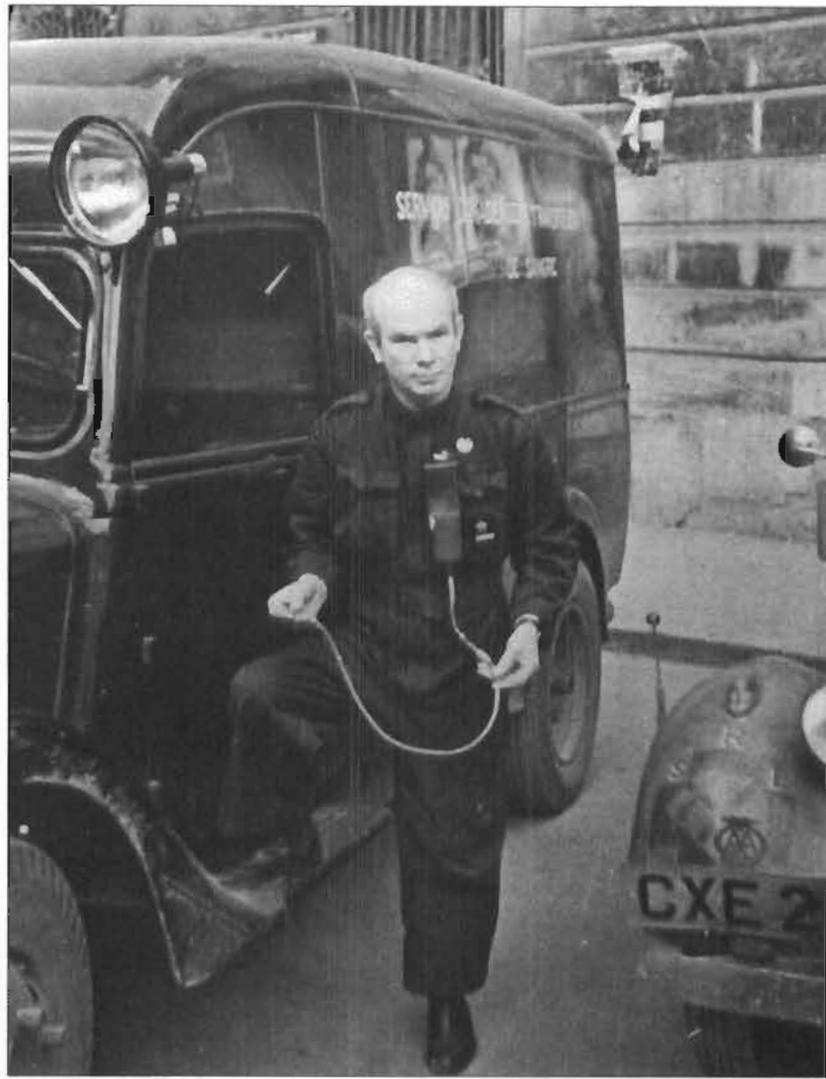


*À la mémoire
d'Helen Margaret (Eelin) Beardall, 1931-1999,
qui elle aussi a consacré sa vie aux autres.*



Note de l'éditeur

Il existe plusieurs systèmes de transcription (ou « translittération ») de la langue chinoise. Bethune utilisait le système Wade-Giles qui, à l'époque, était en usage dans le monde anglo-saxon. Depuis 1979, conformément à la décision prise en 1959 par le Conseil chinois des affaires d'État, le système officiel de transcription de la langue chinoise est le pinyin. C'est ce système que nous utilisons dans le présent ouvrage, sauf lorsqu'il est question de villes ou de personnages connus depuis longtemps sous une forme francisée. Dans ce cas, nous présentons la forme habituelle, suivie de la transcription en pinyin entre parenthèses : Mao Tsé-tung (Mao Zedong), Nankin (Nanjing)...



Office national du film du Canada

Grâce à une camionnette Renault récemment acquise pour transporter de l'équipement ou des réfugiés, Bethune est prêt à emprunter la route de Málaga. Espagne, 1937.

Prologue

La route de Málaga



Une fois les avions passés, j'ai pris dans mes bras trois enfants morts allongés sur le pavé [...] où ils avaient attendu au milieu d'une longue file qu'on leur donne une tasse de lait en boîte et une poignée de pain sec [...] Je sentais mon corps aussi lourd que ceux des morts, mais vide et creux. Et, dans mon esprit, brûlait la flamme vive de la haine.

Le Dr Norman Bethune faisait face à une décision impossible : qui devait-il sauver, qui devait-il laisser mourir ? Il était entouré de gens fous d'angoisse et de douleur — des mères, des enfants, des grands-pères —, tous épuisés, affamés, assoiffés ; unis seulement par la

terreur commune qui leur avait fait quitter leur foyer et les avait lancés sur les routes depuis quatre jours et quatre nuits pour tenter d'échapper au danger. Beaucoup d'entre eux pouvaient à peine marcher, et il leur restait encore un long trajet à parcourir. Bethune pourrait être leur sauveur, ou au moins le sauveur de leurs enfants.

- Prenez celui-ci !
- Regardez cet enfant !
- Celui-là est blessé !

Les supplications fusaient de partout. Comment choisir ? Un enfant méritait-il de vivre plus qu'une vieille femme ? Bethune vit une mère qui portait son enfant nouveau-né. Elle avait cessé de marcher juste assez longtemps pour donner naissance à son bébé au bord du chemin. Il vit une sexagénaire incapable de faire un pas de plus. Elle avait les jambes enflées et des plaies à vif qui maculaient de sang ses sandales de toile. Il vit des gens qui avaient renoncé et qui, allongés de chaque côté de la route, n'attendaient plus que la mort.

Cela se passait tard le soir du mercredi 10 février 1937. La guerre civile espagnole durait déjà depuis près de sept mois, et le gouvernement républicain élu tentait de résister à l'insurrection fasciste dirigée par le général Franco. Bethune était debout sur le marchepied de la camionnette Renault de deux tonnes et demie remplie de réserves de sang et de fournitures médicales. Avec son assistant, Hazen Sise, et l'écrivain anglais Tom Worsley, il avait quitté Almería vers 18 h pour suivre, le long de la côte, l'étroite route menant à Málaga, dans le sud de l'Espagne. À présent, impossible de continuer. La route était bloquée par une

chaîne infinie de détresse humaine. En voyant les milliers de personnes qui se pressaient devant lui, Bethune songea à des abeilles grouillant dans une ruche ; le bourdonnement de leurs voix emplissait l'air.

L'intention de Bethune était de fournir un service de transfusion sanguine aux soldats républicains blessés au cours des combats pour sauver Málaga — mais il arrivait trop tard. Après des semaines de bombardements intensifs, Málaga était tombée aux mains des fascistes plusieurs jours auparavant. À Almería, cet après-midi-là, lorsque Bethune avait appris la nouvelle, il avait décidé de s'approcher le plus possible de Málaga, distante de 169 kilomètres, afin de secourir les blessés qu'il pourrait trouver.

Les combats étaient terminés, mais la tuerie se poursuivait. Alors même que Bethune décidait de son action, des partisans du gouvernement qui étaient restés à Málaga étaient conduits vers les célèbres plages touristiques de la Costa del Sol pour y être exécutés. À l'extrémité sud de la pitoyable colonne de réfugiés, des soldats fascistes entraînaient les hommes dans les champs bordant la route et les exécutaient sous les yeux horrifiés des membres de leur famille. Les femmes et les enfants étaient autorisés à poursuivre leur triste voyage parce que les fascistes voulaient qu'ils soient un fardeau supplémentaire pour l'Espagne républicaine, dont les ressources étaient déjà mises à trop lourde contribution.

Pendant que Bethune regardait autour de lui, la décision s'imposa d'elle-même. Tendant vers lui un enfant maigre et fiévreux, un homme s'adressa à lui d'une voix suppliante :

— Mon fils est très malade... Il va mourir avant que je puisse l'amener à Almería... Prenez-le — laissez-le là où il y aura un hôpital... Dites-leur qu'il s'appelle Juan Blas et que je vais bientôt venir le chercher.

Bethune posa l'enfant sur le siège du véhicule. Autour de lui, d'autres cris s'élevaient :

— Prenez les femmes et les enfants... les fascistes vont bientôt être ici.

— Pitié, *camarada*, sauve-nous, pour l'amour de Dieu!

— Prends-nous dans ton véhicule, nous ne pouvons plus marcher.

— *Camarada, los niños* — les enfants!

Devant l'indifférence et la cruauté du monde, Bethune éprouva un puissant sentiment de colère et d'amertume. Par la suite, il écrivit : « Où sont-ils, ce soir, les pasteurs attirés du Dieu des chrétiens, dispensateurs sur terre de Son amour et de Son salut — où sont-ils pour rester sourds aux cris de tous ces gens qui imploront le Seigneur ? [...] Que n'ai-je mille paires de mains et, dans chaque main, mille fusils meurtriers chargés de mille balles, chacune destinée à un assassin d'enfants — alors, je saurais comment m'exprimer ! [...] Je rugirais aux oreilles du monde endormi : "Vous tous qui dormez en paix cette nuit, vos mains sont souillées de sang innocent. Que vos villes connaissent le sort de Sodome et Gomorrhe si vous restez indifférents à l'abominable scandale qui se produit sur la route de Málaga cette nuit !" »

Bethune, Sise et Worsley déchargèrent l'équipement et les réserves de sang. La foule bondit vers la camionnette lorsque les portières arrière s'ouvrirent.

— *Solamente niños. Niños!* Les enfants seulement!

Bethune luttait contre la masse de réfugiés frénétiques. Il devait faire des choix urgents à présent. Qui monterait à bord du véhicule, et qui resterait sur place? Qui devait-il prendre en premier? Il aperçut une femme qui avait un enfant dans les bras et il se fraya un chemin jusqu'à elle à travers la foule.

— Nous allons emmener votre enfant! dit-il.

La femme se contenta de le regarder et de serrer son enfant plus fort contre elle. Croyant qu'elle n'avait peut-être pas compris, Bethune tendit les bras pour prendre l'enfant. La femme ne bougea pas et continua de le fixer d'un air impassible. L'enfant était trop jeune pour être séparé de sa mère. Soudain, Bethune eut un doute. Il était facile de dire « Les enfants seulement »; or, s'il enlevait cet enfant à sa mère, les deux risquaient de mourir. Bethune les conduisit donc tous deux jusqu'à la camionnette.

Bethune travaillait sans relâche, et chaque décision était déchirante. Il essayait d'apaiser les femmes, il transportait les enfants dans ses bras, il repoussait impitoyablement les adultes. Des mères se tenaient en groupe et murmuraient entre elles. Des hommes, voyant qu'ils ne pourraient pas monter à bord, s'éparpillaient dans les champs avoisinants, poussés par le désespoir. Bethune était torturé par les choix qu'il devait faire. Il ne pouvait pas le savoir, mais la sélection qu'il faisait maintenant pour sauver des vies serait bientôt imitée d'horrible façon par les fascistes qui, sur les quais des gares d'Auschwitz et de Treblinka, choisiraient les êtres humains qu'ils enverraient à la mort.

La camionnette était presque pleine. À présent, les décisions étaient encore plus difficiles à prendre. Un vieillard au regard embué de larmes toucha le bras de Bethune, qui secoua la tête. Il ne pouvait pas l'emmener, mais le visage suppliant du vieil homme allait hanter ses rêves.

La femme aux jambes ensanglantées était là. Elle devait être la mère de quelqu'un. Bethune sentit de la compassion pour elle. La femme détourna calmement le regard sans rien demander.

Bethune prit une fillette des bras d'une femme en train de hurler. Un petit corps pour combler le dernier espace disponible. Il revint à la camionnette en se frayant un chemin à travers la foule maintenant silencieuse. Dans son journal, il décrivit ce qui arriva ensuite.

«Soudain, une femme s'est précipitée devant moi et, en s'agrippant à la portière, elle s'est hissée dans la camionnette. Avec un juron, j'ai attrapé sa cheville au vol, mais la femme s'est dégagée et, dans l'espace restreint où elle se trouvait, elle s'est tournée pour me faire face. "Sortez!" ai-je ordonné en lui montrant l'enfant. "C'est vous ou elle! Comprenez-vous? Allez-vous prendre la place de cette fillette?"

«La femme était jeune. De longs cheveux noirs tombaient sur son visage blême. Elle a fixé sur moi un regard affolé, puis elle a ouvert son manteau et relevé bien haut sa robe de coton. Elle avait le ventre gonflé d'une femme enceinte.

«Pendant un moment, nous nous sommes regardés, moi qui portais un enfant dans mes bras, elle qui portait un enfant dans son ventre. Elle s'est accroupie

dans le minuscule espace qui se trouvait à ses pieds, son abdomen gonflé coincé entre ses genoux, elle m'a souri et elle a tendu les bras. Avec ses yeux, ses bras et son sourire, elle semblait dire : " Regardez, je vais prendre l'enfant, et ce sera comme si je n'étais pas ici, comme si je ne prenais la place de personne." Elle a mis la fillette sur ses genoux et calé la petite tête contre son épaule. »

Bethune referma les portes. Quarante enfants et deux femmes s'entassaient dans la camionnette. Il ordonna à Hazen Sise de conduire sa précieuse cargaison jusqu'à Almería, de la laisser à l'hôpital, puis de revenir. Ensuite, lui et Worsley se joignirent à la colonne de réfugiés, soignant les blessés lorsqu'ils le pouvaient et aidant les plus faibles à parcourir quelques kilomètres. Pendant deux heures, Bethune aida la vieille femme aux jambes ensanglantées à marcher, jusqu'à ce que celle-ci soit incapable de continuer. Il lui confectionna alors un lit en plein champ. En la quittant, il se demanda si quelqu'un d'autre l'aiderait à avancer ou si les fascistes seraient les premiers à l'atteindre.

Quand minuit arriva, Bethune marchait déjà depuis quatre heures et il avait du mal à imaginer que ceux qui l'entouraient avançaient ainsi depuis quatre jours. Il avait posé son dernier pansement, administré son dernier comprimé, donné son dernier carré de chocolat, fumé sa dernière cigarette. Il se débarrassa de sa trousse vide. Il n'avait plus que ses mains, ses mains nues, en attendant avec impatience le retour de Sise. Puis il n'aurait plus qu'à recommencer. « Autant essayer de vider l'océan avec un dé à coudre », se dit-il.

Sise revint et, pendant quatre jours et quatre nuits, ils firent la navette jusqu'à Almería en transportant les réfugiés trop faibles pour continuer à marcher. Ils ne purent dormir un seul instant et perdirent toute notion du temps. Le deuxième jour, ils commencèrent à transporter des familles entières. Ils n'avaient plus rien à manger. Comme par magie, un marchand ambulancier apparut, poussant une charrette remplie d'oranges. Bethune les acheta toutes et, n'en gardant qu'une pour lui, distribua les autres. Le jour, il faisait si chaud que leur peau cloquait sous le soleil. La nuit, il faisait si froid qu'ils espéraient le retour du soleil.

Plus tard, Bethune se rappela qu'un grand silence était descendu sur les réfugiés. «Ceux qui étaient sur le point de mourir de faim restaient allongés dans les champs, envahis par la torpeur, ne bougeant que pour mâchouiller de rares herbes. Les assoiffés restaient assis sur les rochers, tout tremblants, ou encore ils erraient sans but en titubant, les yeux vitreux, le regard halluciné. Les morts gisaient parmi les malades et fixaient le soleil. Puis les avions sont apparus au-dessus de nos têtes — des chasseurs italiens de couleur argent qui brillaient dans le ciel et des escadrilles de Heinkel allemands. Ils ont plongé vers la route comme s'il s'était agi d'un simple exercice, leurs mitrailleuses traçant des dessins compliqués parmi les réfugiés en fuite.»

Vint un moment où Bethune et Sise ne purent plus rien faire. Almería s'était transformée en un immense camp de réfugiés. Des milliers de personnes dormaient dans les rues et sur la grande place. Bethune s'effondra sur un lit de camp dans un hôpital pour enfants improvisé. Il dormit à peine une heure

avant d'être ramené brutalement à la réalité par une sirène stridente annonçant une attaque aérienne. Le lendemain, il décrit la suite des événements.

«J'ai sauté sur mes pieds, pour me retrouver à genoux quand la première bombe a explosé. [...] Je me suis relevé en vitesse. Le sol vibrait encore sous mes pieds. J'ai entendu d'autres explosions, certaines proches, d'autres lointaines.

«J'ai couru dans les couloirs obscurs, bousculant des gens qui se pressaient dans toutes les directions. Dans les dortoirs, les enfants hurlaient de terreur. J'ai réussi à sortir dans la rue et j'ai couru vers le centre de la ville.

«Les avions se succédaient et le rugissement des moteurs emplissait les rues à m'en faire éclater les tympans. Puis les bombes ont commencé à tomber devant moi.

«J'ai vu un bombardier virant gracieusement sur l'aile au clair de lune, sans même chercher la sécurité que lui auraient procurée l'altitude ou l'obscurité. Ces monstres pouvaient se permettre de prendre leur temps! L'éclatement occasionnel d'un tir antiaérien ne faisait guère plus qu'illuminer le ciel à la façon d'un feu d'artifice.

«Quelques minutes plus tard, j'étais dans la section la plus densément peuplée de la ville. Ici, les rues n'étaient plus obscures. D'immenses flammes s'élevaient des carcasses des immeubles touchés par des bombes incendiaires. Dans l'éclat des incendies, aussi loin que portait le regard, une foule de gens couraient dans tous les sens, tentant d'échapper aux bombes, s'évanouissant près de murs qui s'effondraient,

tombant, rampant, plongeant dans des cratères creusés par des bombes, se débattant et hurlant avant de disparaître.

« On n'entendait aucune explosion du côté du port. Les bombardiers ne s'intéressaient pas au port ! Ils voulaient atteindre des cibles humaines. Ils voulaient atteindre les cent mille personnes qui leur avaient échappé à Málaga, qui avaient refusé de vivre sous l'autorité fasciste et qui étaient maintenant regroupées ici en une cible parfaite. Pendant une semaine, les fascistes avaient laissé Almería en paix. Pendant une semaine, ils s'étaient préparés. Mais à présent que la longue marche entre Málaga et Almería était terminée, à présent que les réfugiés étaient entassés dans quelques pâtés de maisons où il était possible de les tuer massivement avec un minimum de bombes — à présent, donc, Franco assouvissait sa soif de vengeance. Il se fichait pas mal du port. Un port ne pouvait ni penser, ni défier le fascisme, ni saigner. Seuls les humains avaient un cerveau, un cœur, du courage. Il fallait les tuer, les mutiler, leur faire sentir les serres impitoyables du fascisme... »

« Je me suis frayé un chemin parmi la foule dense en criant : "*Médico ! Médico !*" Ma voix se perdait dans le hurlement des sirènes, les explosions, les braiments effrayants d'ânes qui s'empalaient sur des grilles déchiquetées.

« Puis, d'un seul coup, les bombardements ont cessé et le rugissement des avions s'est perdu dans le lointain. Les flammes des immeubles incendiés éclairaient les visages d'hommes et de femmes hagards, profondément secoués, frappés d'horreur... »

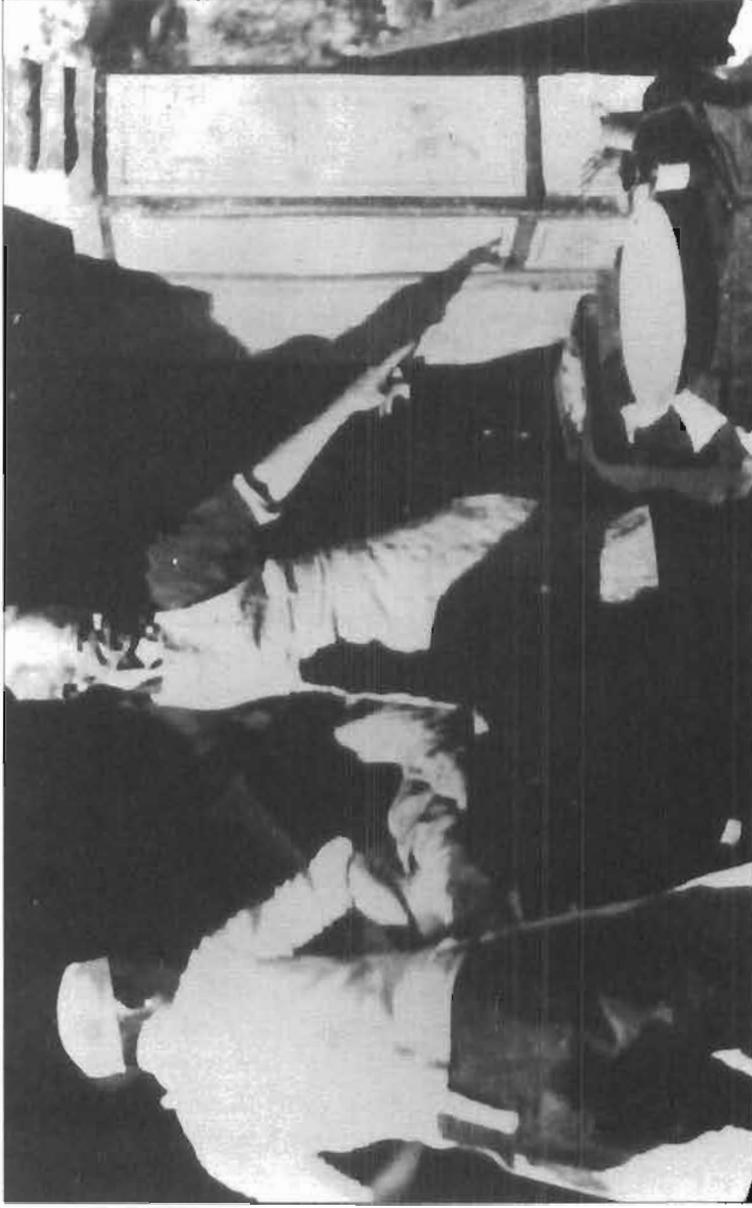
« L'attaque aérienne était terminée. J'avais mal aux oreilles dans tout ce silence. Le silence ? Non. Maintenant que les bombes s'étaient tuées, je pouvais entendre les voix... L'attaque était terminée, mais les morts et les mourants étaient encore là.

« Je pensais des plaies avec des bandes de coton provenant des chemises des blessés eux-mêmes. Dans une maison éventrée, j'ai découvert une petite fille qui geignait sous un tas de lourdes poutres. Elle avait peut-être trois ans. J'ai écarté les poutres et j'ai porté la petite dans mes bras jusqu'à ce que je croise une ambulance. J'ai posé la fillette sur une civière en me disant qu'il serait sans doute préférable qu'elle meure, car, si le petit corps mutilé avait survécu, toute lueur d'intelligence avait disparu de ses yeux d'enfant. »

Impossible de savoir ce qu'il advint de la petite fille, de la vieille femme aux jambes ensanglantées ou de Juan Blas. Peut-être ont-ils survécu, peut-être pas. Mais il est certain que, si jamais ils ont survécu, c'est en grande partie grâce au courage et à la capacité d'adaptation de Bethune en situation de crise.

Bethune, lui, survécut à l'Espagne, mais ses expériences sur la route de Málaga et le souvenir du bombardement des réfugiés à Almería alimentèrent dans son esprit la « flamme vive de la haine ». Après la route de Málaga, Bethune s'engagea dans la lutte contre le fascisme avec une passion fiévreuse qui le conduisit droit à la mort, moins de trois ans plus tard. Cependant, la lutte que, toute sa vie, il mena contre l'injustice fut toujours très personnelle, et avait pris naissance dans les régions sauvages de l'Ontario à la fin du siècle précédent.

Archives nationales du Canada/PA160792.



Les mains nues. Bethune désigne quelque chose du doigt pendant une opération pratiquée dans un temple bouddhiste de la province de Ho-peï (Hebei). Chine, 1939.

1

Mort et naissance



Vous devez vous souvenir que mon père était un évangéliste et que je suis issu d'une lignée d'hommes violents, instables, passionnés, têtus et intolérants, mais pourtant pénétrés d'une vision de la vérité et d'une énergie leur permettant d'atteindre cette vérité même si cela devait les mener à leur perte, ce qui a été le cas dans ma propre famille.

Aujourd'hui, si l'on contracte une septicémie — c'est-à-dire un empoisonnement du sang — à cause d'une coupure au doigt qui s'infecte, un court traitement aux antibiotiques suffira à assurer la guérison. Même sans soins, l'organisme d'un individu en

bonne santé possède souvent suffisamment de ressources pour combattre l'infection. Par contre, si l'on ne dispose pas d'antibiotiques et que l'organisme est affaibli à cause d'un régime alimentaire déficient, d'un manque de sommeil et d'un surcroît de travail, la victime n'a aucune chance de s'en sortir.

D'abord, son doigt va être enflammé, enflé et douloureux. Petit à petit, l'inflammation va envahir son bras au point que le malade ne pourra plus l'utiliser et sera en proie à des douleurs atroces. Il souffrira de maux de tête sévères, de périodes de délire, de fièvre élevée, de frissons et de faiblesse. Son estomac ne gardera rien, et il vomira sans arrêt.

Dans son sang, les bactéries vont libérer des toxines, déclenchant ainsi une réponse immunitaire et la formation de caillots — son sang se coagulera dans ses veines. Après plusieurs jours d'agonie, il sera en état de choc septique. Ce sera la fin.

Voilà comment est mort Norman Bethune, dans une cabane de paysan des montagnes reculées de la Chine du Nord. C'était à 5 h 20 du matin, le 12 novembre 1939.

Quinze jours plus tôt, Bethune avait opéré un soldat qui avait une jambe brisée. Il était fatigué, mais cela n'avait rien d'inhabituel, car il se dépensait sans compter. Pendant l'opération, son scalpel avait glissé, entaillant le majeur de sa main gauche. Cela non plus n'avait rien d'inhabituel. Bethune n'avait pas de gants de chirurgien et, de toute façon, il préférait travailler les mains nues, disant que cela augmentait sa sensibilité. De petits accidents causés par des instruments chirurgicaux tranchants étaient plutôt fréquents. Une

infirmière s'occupa de bander le doigt blessé, et Bethune poursuivit son opération.

Ce qui se produisit ensuite ne fut pas habituel. Quelques jours plus tard, les mains toujours nues, Bethune opéra un soldat dont la blessure à la tête était longtemps restée sans soins et se trouvait maintenant infectée aux streptocoques. Dès le 5 novembre, Bethune avait le doigt enflé et il faisait de la fièvre. Malgré cela, en entendant une fusillade au loin, il enfourcha son cheval et conduisit son équipe chirurgicale vers le lieu du combat. Son empoisonnement du sang l'affectait toutefois beaucoup, et le commandant local lui ordonna de retourner au village de Huangshikou.

Bethune était maintenant très malade. Il ne mangeait plus que des fruits, des kakis que lui apportait le fils de la famille qui l'hébergeait. Ses amis et ses collègues ne pouvaient rien faire, sinon observer avec impuissance l'évolution de l'infection.

Bethune savait comment les choses allaient finir. Il nota ses dernières volontés à l'intention du général Nie, le commandant en chef des forces communistes dans la région :

« Je suis mortellement malade. Je vais bientôt mourir. [...] Je vous lègue, à vous et à M^{me} Nie, mes deux lits de camp. Je vous laisse aussi mes deux paires de chaussures anglaises. [...] Je lègue huit de mes instruments chirurgicaux au D^r Yo, huit autres au D^r Lin et huit aussi au D^r Fong. Le D^r Jiang [...] peut en choisir deux en souvenir. [...] Faites savoir à T. B. et à tous mes amis canadiens et américains que je les aimerai toujours. Dites-leur que j'ai été très heureux.

« Mon seul regret est de ne pouvoir rien faire de plus désormais. Les deux dernières années ont été les plus importantes et les plus significatives de ma vie. J'ai connu des moments de solitude, mais c'est ici, parmi mes camarades bien-aimés, que j'ai pu m'accomplir pleinement.

« Je n'ai plus la force d'écrire... »

Au cours de cette nuit qui allait être sa dernière, pendant que Bethune s'épuisait à écrire, dans les montagnes des alentours, les soldats qu'il soignait depuis deux ans hurlaient son nom tout en combattant désespérément l'armée japonaise qui envahissait leur pays.

La route de Málaga avait conduit Norman Bethune à une mort atroce et solitaire dans un coin reculé dont personne, au Canada, n'avait jamais entendu parler. Mais le chemin qui l'avait mené jusque-là avait commencé bien avant le séjour de Bethune en Espagne.



Le 1^{er} mars 1546, un homme se tenait à la fenêtre du château de Saint Andrews, sur la côte est de l'Écosse. C'était un homme important, un cardinal de l'Église catholique romaine, archevêque de Saint Andrews et chancelier d'Écosse. Comme Marie, la reine d'Écosse, n'était encore qu'une enfant, c'est cet homme qui dirigeait véritablement le pays. Il s'appelait David Beaton.

De sa fenêtre, il découvrait une petite place bordant les douves du château. Une foule silencieuse se tenait au pourtour de la place. Au centre s'élevait une plate-forme de bois surmontée d'un poteau auquel

était attaché un homme, George Wishart. Il avait été condamné à mourir cet après-midi-là pour avoir osé critiquer ouvertement la foi catholique du cardinal Beaton et parlé en faveur des réformes visant à réparer les injustices de l'Église.

Pendant que Beaton observait la scène, quelqu'un plongea une torche enflammée dans l'amas de petit bois disposé autour des pieds de Wishart. Le feu embrasa rapidement le bois sec et des flammes s'élevèrent autour de l'homme qui cherchait à leur échapper. La fumée l'enveloppa, cachant ainsi opportunément l'horreur de ses derniers moments. Beaton s'éloigna de la fenêtre, satisfait de voir que ses ordres avaient été exécutés.

David Beaton tenait une bonne partie de son pouvoir de son oncle, James. Les deux hommes s'opposaient violemment au récent mouvement de la Réforme qui s'insinuait dans l'Église d'Écosse. De fait, en 1528, James avait envoyé au bûcher le premier martyr protestant d'Écosse, Patrick Hamilton. À présent, à l'endroit même où avait péri Hamilton, c'était au tour de George Wishart de mourir au bûcher. Cependant, David Beaton avait commis une erreur. Wishart était un grand ami de John Knox, et sa mort allait amener Knox à détourner les Écossais du catholicisme et à leur faire embrasser sa propre vision du protestantisme. Le 29 mai, moins de trois mois après la mort de Wishart, une troupe de protestants envahit le château, assassina Beaton et jeta son corps du haut de la fenêtre par laquelle il avait assisté à la mort de Wishart.



Trois cent quarante-quatre ans et deux jours après la mort affreuse de George Wishart, un autre Bethune (ainsi qu'on épelait maintenant Beaton) voyait le jour de l'autre côté de l'océan, au Canada, plus précisément à Gravenhurst, une ville d'exploitation forestière située à 160 kilomètres au nord de Toronto. Le presbytère de bardeaux dans lequel est né Henry Norman Bethune existe encore. C'est là, avec son premier souffle, que Bethune entreprit le voyage intime qui allait ultimement le conduire dans une cabane de paysan au fin fond d'une Chine déchirée par la guerre. Mais son histoire commence véritablement par l'épisode des cruels Beaton et même avant.

Les Bethune font remonter leur nom à la petite noblesse normande de l'époque de Guillaume le Conquérant. Outre les Beaton amoureux du bûcher, leurs ancêtres comptent un poète du XIII^e siècle, un ministre des Finances du roi de France et une servante de Marie, reine d'Écosse.

La branche à laquelle appartenait Norman était moins sanguinaire que d'autres. Pendant quatre générations, les Bethune furent chirurgiens à l'île de Skye, au large de la côte ouest de l'Écosse. Puis, aux alentours de 1772, John Bethune partit pour les colonies américaines. On ne sait pas vraiment ce qui motiva ce départ. Une légende familiale veut que le père de John ait été blessé pendant la bataille de Culloden en 1746, alors qu'il combattait l'armée anglaise aux côtés des rebelles jacobites écossais. Rien, cependant, n'indique que John ait jamais eu d'ennuis pour avoir défendu des idées radicales. La situation changea en Amérique, où il fut emprisonné durant la guerre de l'Indépendance

après avoir soutenu les troupes restées loyales à la couronne britannique.

Une fois libéré, John Bethune trouva refuge au Canada, où il mena une vie respectable et où il se distingua en fondant la première paroisse presbytérienne de Montréal.

À l'époque, la rigidité de la religion presbytérienne ne tolérait aucune frivolité. L'église du révérend John Bethune ne possédait donc que le strict minimum. Il n'y avait sans doute ni piano ni orgue parce que les instruments de musique distraient les fidèles du culte. Il n'y avait pas d'hymnes non plus, à l'exception des psaumes de David. Pas de tapis, pas de sièges capitonnés, pas même de véritables bancs d'église, seulement des planches de cèdre équarries posées sur des blocs de bois. On n'allait pas à cette église pour y trouver du confort matériel. On y allait pour prier et pour mettre son âme à nu devant un Dieu sévère et inflexible.

Quatre générations plus tard, on trouve un écho de cette prééminence du spirituel sur le matériel dans une description que Norman Bethune fit de ses conditions de vie en Chine. « Pourquoi ne serais-je pas heureux ? Voyez en quoi consistent mes richesses. D'abord, je fais un travail important qui occupe chaque minute de mon temps, de 5 h 30 du matin à 9 h du soir. Je suis utile. Plus encore, on me dit que je suis utile et qu'on a besoin de moi, ce qui ne peut que satisfaire ma vanité bourgeoise. J'ai un cuisinier, un serviteur particulier, ma propre maison, un beau cheval japonais et une selle. Je n'ai pas d'argent, mais je n'en ai pas besoin non plus — tout m'est donné. » Le cuisinier ne savait

pas faire cuire un œuf, le serviteur n'avait pas de travail, la maison était faite de briques d'argile séchée et le cheval provenait d'un butin de guerre. John, son trisaïeul, aurait compris.

L'un des fils de John, Angus, contrairement à ses ancêtres, ne répondit ni à l'appel de la religion ni à celui de la médecine et opta plutôt pour l'aventure et le commerce. Il parcourut le monde, trappa des animaux à fourrure dans les régions sauvages du Canada et finit par occuper un poste important à la Compagnie du Nord-Ouest puis à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Cependant, tout comme son arrière-petit-fils Norman, il n'était pas toujours facile à vivre. Son patron, George Simpson, le décrit ainsi dans son journal: «[...] un être misérable, vaniteux, suffisant et superficiel, dont la principale préoccupation est son propre bien-être, sans grand courage ni esprit de décision en quelque matière que ce soit [...] et pour lequel ses associés, ses serviteurs et les Indiens n'ont ni estime ni respect.»

Même mort, le détestable Angus fut encore une source de conflit lorsqu'il laissa la quasi-totalité de sa considérable fortune à un seul de ses quatre fils, Norman.

Le premier D^r Norman Bethune affichait de nombreux traits de caractère qui allaient se manifester aussi chez le petit-fils qui porterait son prénom. C'était un grand voyageur, un bon chirurgien, un artiste et un écrivain compétent, et il n'était pas doué pour l'épargne. Par contre, il avait le don d'irriter les autorités de l'école de médecine de Trinity College et de l'Université Victoria, à Toronto, où il enseignait et exerçait la médecine. Son insouciance et ses excès d'alcool

firent fondre son héritage et, en 1892, il mourut sans le sou dans un hospice pour incurables de Toronto. Durant les dernières années de sa vie, il avait habité chez le deuxième de ses fils, Malcolm, la femme de celui-ci, Elizabeth, et leur fils, Henry Norman.

Même s'il n'avait pas encore trois ans à la mort de son grand-père, Henry Norman déclarait se souvenir de lui et il imitait même la boiterie du vieil homme. À huit ans, il annonça qu'il répondrait désormais au prénom de Norman, et non à celui d'Henry, et il accrocha, à la porte de sa chambre, la plaque de cuivre portant le nom de son grand-père.

Dans sa jeunesse, Malcolm, le père de Norman, était en quête d'aventure. À vingt-trois ans, il s'embarqua pour l'Australie, où il tenta sa chance comme éleveur de moutons. Ce fut un échec. Sans le sou, le jeune homme dut faire appel à la générosité de son père pour payer son billet de retour. À Hawaï, il semble qu'il ait investi dans des orangeries — une entreprise elle aussi vouée à l'échec —, mais il fit également la connaissance d'une missionnaire, Elizabeth Goodwin. L'ardeur et l'enthousiasme de celle-ci ramenèrent le jeune homme à la foi presbytérienne de ses ancêtres. Elizabeth et Malcolm s'épousèrent. Pour Malcolm, ce fut le début d'une longue carrière passée à répandre la bonne nouvelle dans les villages isolés du nord de l'Ontario. L'évangéliste zélé refusa des postes confortables pour exercer son ministère dans de petites communautés telles que Blind River, Owen Sound et Blackheath. Il fut notamment affecté à Gravenhurst, où son père, complètement ruiné, vint vivre avec lui, et où naquit son fils aîné.

Norman Bethune hérita de nombreux traits de caractère de ses ancêtres. Comme ses parents, il avait la conviction qu'il était possible d'aider les gens moins fortunés et, comme eux, il était capable de s'engager à fond dans une cause. Il possédait les talents artistiques et littéraires de son grand-père, ainsi que sa négligence et son insouciance à l'égard de l'argent. Enfin, il avait hérité en partie du mauvais caractère et du goût pour l'aventure d'Angus Bethune. Comme eux tous, il était persuadé d'avoir raison et jugeait que ses décisions étaient toujours les meilleures. En Norman, les caractéristiques de la famille Bethune se conjuguèrent pour créer un homme hors du commun, doué du pouvoir de changer le monde autour de lui.

2

Les guerres des débuts



Entre mon père et moi, l'animosité était coutumière.

Norman Bethune aimait se faire prendre en photo. Il était vaniteux et, quand il vivait en ville, il se préoccupait beaucoup de son apparence. Ses vêtements étaient souvent excentriques, mais généralement immaculés. Il voulait paraître à son avantage. Même à la guerre, il fit en sorte qu'on prenne beaucoup de photos de lui posant près de ses unités médicales ou en train d'opérer des soldats blessés.

La photo la plus ancienne que nous ayons de Norman Bethune est une photo de famille prise aux alentours de 1894. On y voit un boghei léger tiré par



La famille Bethune en 1904. De gauche à droite : Malcolm Goodwin, Elizabeth Ann Goodwin, Henry Norman, Janet Louise. Le père de Norman n'est pas là, pour susciter l'animosité.

un cheval sur une route boueuse d'une des paroisses du révérend Malcolm Bethune. La mère, Elizabeth, est assise dans le boghei avec la sœur aînée de Norman, Janet Louise, et son frère plus jeune, Malcolm Goodwin. Son père est debout à côté du cheval; avec son canotier et sa posture bravache, une main sur la hanche, il n'a guère l'allure d'un pasteur de campagne. Norman, lui, est assis à cru sur le cheval. Ils portent leurs vêtements du dimanche et fixent l'objectif. Il s'agit d'un moment sérieux et solennel, et ils en sont tous conscients. Tous sauf Norman. La tête tournée d'un air interrogateur vers la caméra, il semble sur le point de secouer les rênes, d'éperonner son cheval et de partir au galop vers le lointain.

Ce jour-là, il ne s'éloigna pas du viseur de l'appareil photo, mais son désir de faire quelque chose de différent, de repousser les limites et de découvrir jusqu'où il pouvait aller était déjà très fort.

Trois ans plus tard, la famille Bethune déménagea à Toronto pour un court séjour. La grande ville était une nouveauté pour Norman qui, à six ans, n'avait connu que de petits villages de campagne. Un matin, il décida de partir en exploration. Il revint à la nuit tombante, indifférent au fait que ses parents étaient fous d'inquiétude, et annonça qu'il avait traversé la ville entière, qui s'étendait alors sur seize kilomètres. Une autre fois, il échappa à la surveillance de sa mère pendant que celle-ci faisait des courses, simplement pour voir quel effet cela faisait d'être perdu. C'était amusant, conclut-il après s'être rendu à un policier.

On ne peut jamais se libérer complètement des expériences de notre enfance. Qu'il s'agisse des

méthodes disciplinaires de nos parents ou de leurs façons de nous encourager, des intérêts que l'on manifestait alors ou de l'endroit où l'on vivait, tout cela nous marque à jamais. Les influences qui s'exercèrent alors sur le jeune Norman furent fortes et variées.

Les parents de Norman croyaient ardemment à la bonté et à la justice. Le jeune garçon hérita d'eux un sens de la justice et de l'équité qui ne se démentit jamais. Cependant, leurs tentatives pour lui inculquer la foi chrétienne évangélique se soldèrent par un échec.

Elizabeth Bethune rejetait avec passion la théorie de l'évolution. Lorsque Norman rapporta à la maison une copie de *L'origine des espèces*, de Charles Darwin, qu'il étudiait en classe, sa mère entreprit d'insérer des tracts religieux entre les pages. Norman réagit en glissant un exemplaire du livre de Darwin sous l'oreiller de sa mère pendant que celle-ci dormait. Elizabeth ne goûta pas la plaisanterie, et le livre finit dans le poêle à bois de la cuisine.

Elizabeth était une femme volontaire, déterminée à élever son fils dans l'obéissance et dans la crainte de Dieu. Son attitude provoqua de nombreux conflits, mais, étrangement, c'est avec son père que Norman eut les affrontements les plus violents. Peut-être le fils, qui avait son franc-parler, considérait-il comme une faiblesse la tendance de son père à s'excuser longuement après chacune de leurs querelles. En tout cas, leurs tempéraments se heurtaient souvent. Un jour, pour apprendre l'humilité à son fils, Malcolm poussa Norman le visage contre le sol et l'obligea à avaler de la terre. Ce ne fut pas un succès — l'humilité ne fut jamais l'un des points forts de Norman.

Bethune aimait passionnément la nature sauvage entourant les petites villes où il avait grandi. Il apprit très jeune à nager, à pêcher et à courir sur des billots flottants. Même des activités généralement paisibles, comme la chasse aux papillons, prenaient des allures d'aventure pour Norman. Un jour, lui et son frère Malcolm tentèrent d'escalader une falaise à la recherche d'un spécimen particulièrement intéressant. À mi-hauteur, Norman ordonna à Malcolm de l'attendre. Pendant que son frère, terrifié, s'agrippait à la falaise, Norman se hissa jusqu'en haut et captura le papillon. Puis il aida Malcolm à redescendre. Au pied de la falaise, il dit : « Il y a deux choses dans la chasse aux papillons, Malcolm. D'abord, il y a la chasse. Et puis il y a le papillon. »

Un hiver, Norman démontra son courage. Il se porta au secours d'un garçon qui était passé à travers la glace d'une rivière gelée, pendant que les autres enfants fuyaient vers la rive. Parfois, cependant, son courage frôlait l'imprudence. Durant les vacances, alors qu'il avait dix ans, Norman observa son père traverser à la nage la baie Géorgienne à Honey Harbour. Le lendemain, il tenta de réaliser le même exploit. Il se serait sans doute noyé sans l'intervention rapide de son père, qui alla le chercher en bateau. Cette expérience ne freina pas les ardeurs du jeune garçon. L'année suivante, il réussit à traverser la baie.

À la maison, la vie était tout aussi mouvementée. Norman aimait déplacer les meubles et il satisfaisait ses tendances artistiques naissantes en réaménageant complètement une pièce afin que celle-ci corresponde à ses goûts. Norman grandit à une époque qui ne

connaissait ni la télévision ni la radio ; aussi, le soir, la famille s'adonnait-elle à des jeux. L'un de ceux-ci était un jeu de vocabulaire qui consistait à donner un mot nouveau à chacun des enfants. Celui qui prononçait et épelait correctement son mot obtenait cinq cents. Le gagnant était généralement Norman.

Quand Norman était enfant, personne ne doutait qu'il allait devenir chirurgien, et nombre de ses intérêts semblaient aller dans cette direction. Un jour, Elizabeth remarqua qu'une odeur désagréable flottait dans toute la maison. En en cherchant la source, elle finit par découvrir Norman dans le grenier : il faisait bouillir une patte de vache afin d'en éliminer toute chair et d'ajouter à sa collection les os ainsi nettoyés.

Norman obtint son diplôme de l'école secondaire d'Owen Sound en 1907 et il commença aussitôt à travailler comme bûcheron dans les forêts du nord de l'Ontario. Son année de travail dans les camps d'Algoma fortifia Bethune, et cela allait se révéler utile en janvier 1909, lorsqu'il accepta un poste d'enseignant à Edgely, un peu au nord de Toronto. Une pièce unique accueillait tous les élèves de la première à la huitième année, dont certains n'avaient qu'un ou deux ans de moins que Norman. Au début, celui-ci connut des problèmes de discipline. À la fin de la journée, il y avait souvent des files d'élèves qui attendaient pour recevoir des coups de courroie. Norman en vint même parfois aux coups avec ses élèves. Un jour, les garçons de sa classe firent venir un homme plus vieux pour qu'il inflige une correction à leur professeur. Mais Bethune, grâce aux techniques de boxe acquises dans les camps de bûcherons, eut facilement

le dessus. Ses problèmes de discipline disparurent aussitôt.

À l'été 1909, Norman perçut les 269 \$ que lui avait rapportés son travail à Edgely et se prépara à fréquenter l'Université de Toronto, où il s'était inscrit en physiologie-biochimie. Cependant, il avait du mal à se concentrer. Sa meilleure note fut de 62% en sciences naturelles, et il dut se présenter à des examens de reprise en français, en allemand et en latin. Il s'ennuyait et il n'aimait pas la vie en ville. Au bout de deux ans, il sollicita un nouveau poste d'enseignant, mais dans un contexte très différent de celui d'Edgely.

Frontier College, fondé en 1899, avait comme mandat de dispenser l'enseignement à des bûcherons, des mineurs et des cheminots postés dans des camps éloignés. Les étudiants étaient logés gratuitement, mais on attendait d'eux qu'ils fournissent des journées de travail complètes avant les cours, qui étaient donnés le soir. C'était une existence difficile, mais Norman semblait bien s'en accommoder. Il passa l'hiver 1911-1912 avec la Victoria Harbour Lumber Company à Whitefish, au bord de la baie Géorgienne. Rien n'indique que Bethune ait été impliqué dans des bagarres à cette époque, et il semblait prendre plaisir à régler les divers problèmes auxquels il était confronté. Il pouvait aussi bien avoir à réparer des phonographes qu'à réduire la fracture du tibia d'un ouvrier polonais.

Durant l'été 1912, Bethune parcourut le Michigan et le Minnesota avant d'obtenir un poste de reporter au *Winnipeg Telegram*. Une fois de plus, la vie urbaine lui parut sans intérêt, et il voulut retourner à Frontier College et aux plaisirs frustes des étendues sauvages.

Il n'y avait aucun poste disponible, cependant. Aussi, à l'automne, Bethune retourna-t-il à l'Université de Toronto. Cette fois, il semblait disposé à travailler sérieusement, et ses notes s'améliorèrent, notamment parce qu'il n'avait plus à suivre les cours de langues qui lui avaient donné tant de mal la première année. Il obtint une moyenne de 69 % en 1913 et de 66 % en 1914.

Cette année-là, Bethune avait vingt-quatre ans. Il mesurait 1,79 m et avait un tour de poitrine de 97 cm. Ses cheveux châtain commençaient déjà à se clairsemmer et son front dégami semblait plus large au-dessus de ses yeux bleus. Il arborait une fine moustache. Grâce à son travail dans les chantiers, il était en excellente forme physique et ses expériences variées lui avaient permis de développer des intérêts diversifiés. Il pouvait peindre, dessiner et sculpter, et il était sur le point d'entreprendre sa dernière année de médecine. Le monde, lui, était sur le point d'entrer en guerre.

Le 28 juin 1914, le jour de leur anniversaire de mariage, l'héritier du trône d'Autriche, François-Ferdinand, et sa femme furent assassinés par un étudiant serbe alors qu'ils circulaient dans la ville de Sarajevo dans une voiture découverte. L'Autriche déclara la guerre à la Serbie; la Russie déclara la guerre à l'Autriche; l'Allemagne déclara la guerre à la Russie; la France déclara la guerre à l'Allemagne. Rien ne pouvait arrêter les trains remplis de jeunes hommes enthousiastes qui traversaient les pays d'Europe en direction des frontières afin d'exécuter les plans de guerre que des vieillards avaient élaborés des années auparavant. Seule la Grande-Bretagne hésitait à s'engager.

Le lundi 3 août était un jour férié en Ontario. Ce fut aussi le dernier jour de paix. À Toronto, dix mille personnes envahirent les rues, accueillant avec des hourras les nouvelles d'Europe qui leur étaient annoncées depuis les marches des bureaux des journaux. On applaudissait, on battait du tambour, on agitait des drapeaux. Le 4 août, la Grande-Bretagne déclarait la guerre à l'Allemagne; le Canada, en tant que dominion de l'Empire britannique, se trouva entraîné dans une aventure qui n'allait ressembler à rien de ce qu'on pouvait alors imaginer.

Les jeunes hommes, craignant que la guerre ne soit terminée avant qu'ils puissent y participer, couraient s'engager. Ils s'imaginaient qu'ils allaient se rendre en Europe, vivre des moments palpitants puis revenir au pays à temps pour régaler famille et amis de récits passionnants autour du feu, à la Noël. Norman Bethune n'était pas différent des autres. Le 8 septembre, il se rendit à Valcartier, au Québec, et s'enrôla dans la 2^e ambulance de campagne du Corps expéditionnaire canadien. Sa première vraie guerre venait de commencer.



Office national du film du Canada.

Marine canadienne



Office national du film du Canada.

Aviation canadienne



Office national du film du Canada.

Corps médical de l'armée canadienne

Un homme aux nombreux visages. Entre 1914 et 1920, Bethune expérimente chaque domaine des Forces armées canadiennes.

3

La Première Guerre mondiale



Les visages des morts, éclaboussés de sang.

Au printemps 1915, la vieille ville d'Ypres était le dernier coin de la Belgique qui n'avait pas été envahi par les troupes allemandes. La ville était au centre d'une portion de front — large de treize kilomètres et profonde de près de dix kilomètres — faisant saillie dans les lignes allemandes. L'avancée des Allemands avait été stoppée au cours des durs combats de la première bataille d'Ypres, durant l'automne et l'hiver de l'année précédente. Le nord du saillant était occupé par des troupes françaises et belges ; le sud, par des troupes britanniques ; le centre, par la 1^{re} Division canadienne.

Bethune arriva en France en février 1915. Le 17 avril, son unité rejoignit le front à Ypres. Bethune travaillait comme brancardier, probablement aux environs de la ville de Gravenstafel. Au début, il n'y avait pas grand-chose à faire. Le printemps était doux, et le front était calme. Les arbres se couvraient de bourgeons, les oiseaux chantaient et les fleurs s'épanouissaient dans les jardins des maisons abandonnées par les civils. Ypres elle-même, bien que fortement endommagée et peuplée de réfugiés, pouvait encore procurer de nombreux agréments aux soldats qui s'y rendaient pour quelques heures de répit. Mais tout cela était sur le point de changer.

Tout au long du mois d'avril, les patrouilles avaient fait part d'étranges bruits métalliques provenant des tranchées allemandes. Après une attaque locale sur la Cote 60, au sud de la position canadienne, des soldats avaient mentionné une odeur étrange. Des prisonniers allemands parlaient d'une arme en préparation, une arme nouvelle et terrifiante. Toutes ces rumeurs étaient plutôt confuses et on n'en tint pas vraiment compte.

L'après-midi du 22 avril était calme. Le soleil brillait et, venant des lignes allemandes, une petite brise soufflait sur le no man's land séparant les armées opposées. Peu avant 17 h, des observateurs remarquèrent qu'un nuage d'un jaune verdâtre s'élevait des tranchées ennemies et flottait vers eux. Lentement, sans se presser, le nuage dériva vers la gauche, ratant de peu les soldats canadiens, mais enveloppant une division française d'Algérie. Le nuage était un gaz toxique, le chlore, et son apparition ce jour-là marqua la première

utilisation d'armes chimiques durant la guerre. Les Algériens n'eurent aucune chance de s'en sortir. Tousant, crachant et suffoquant, ils s'effondrèrent au fond des tranchées, où ils rendirent l'âme. Quelques-uns réussirent à s'enfuir, à moitié asphyxiés et l'écume à la bouche, semant la panique sur le trajet du nuage qui continuait à avancer. En quelques minutes, une immense brèche apparut dans le front allié, dans laquelle s'engouffrèrent des milliers de soldats allemands portant des masques à gaz. La deuxième bataille d'Ypres venait de commencer.

Bethune, qui se trouvait à droite des troupes canadiennes, ne fut pas directement affecté par l'attaque au chlore. Malgré tout, la percée allemande provoqua le chaos partout en première ligne. Des commandants affolés envoyèrent des membres des réserves pour tenir le front et lancer une contre-attaque. Heureusement, les Allemands furent déconcertés par le succès de leur attaque au gaz et ils n'étaient pas prêts à exploiter la situation au maximum. Ils se reprirent pourtant très vite. Le 24 avril, ils employèrent du chlore contre les Canadiens.

Imaginez que vous êtes un soldat canadien posté à Ypres en ce jour d'avril 1915. Le chlore gazeux réagit avec l'eau pour former un acide qui brûle la peau exposée. Aussi commencez-vous par remarquer que vos yeux, votre bouche et votre gorge sont en feu. Vous avez du mal à respirer et vous vomissez. Si vous respirez profondément, vos poumons sont endommagés. Ils se remplissent de liquide et vous mourez noyé. Sans masque à gaz, vous êtes totalement vulnérable. Votre premier réflexe est de vous blottir contre le sol en

protégeant votre visage irrité, mais cette décision ne peut être que fatale. Le chlore est plus lourd que l'air. Il s'accumule donc au fond des tranchées, des abris souterrains et des trous d'obus — c'est-à-dire dans tous les endroits où les soldats de la Première Guerre mondiale se croyaient en sécurité. Si vous vous trouvez dans un de ces endroits pendant une attaque au chlore, votre mort sera douloureuse et rapide : vous mourrez asphyxié en quelques minutes seulement. Si vous vous couvrez la bouche et le nez d'un morceau de tissu — un des pansements qui font partie de la trousse de chaque soldat, par exemple —, vous parviendrez peut-être à vous échapper de la tranchée ou à survivre jusqu'à ce que le gaz s'éloigne. Vous vous sentirez bien sûr très malade et vous aurez encore à combattre l'ennemi, qui suivra le nuage de gaz et qui tentera de vous tuer par d'autres moyens. Mais, pour l'instant, vous serez vivant. Un soldat ne pouvait souvent rien espérer de plus.

Les 24 et 25 avril, Bethune dut voir de nombreux cas de soldats gazés. Il ne pouvait pas faire grand-chose pour eux, sinon les envoyer rapidement en lieu sûr, à l'écart des combats. Les Canadiens avaient cependant eu le temps d'apprendre un certain nombre de choses depuis le début des attaques au gaz. Si on mouillait le pansement avant de l'appliquer sur son nez, la protection était plus efficace. Plusieurs croyaient qu'en urinant sur le pansement on neutralisait les gaz. De toute façon, les gaz se dissipaient rapidement, et ceux qui arrivaient à supporter la sensation d'asphyxie et à résister à l'envie de s'enfuir ou de se jeter par terre étaient suffisamment valides pour combattre les attaquants.

Aussi, tandis que les Canadiens tentaient de stopper la progression des Allemands, Bethune vit-il beaucoup de soldats blessés par les armes habituelles, en plus des victimes des gaz. Les violents combats de ces derniers jours d'avril causèrent 5 975 pertes parmi les 18 000 Canadiens qui se trouvaient aux environs d'Ypres, dont plus de quatre mille résultaient de blessures classiques.

Le sort d'un brancardier au front n'était guère enviable. Les tranchées de la Première Guerre mondiale n'étaient pas rectilignes. Si elles l'avaient été, l'ennemi n'aurait eu qu'à s'emparer d'une petite section pour pouvoir tirer très loin à l'intérieur de la tranchée, d'un côté comme de l'autre. Pour éviter une telle situation, on dessinait les tranchées en y découpant des angles — du haut des airs, on aurait dit les créneaux d'un château médiéval creusés dans le sol. Durant une bataille, l'ennemi devait donc livrer un combat acharné pour s'emparer de chaque petite section. De plus, l'explosion d'une bombe ou d'un obus avait un effet limité. Malheureusement pour les brancardiers, ces angles représentaient beaucoup de coins à tourner, des coins si rapprochés que deux hommes ne pouvaient s'y engager en portant une civière d'une longueur de six pieds (1,80 m). Ils devaient donc soulever la civière — dont le poids s'augmentait de celui d'un soldat blessé — bien au-dessus de leurs têtes lorsqu'ils devaient tourner un coin. C'était désagréable et épuisant, mais la solution de rechange — effectuer entièrement le transport des blessés à l'extérieur des tranchées — ne pouvait se faire avec un minimum de sécurité que lorsque la ligne de front était loin derrière eux.

À quoi ressemblait la vie de Bethune à Ypres ? Lui et ses camarades étaient chargés d'aller chercher les blessés au poste de secours réglementaire, où ils avaient été amenés depuis la première ligne ou le *no man's land*, et de les transporter jusqu'au poste de secours avancé. Là, les blessés commençaient leur long et douloureux voyage jusqu'à un hôpital en Grande-Bretagne. Chaque soldat blessé, dont le poids variait entre soixante-dix et quatre-vingts kilos, était porté par deux brancardiers sur des distances pouvant excéder un kilomètre. C'était un travail épuisant, même si l'on n'avait pas à soulever le brancard à chaque coude de la tranchée. Même après un très bref trajet, Bethune avait l'impression que ses épaules allaient se déboîter. Il avait mal aux bras et ses mains étaient engourdies. Avancer d'un pas était une torture — il avait des élancements dans les cuisses et les mollets, et des ampoules à vif lui couvraient les pieds.

Non seulement devait-il supporter cette torture physique, mais il devait aussi constamment s'obliger à marcher lentement, à rester droit, à combattre le désir naturel de plonger vers le sol lorsque des rafales de mitrailleuses passaient au-dessus de lui ou que des obus explosaient à proximité. Trempé de sueur et tremblant d'épuisement, il atteignait enfin le poste de secours avancé, où il déposait son précieux fardeau. Puis il devait tourner les talons et recommencer.

Les brancardiers sauvèrent un nombre incalculable de vies pendant la Première Guerre mondiale, mais il y avait deux problèmes qu'ils ne pouvaient surmonter. Premièrement, les blessures graves ne pouvaient être traitées correctement que si le soldat était transporté dans un hôpital situé loin du champ de

bataille. Au début, la vitesse d'évacuation ne pouvait excéder la vitesse d'un homme qui marche. Ensuite, avant qu'on puisse mettre le soldat à bord d'un train, la vitesse était celle d'une ambulance motorisée ou tirée par un cheval qui devait se frayer un chemin sur des routes encombrées ou abîmées par des bombes. Le processus d'évacuation prenait du temps, et beaucoup de blessés n'y survivaient pas. Le problème de la vitesse d'évacuation ne fut résolu qu'après la Deuxième Guerre mondiale, lorsque d'énormes hélicoptères commencèrent à être utilisés pour transporter rapidement les blessés vers les hôpitaux.

L'autre problème auquel devaient faire face les blessés de l'époque de Bethune était l'état de choc. Un brancardier ou les compagnons d'un soldat blessé pouvaient donner les premiers soins à celui-ci pour diminuer la douleur, refermer les plaies les plus évidentes et immobiliser les membres fracturés. Cependant, les balles et les éclats d'obus causaient de terribles dégâts; le choc de telles blessures, auquel s'ajoutaient d'inévitables pertes de sang, tuait souvent le soldat bien avant qu'il puisse recevoir autre chose qu'un traitement superficiel. L'une des solutions était de faire une transfusion au soldat afin de remplacer le sang perdu, pour lui donner la force de surmonter l'effet du choc et de survivre assez longtemps pour pouvoir être traité. Malheureusement, en 1915, les transfusions sanguines n'en étaient qu'à leurs débuts et il n'existait aucun moyen de transporter les réserves de sang près du front, où elles se seraient révélées le plus utiles.

Bethune a sans doute vu mourir plusieurs jeunes soldats dont il avait la charge. Les horreurs auxquelles

il assistait l'affectaient. Dans une lettre écrite du front, il disait ceci : « Ce carnage commence à me faire horreur. J'en suis à me demander si tout cela en vaut la peine. Dans les services médicaux, je ne vois pas grand-chose de la gloire de la guerre, mais beaucoup de ses effets destructeurs. » Il était conscient des raisons pour lesquelles tant de blessés mouraient avant d'être secourus, mais il était prisonnier de la technologie de son époque. Néanmoins, le souvenir du gaspillage incroyable de vies humaines autour d'Ypres resta présent en lui, et ce souvenir devait avoir une influence profonde sur son travail une vingtaine d'années plus tard. En fait, par la suite, toute la vie professionnelle de Bethune peut être vue comme un combat pour minimiser les pertes inutiles de vies humaines et pour diminuer les souffrances tant des soldats que des civils.

La deuxième bataille d'Ypres eut un effet marquant sur un autre médecin, qui était chirurgien de brigade dans la Première brigade d'artillerie de campagne canadienne, à quelques kilomètres à peine de l'endroit où Bethune se démenait avec ses brancards. Le 3 mai, alors que la bataille touchait à sa fin, le médecin épuisé s'assit à l'extérieur de son poste de secours. Il venait d'assister à l'inhumation d'un ami très cher. Sur un bout de papier, il écrivit un poème de quinze lignes dans lequel il exprima ses sentiments. John McCrae ne survécut pas à la guerre, mais les images qu'il utilisa en composant son poème *In Flanders Fields* («Au champ d'honneur») font maintenant partie de notre souvenir collectif de cette époque.

Pour Bethune, l'expérience de la guerre de tranchées fut brève. Le 29 avril, un obus à mitraille explosa

près de lui, et des éclats de shrapnel se logèrent dans le muscle de son mollet gauche. C'était ce que les soldats appellent une « bonne » blessure — le genre de blessure que nombre d'entre eux espéraient recevoir : suffisamment grave pour qu'on vous éloigne du front et qu'on vous renvoie à la maison, mais pas assez sérieuse pour mettre votre vie en danger. C'était maintenant au tour de Bethune de faire le voyage que beaucoup d'autres avaient entrepris en partie grâce à lui : les postes de secours, la gare de ravitaillement, le port, puis la traversée vers l'Angleterre à bord d'un navire-hôpital. Deux jours après avoir été blessé, Bethune était dans un hôpital de Cambridge. À la suite d'une convalescence de trois mois, Bethune servit trois autres mois en Angleterre avant de rentrer au Canada.

La guerre se révélait de bien plus grande envergure qu'on l'avait anticipé, et on avait un urgent besoin de médecins. Bethune se laissa convaincre de retourner à l'Université de Toronto afin de terminer sa médecine par le biais d'un programme accéléré. Après un séjour en France, il prit l'habitude de prononcer son nom à la française, comme ses lointains ancêtres normands. Cet étudiant toujours très élégant se bâtit une réputation d'individualiste que peu de gens arrivaient à bien connaître. Il semblait souvent avoir l'esprit ailleurs, et on savait qu'il avait à cœur le bien-être de ses semblables et qu'il nourrissait des idées socialistes.

En décembre 1916, Bethune obtint son diplôme de la faculté de médecine de l'Université de Toronto. L'un de ses condisciples était Frederick Banting, qui deviendra célèbre par la suite et qui redonnera espoir

aux diabétiques en découvrant l'insuline en compagnie de Charles Best.

Plutôt que de retourner dans les tranchées, Bethune remplaça des médecins en pratique privée à Stratford, en Ontario. Un jour d'avril 1917, alors qu'il était à Toronto, une jeune fille épingla une plume blanche sur son manteau. La plume blanche était un symbole de lâcheté que l'on donnait aux jeunes hommes qui n'étaient pas en uniforme. La jeune fille ne laissa pas à Bethune la chance d'expliquer pourquoi il ne portait pas l'uniforme, et cet incident eut une grande influence sur le jeune médecin. Moins d'un mois plus tard, il s'engageait dans la Marine canadienne comme chirurgien-lieutenant.

Selon des rapports concernant son séjour dans la marine, Bethune tenait au bien-être des officiers comme à celui des soldats qui servaient à ses côtés. Il profita aussi de cette période pour étudier les maladies qui affectaient les marins.

À la fin de la guerre, Bethune était de nouveau à l'hôpital afin de subir une opération pour une hernie. À sa démobilisation, en février 1919, il se trouva confronté à un problème. Il avait apprécié les sensations fortes liées à la guerre, mais elles l'avaient déstabilisé. Que pourrait-il faire, à présent, pour répondre à son besoin de changement et d'émotions fortes? Au cours des années suivantes, Bethune sembla chercher — de façon plutôt brouillonne — un défi qui réponde à ses attentes.

Sa quête débuta au prestigieux hôpital pour enfants de Great Ormond Street, à Londres, où, en 1919, il fit un internat d'une durée de six mois. Pendant son séjour

là-bas, il travailla très fort, mais il mit aussi beaucoup d'énergie à s'amuser. Il semblait vouloir vivre au maximum et profiter de tout ce que la vie pouvait offrir. Sûr de lui, il attirait délibérément l'attention sur sa personne. Certains voyaient sa présence comme une bouffée d'air frais; ses collègues plus critiques le jugeaient original, insouciant et peu méticuleux dans son travail; tous, cependant, le trouvaient rafraîchissant et amusant.

Comme beaucoup d'autres à l'époque, Bethune semblait presque surpris que lui-même et le monde en général aient survécu à la guerre. Son hédonisme était partagé par un grand nombre de gens qui commencèrent à vivre comme si chaque jour était le dernier. Tout ce qu'ils faisaient — travailler, jouer, voyager —, ils le faisaient à fond de train, de façon à expérimenter le plus de choses possible dans la vie. Une Anglaise fortunée, qui admirait Bethune et qui finança une bonne partie de sa formation médicale ultérieure, fournissait l'argent nécessaire à son train de vie frénétique. Bethune dépensait sans compter, s'habillait de façon tapageuse, organisait des soirées bien arrosées dans son appartement rempli d'œuvres d'art et de planches anatomiques, et voyageait un peu partout en Europe pour acheter et vendre des œuvres d'art. Pendant ce temps, sa mère — toujours animée du zèle évangélique — lui écrivait régulièrement, lui rappelant les mérites d'une vie sans péché et l'encourageant à fréquenter l'église et à lire la Bible plus souvent.

Après ses six mois de vie extravagante à Londres, Bethune décida de retourner au Canada, où il remplaça des médecins en pratique privée à Stratford et à Ingersoll. Les petites villes de l'Ontario n'étaient pas

habituées aux mondanités de la bohème londonienne, et Bethune provoqua bien des froncements de sourcils. Il embarrassait un jour grandement la jeune femme qui l'accompagnait en se présentant à une soirée dansante vêtu d'un complet bleu pâle, d'une cravate rouge et de chaussures jaunes. Il avait aussi l'habitude de conduire à toute vitesse la Ford modèle T du médecin dans les rues calmes d'Ingersoll.

D'autre part, il organisait des fêtes pour les enfants de son quartier, et c'était un médecin dévoué et compétent très apprécié de ses patients. En fait, il était tellement apprécié que, lorsque vint le temps de quitter Stratford, certains habitants de la ville se cotisèrent et lui proposèrent leur soutien financier pour l'inciter à rester. Bethune déclina leur offre.

Déjà, à cette époque, Bethune voulait aider les démunis. Il traitait les plus pauvres de ses patients aussi consciencieusement que les plus riches. Un jour qu'il visitait un fermier malade, il trouva la femme du fermier très inquiète parce qu'il n'y avait personne pour traire les vaches. Après avoir accompli son devoir de médecin, Bethune saisit le seau pour la traite, releva ses manches et s'occupa des vaches. Malgré tout, il continuait à se sentir agité.

Après ses courtes incursions du côté de la pratique privée, Bethune, en février 1920, se joignit au Service médical de l'Aviation canadienne récemment créée, à titre de lieutenant d'aviation. Il mena des recherches sur les causes de l'anopsie des aviateurs et fut photographié en habit de vol devant un avion. Sous la photo, une indication manuscrite: «L'aviateur accompli, N. Bethune.»

Pourtant, l'aviation non plus ne lui convint pas. Il obtint une permission en octobre 1920 et ne revint jamais. Il retourna plutôt à Londres, où il entreprit un deuxième internat au West London Hospital avant de monter à Édimbourg pour suivre une formation de chirurgien. Le 3 février 1922, Bethune fut reçu membre associé du Royal College of Surgeons. Il repartit pour Londres, où il travailla comme chirurgien résident au West London Hospital.

On était maintenant en 1923, et Bethune avait connu un certain succès et acquis une vaste formation comme médecin. Il avait trente-trois ans, il avait de l'expérience, il était charmant et plein de vie. Le monde était à ses pieds, mais sa vie était sur le point de prendre un autre de ces virages étonnants qui la ponctueront et qui empêcheront Bethune de s'installer dans la routine que la plupart des mortels considèrent comme normale. En 1923, Norman Bethune se maria.



Archives nationales du Canada/PA116873.

Deux divorces, mais pas un instant d'ennui. Frances Campbell Penney n'a plus à regarder Bethune « les yeux à demi fermés ».
Vers 1935.

4

Les guerres personnelles



*Avec moi, tu seras peut-être malheureuse,
mais tu ne t'ennuieras jamais.*

Promesse de Bethune à sa femme,
le jour de leur mariage.

Frances Campbell Penney était très belle. Ses photos révèlent des traits délicats, dominés par de grands yeux remplis de douceur et bordés de longs cils. Son regard, d'une intensité presque suppliante, donnait souvent l'impression qu'elle était sur le point de sourire. Elle était intelligente, tout en dégageant une impression d'innocence et de candeur. Elle avait également un accent écossais un peu chantant et, par la suite, Bethune déclara qu'il était tombé amoureux d'elle dès

le premier mot qu'elle lui dit. Mais peu importe la raison de ce coup de foudre : en 1920, dès que Norman Bethune posa les yeux sur Frances, alors âgée de dix-neuf ans, il en tomba éperdument amoureux. Bethune n'était pas homme à faire les choses à moitié — son amour pour Frances était obsessionnel et, résistant à deux mariages, deux divorces et d'innombrables séparations, il dura jusqu'à la fin de ses jours.

Frances, cultivée mais timide, était quant à elle dépassée par l'assurance impétueuse de Bethune. Elle était conservatrice et prudente. Il n'avait pas un sou. La mère de Frances n'approuvait pas leur union. Dès qu'elle aperçut Bethune, elle sut que c'était le genre d'homme qui attirerait Frances, et elle craignit que celle-ci ne s'emballât pour lui. Elle avait raison : c'est précisément ce qui arriva.

Bethune courtoisa Frances pendant trois ans. Finalement, la jeune fille fit un héritage à la mort de son oncle. Norman et Frances se marièrent civilement à Londres, le 13 août 1923. Sans même attendre que la photo de mariage soit développée, Bethune entraîna sa jeune épouse en Europe pour leur lune de miel. Les parents de Bethune entendirent parler du mariage pour la première fois dans un télégramme en provenance des îles Anglo-Normandes : « Marié Lune de miel ici Très heureux Lettre suit. »

Dans une légende médiévale, un valeureux chevalier courtoisait une gentille dame. Lorsqu'il eut gagné son cœur, la dame voulut mettre son courage à l'épreuve. Elle lança une rose dans l'antre d'un lion et demanda au chevalier d'aller la chercher. Le chevalier pénétra dans l'antre, récupéra la rose et la tendit à la dame.

Puis il se mit en selle et s'éloigna, seul. La demande absurde de la dame trahissait son manque de confiance en lui et avait tué l'amour qu'il avait pour elle.

Frances connaissait cette histoire, et elle lui revint à l'esprit peu de temps après son mariage. Bethune et elle faisaient une promenade quand ils arrivèrent près d'un profond ravin. Il suffisait de l'éviter ; les marcheurs n'avaient aucune raison de le traverser. Aussi Frances fut-elle horrifiée d'entendre son mari lui dire : « Je te défie de sauter par-dessus. J'aimerais mieux te voir morte que de te voir refuser ce défi. » Frances était courageuse. Elle sauta donc par-dessus le ravin. Cependant, le comportement irrationnel de Bethune, ainsi que son besoin de dominer ceux qui l'entouraient, mettait une tension insoutenable dans leurs rapports. Prétendant ne pas se comprendre lui-même, Bethune présenta ses excuses par la suite mais, comme dans le cas du chevalier avec la dame, une partie de l'amour que Frances portait à Norman s'évanouit ce jour-là.

Une fois réconciliés après l'épisode du ravin, les jeunes mariés entreprirent un grand tour d'Europe. Ils allèrent skier en Suisse, visitèrent des galeries d'art en Italie et des musées en France — et dépensèrent des sommes folles. Après plusieurs semaines à Vienne, que Bethune passa à étudier à l'hôpital, ils n'avaient plus d'argent. Ils employèrent leurs derniers sous à envoyer un télégramme réclamant des fonds supplémentaires, que Bethune alla chercher dès leur arrivée. Quand il revint auprès de Frances, la majeure partie de la somme avait disparu, Bethune ayant décidé d'acheter une petite statue qui lui plaisait. Furieuse, Frances brisa la statue en mille morceaux. Mais leur querelle ne

dura pas. Le soir même, vêtus de leurs plus beaux atours, Bethune et Frances dépensaient ce qui restait de l'argent reçu ce jour-là.

Dès cette époque, leurs rapports suivirent le modèle qui leur deviendrait habituel : un comportement irrationnel de la part de Bethune, un accès de colère de la part de Frances, une querelle, parfois même une séparation, puis une réconciliation et la reprise d'une vie sociale très animée. Les hauts et les bas émotifs devaient être épuisants et désarçonnants pour Frances, tandis que Bethune semblait tout faire pour que se réalise ce qu'il avait prédit le jour de leur mariage.

Bethune avait dit à Frances de toujours le regarder « les yeux à demi fermés ». Mais, même en fermant les yeux à moitié, il devait être difficile de vivre avec Bethune. Il se comparait lui-même à un papillon qui bat stupidement des ailes contre une ampoule sans comprendre où se trouvent la vie et la mort.

Quand ils n'eurent à peu près plus d'argent, Bethune et Frances revinrent au Canada, mais Bethune n'avait toujours pas trouvé de but à sa vie. Il étudia brièvement à la clinique Mayo, vécut avec sa sœur Janet à Stratford et envisagea d'ouvrir un cabinet privé à Rouyn, au nord-ouest du Québec. C'est finalement Detroit, une ville effervescente et en pleine croissance, qui sut l'attirer. Au cours de l'hiver 1924-1925, il ouvrit un cabinet au rez-de-chaussée de l'appartement situé au 411, Seldon Avenue.

Au début, les patients étaient rares et, souvent, ils ne pouvaient payer autrement qu'en nature. Un épicier fournissait des légumes; un boucher, de la viande; un quincaillier, un lit. Le jeune couple avait à peine de

quoi s'acheter à manger, mais habitait un appartement rempli de peintures d'impressionnistes français et d'œuvres d'art achetées en Europe. Quand ils n'avaient pas d'argent, Frances et Norman se disputaient à ce sujet. Quand ils en avaient, Norman le dépensait ou le donnait, et c'était un nouveau sujet de dispute. Frances n'aimait ni Detroit ni les États-Unis. La ville était sale et vulgaire, et Frances la jugeait barbare et décadente.

Pendant que Norman travaillait, Frances n'avait d'autre choix que de rester à la maison, et elle commençait à se sentir étouffée par son mari. En 1925, elle le quitta pour rendre visite à des amis en Nouvelle-Écosse. Ensuite, elle alla voir son frère en Californie. Bethune voulait qu'elle revienne. Il lui écrivit qu'il l'aimait encore à la folie et qu'elle lui manquait beaucoup.

En 1926, elle revint auprès de lui, mais les disputes reprirent aussitôt. Bethune travaillait ferme. Il enseignait l'art de rédiger des ordonnances au College of Medicine and Surgery de Detroit. Il commença son premier cours en disant: «C'est une matière mortellement ennuyeuse, mais vous devez l'apprendre, et je dois vous l'enseigner.» Il prenait un accent britannique très prononcé et, fidèle à son habitude, il était toujours impeccablement vêtu. Il prit même l'habitude d'avoir une canne à la main, et il portait des cols cassés à l'ancienne, une cravate noire et des gants. Il complétait son habillement avec un chapeau mou. Malgré tout, Bethune n'évitait pas toujours la vulgarité et, un matin, il justifia son retard en disant: «Messieurs, il n'existe pas plus grand soulagement que celui de la défécation.»

Son travail à l'hôpital lui permit d'accroître le nombre de ses relations et d'attirer certains riches

clients, mais Bethune continua de se lever en pleine nuit pour se rendre au chevet de gens incapables de le payer. Il mit au monde des bébés d'ouvriers mexicains et soigna les prostituées du quartier. Ce qu'il voyait provoquait de plus en plus sa colère. Il se sentait impuissant lorsqu'un bébé mourait sous ses yeux et il savait qu'un emploi rapportant vingt dollars par semaine au père de ce bébé serait plus utile à cette famille que toute sa science médicale. Ainsi qu'il le disait à Frances: «Autant mettre un emplâtre sur une jambe de bois. Quand ils ont besoin de soins, soit ils ne le savent pas, soit ils craignent de ne pas pouvoir payer. Quand ils se décident enfin à venir, il est souvent trop tard, ou encore leur santé est déjà complètement minée. Et que puis-je faire pour une prostituée, dont le problème n'est pas vraiment sa maladie mais plutôt le fait qu'elle se prostitue?»

Il en voulait à ses confrères, qui demandaient des tarifs exorbitants pour traiter les riches mais refusaient de sortir la nuit pour s'occuper des pauvres. Et il se déchargeait de ses frustrations sur Frances. C'en était trop. À l'automne 1926, celle-ci quitta Bethune et retourna auprès de sa famille à Édimbourg.

À la même époque, on diagnostiqua chez Bethune une tuberculose pulmonaire. Il écrivit à Frances: «Ma chérie, ne t'inquiète pas et ne te tracasse pas. Tu peux dire à ta famille que j'ai pris ton argent, que je l'ai gaspillé et que je t'ai laissée sans ressources. Quand ils t'auront traitée d'idiote, et moi d'escroc, que peuvent-ils ajouter? Tu n'as rien fait de mal, sinon d'avoir confié ton existence et ton argent à un homme qui n'a pas su apprécier la première et qui s'est montré étourdi avec l'autre.»

Norman et Frances échangèrent des lettres pendant tout le temps où Bethune fut traité pour la tuberculose. Il lui écrivait en espérant que les souvenirs que Frances gardait de lui n'étaient pas tous amers et en lui disant qu'il l'aimait toujours, et même plus que jamais, et qu'il voulait la revoir.

Cette fois, Frances resta sourde à ses prières. Elle en avait assez. En juin 1927, elle entama des procédures de divorce. Leur séparation et l'inactivité forcée à laquelle le réduisait son traitement exacerbèrent le besoin d'activité de Bethune. La tension monta jusqu'à ce que, sans le vouloir, Frances lui permette de libérer son trop-plein d'énergie.

Elle lui écrivit qu'un ami qu'elle fréquentait depuis leur séparation l'avait maltraité. Bethune explosa. Toutes les frustrations qu'il avait accumulées éclatèrent avec violence. Malade et presque sans le sou, il quitta l'hôpital et se rendit à Pittsburgh, où il acheta un pistolet destiné à tuer l'ami de Frances. Il croyait qu'il allait mourir de la tuberculose, de toute façon, et il se disait qu'il n'avait rien à perdre. Il avait l'intention de se livrer à la police après le meurtre.

Bethune invita l'ami en question, un riche homme d'affaires, à venir prendre un verre dans sa chambre d'hôtel. Là, il pointa le pistolet dans sa direction et lui annonça son intention de le tuer. L'homme refusa de se défendre. Il encouragea même Bethune à tirer. « C'est tout ce que je mérite », dit-il. Incapable d'abattre un homme de sang-froid, Bethune commença à le frapper avec son arme. Mais il fut bientôt pris de pitié à la vue de cet homme qui saignait et qui ne se défendait même pas. Il fit asseoir sa victime dans un fauteuil et

pansa ses blessures. Puis ils se soûlèrent tous les deux. Finalement, Bethune appela un taxi et aida l'homme à y monter. En guise de souvenir, Bethune rapporta à l'hôpital la serviette de l'hôtel, tachée de sang.

Même quand le divorce fut prononcé, Bethune n'arriva pas à oublier Frances. Il continua de lui écrire obsessivement, lui proposant même de l'épouser de nouveau. Si elle n'était pas prête à le faire, il la priait quand même ardemment de lui rendre visite pour qu'ils puissent au moins se voir en amis. Il s'accusait de l'avoir rendue malheureuse et se réjouissait qu'elle soit plus heureuse, maintenant qu'elle était loin de lui.

Son insistance porta fruit, et Frances revint au Canada. La santé de Bethune s'était rétablie, et lui-même travaillait à Montréal avec un certain succès. Pendant un bref moment, les choses semblèrent aller mieux. Norman et Frances se remarièrent le 11 novembre 1929. Puis leurs disputes reprirent. Bethune se montrait aussi déraisonnable qu'autrefois. Un jour, Frances lui demanda d'acheter de la viande pour le souper. En rentrant à la maison, elle trouva son mari assis par terre en train d'examiner un squelette.

— As-tu pensé à la viande ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit distraitement Bethune. Elle est au réfrigérateur.

Frances ouvrit la porte du réfrigérateur. Là, à sa grande horreur, elle découvrit non pas un rôti destiné au repas du soir, mais des intestins humains que Bethune avait rapportés de l'hôpital pour les examiner.

Frances finit par trouver consolation auprès d'un ami de Bethune, A. R. E. Coleman. Alors que Bethune faisait une tournée de conférences dans le sud des

États-Unis, il écrivit à Frances: «Je t'aime et je t'aimerai toujours, peu importe les blessures ou les peines que tu peux m'infliger [...]. Je refuse de divorcer.»

Un mois plus tard, l'inconstance de son caractère se manifestait une fois de plus: «Eh bien, ma chère, l'inattendu s'est produit, comme d'habitude. Je suis tombé amoureux d'une jeune fille que je désire épouser et avec laquelle je suis sûr de pouvoir être heureux. Ça a été le coup de foudre réciproque [...]. Cessons de vouloir réconcilier nos natures irréconciliables [...]. Vivons séparés [...] comme de simples amis.»

Sans le moindre tact, il poursuivait: «Je suis sûr que cette jeune fille va te plaire. Vous vous ressemblez beaucoup [...]. Pourrais-tu lui écrire?»

Frances n'écrivit pas à la jeune fille, et l'histoire d'amour de Bethune prit fin aussi brusquement qu'elle avait commencé. Mais ses rapports avec Frances étaient à présent voués à l'échec. Au retour de Bethune, ils s'entendirent tous les trois — lui, Frances et Coleman — sur la façon d'obtenir les preuves d'adultère requises pour demander le divorce. Quand celui-ci fut prononcé, tous trois célébrèrent l'événement au champagne. Pendant qu'ils fêtaient, Bethune dit à Coleman: «Je ne te donne pas ma femme, je ne fais que te la prêter.» Peu de temps après, Frances épousa Coleman.

Bethune se rendait compte qu'il était responsable de l'échec de son mariage avec Frances. Il regrettait le chagrin qu'il lui avait causé et se comparait à un jardinier qui aurait taillé grossièrement un arbre à coups de hache pour essayer de le faire ressembler à l'idée que lui-même en avait.

Il savait que leur relation était vouée à l'échec et qu'un troisième essai ne pourrait que les blesser tous les deux. Aussi décida-t-il de laisser Frances tranquille. Comme il le dit lui-même : « Toi et moi devons mourir l'un à l'autre. Souvenons-nous de ces années comme d'un rêve. Adieu, ma douce Frances. »

Ils continuèrent néanmoins à se voir et à s'écrire. Ils avaient même acheté une poupée qui, tel l'enfant réel de parents divorcés, séjournait chez l'un et chez l'autre en alternance, du moins jusqu'au jour où Bethune mit le feu à son logement de Montréal ; la poupée fut alors brûlée.

Bethune avait une vie sociale très intense et il rencontra beaucoup d'autres femmes, dont deux qu'il alla jusqu'à demander en mariage, mais aucune ne pouvait remplacer Frances dans son cœur. Il resta toujours attaché à elle, et l'échec de leur vie commune était l'une des plus grandes déceptions de son existence turbulente. Cependant, au moment où il perdait ses guerres personnelles, Norman Bethune remportait d'éclatantes victoires sur le plan professionnel.

5

La guerre contre la tuberculose



Le manque de temps et d'argent tue plus de patients tuberculeux que le manque de résistance à cette maladie. Le pauvre meurt parce qu'il n'a pas les moyens de vivre.

On imagine souvent John Keats comme le poète phtisique typique, qui rédige langoureusement des vers mélancoliques tout en toussant délicatement dans un mouchoir de soie. Rien n'est plus loin de la réalité.

Keats, Robert Louis Stevenson, Orwell, Chopin, Gauguin, Goethe : tous sont morts de « consommation » ou de « phtisie », ainsi qu'on appelait alors la tuberculose, et cela n'avait rien de romantique. Pendant des



Archives nationales du Canada/PA116896.

Bethune et un autre patient tuberculeux.
Peut-être sont-ils en train de planifier une escapade...
Sanatorium Trudeau, Saranac Lake, New York, 1927.

mois, les malades présentaient les symptômes suivants : fièvre, perte de poids, fatigue, sueurs nocturnes. Le moindre effort physique les épuisait, et ils étaient incapables de travailler. Au fur et à mesure que l'état de leurs poumons se détériorait, d'épuisantes quintes de toux provoquaient des saignements artériels d'un rouge vif. À la fin, leurs poumons n'avaient plus suffisamment de lobules sains pour absorber l'oxygène, et ils mouraient.

Des signes de tuberculose ont été détectés dans les corps momifiés de rois égyptiens morts depuis quatre mille ans. Près de cinq cents ans avant la naissance du Christ, Hippocrate disait de la phtisie qu'elle était la maladie la plus répandue de son époque. Il recommandait à ses collègues médecins de ne pas traiter les phtisiques, étant donné que cette maladie ne pouvait mener qu'à la mort et que la mort d'un patient nuisait à la réputation de son médecin.

En 1720, Benjamin Marten émit l'hypothèse que la tuberculose était causée par de minuscules organismes vivants et qu'elle pouvait se transmettre d'une personne à une autre par la salive. Il avait raison mais, un siècle plus tard, la tuberculose était toujours la principale cause de décès dans le monde occidental.

On avait l'impression que personne n'y pouvait rien. Le *mycobacterium tuberculosis* prospérait dans les villes surpeuplées et insalubres de la révolution industrielle. La bactérie s'installait dans les rues sombres et anéantissait des familles entières. Pourtant, au début du xx^e siècle, un espoir apparut. L'air pur et le repos complet semblaient améliorer la condition des tuberculeux. Partout en Europe apparurent des sanatoriums

où les patients pouvaient aller se reposer et, avec un peu de chance, guérir.

Bien sûr, il fallait avoir de l'argent pour se payer un séjour au sanatorium. Beaucoup de tuberculeux avaient déjà tellement de mal à trouver l'argent nécessaire pour nourrir leur famille qu'ils ne cherchaient pas d'aide lorsque les premiers symptômes se manifestaient. Quand ils se décidaient enfin à consulter un médecin, la plupart des pauvres étaient trop atteints pour que les cures de repos soient bénéfiques.

Telle était la situation lorsque Bethune, affaibli et amaigri, commença à cracher du sang à l'automne 1926. Diagnostic : tuberculose pulmonaire. Son cas n'était pas trop grave ; un seul poumon était atteint, aussi lui prédisait-on une guérison complète. Le 16 décembre, après un court repos à Gravenhurst, il entra au sanatorium Trudeau, à Saranac Lake, dans l'État de New York.

Le sanatorium Trudeau consistait en deux infirmeries, un laboratoire, des résidences d'infirmières, des pavillons, un centre de traitement, une bibliothèque, une chapelle, un bureau de poste et vingt-huit cottages. Un personnel de deux cents personnes s'occupait de cent soixante patients, qui payaient chacun quinze dollars par semaine pour un séjour de six mois. On jugeait que le repos et l'air pur stopperaient le cours de la maladie et que les patients pourraient alors apprendre à vivre avec celle-ci. L'aptitude à rester inactif et à apprendre à vivre avec certaines limites n'était pas l'un des traits de caractère de Bethune. Aussitôt qu'on lui permit de quitter le lit, il commença à s'agiter. Deux traits marquants de sa personnalité se manifestèrent alors.

Bethune essayait toujours de changer son environnement afin de l'améliorer — du moins à ses yeux. Généralement, ses efforts résultaient en des projets grandioses, et parfois irréalisables. Au sanatorium Trudeau, il fit des plans pour fonder une université sur place. On trouverait des professeurs en faisant appel aux talents variés des patients et on installerait des tapis roulants pour que les patients se reposent tout en se déplaçant entre les cours. Son projet fut refusé mais, dix ans après son départ, un projet semblable vit le jour — tapis roulants en moins. Le plus loin que Bethune alla dans la concrétisation de son rêve fut de donner un cours d'anatomie aux infirmières. Le cours fut bien accueilli, du moins jusqu'à ce que Bethune aborde le thème de la reproduction ; l'administration annula cette leçon en prétextant qu'il s'agissait d'un sujet trop explosif, compte tenu des méthodes d'enseignement divertissantes mais non conformistes de Bethune.

Bethune se méfia aussi toute sa vie de l'autorité et du pouvoir, ce qui l'amena à transgresser la quasi-totalité des règles auxquelles il se trouvait confronté. Il ne voyait donc pas pourquoi il aurait dû se plier à des règles qu'il n'approuvait pas, simplement parce qu'il souffrait de tuberculose et qu'il se trouvait dans un sanatorium.

Il était interdit de fumer.

Bethune se fit joyeusement prendre en photo en train de fumer une cigarette, assis dans un fauteuil en rotin du salon du sanatorium.

Les patients devaient éviter de s'exciter.

Bethune organisa des fêtes copieusement arrosées de vin qu'il faisait venir en contrebande du Québec.

Les patients n'avaient droit qu'à trois sorties par mois.

Bethune bourrait des vêtements avec des couvertures et des oreillers et, après avoir étendu le mannequin improvisé sur son lit, quittait subrepticement le sanatorium pour se rendre en ville ou à la taverne du coin, aussi souvent qu'il en avait envie.

Évidemment, Bethune n'était pas le seul à transgresser les règles. Il le faisait juste plus ostensiblement et avec plus de panache que les autres.

L'atmosphère feutrée du sanatorium Trudeau était secouée par ce Canadien excentrique qui prenait son thé dans un service en argent, se coiffait d'un béret, utilisait un long fume-cigarette et arpentait les couloirs en tapotant le sol de sa canne. Son sens de l'humour fut bientôt reconnu. Une fois, peu après que le directeur médical eut refusé son projet d'université, Bethune organisa une fête. Il engagea un orchestre et invita des gens influents de la ville. Pendant que la fête battait son plein, il remit avec beaucoup de solennité un sac de voyage au directeur médical. Tout le monde saisit la plaisanterie, qui ne fut sans doute guère appréciée par le principal intéressé.

La vie de Bethune n'était pourtant pas une plaisanterie. À vrai dire, c'était une véritable catastrophe. Il avait vendu sa pratique de Detroit, Frances demandait le divorce, et sa santé ne s'améliorait pas. L'aspect le plus sombre de sa personnalité se manifesta lorsqu'il tenta d'assassiner l'ami de Frances. Bethune aimait également discuter des différentes façons de se suicider. Sa préférence allait à la dose de morphine suivie d'une baignade dans le lac. Sa santé restait toutefois le

seul problème qu'il pouvait tenter de régler. Il lut tout ce qu'il put trouver sur la tuberculose et finit par découvrir l'existence d'un procédé appelé pneumothorax artificiel, dont il se dit qu'il serait sans doute utile dans son cas. Ce procédé avait été préconisé pour la première fois au début du XIX^e siècle lorsque quelqu'un constata que les soldats phtisiques qui avaient reçu au thorax des coups de baïonnette non mortels voyaient leur état de santé s'améliorer. Lorsque le coup de baïonnette atteignait l'espace se trouvant entre le poumon et la paroi thoracique, l'air qui pénétrait dans la cavité pleurale faisait s'affaisser partiellement le poumon. Le poumon infecté pouvait ainsi se reposer, ce qui favorisait la guérison.

Avant que les rayons X permettent d'effectuer une incision semblable avec précision, les efforts pour provoquer artificiellement cet état étaient trop souvent affaire d'essais et d'erreurs. À l'époque de Bethune, on insérait une aiguille dans le thorax et on attendait que l'air pénètre dans la cavité pleurale — naturellement ou au moyen d'une pompe — jusqu'à ce que le poumon infecté s'affaisse. L'immense avantage de ce procédé était que le patient pouvait vaquer à ses activités en utilisant son autre poumon. Son attrait pour Bethune fut sans doute que la collapsothérapie lui permettrait à la fois de mettre son poumon au repos et de retrouver sa vie d'antan.

Avec sa détermination caractéristique, Bethune entreprit de convaincre les médecins du sanatorium, qui refusaient d'autoriser le procédé en disant qu'il était dangereux et qui lui expliquèrent patiemment tous les risques rattachés à cette méthode. D'un geste

théâtral, Bethune ouvrit sa chemise, dénuda sa poitrine et déclara : « Messieurs, j'accepte volontiers ce risque ! »

Il eut gain de cause. Le matin du 27 octobre 1927, on provoqua l'affaîssement de son poumon infecté. Pendant que Bethune, dans son cottage, attendait de voir si le procédé serait un succès, il s'occupa en peignant une murale sur une feuille longue de dix-huit mètres, dont il tapissa les murs. Intitulée *Le progrès de la tuberculose, drame en un acte et neuf scènes douloureuses*, l'œuvre présentait en dessins et en vers la vie de Bethune jusque-là et ce qu'il prévoyait pour la suite. Bethune se peignit sous les traits d'un bébé en train de naître, d'un chevalier en armure combattant les maladies de l'enfance et d'un désespéré subissant les coups de boutoir de la tuberculose. La dernière scène montrait Bethune dans les bras de l'Ange de la mort à côté d'un cimetière dont les tombes portaient les dates prévues pour la mort de l'artiste et de ses amis du sanatorium. Pour lui-même, Bethune avait choisi 1932.

Bethune s'était trompé sur la date de sa mort, mais il avait eu raison pour la collapsothérapie — au début de décembre, il allait déjà suffisamment mieux pour qu'on lui donne congé. Il fit un bref séjour à Detroit, où ses collègues lui assurèrent qu'il pouvait reprendre sa pratique, alors particulièrement florissante. Bethune décida de n'en rien faire. Il ne s'intéressait plus au succès ni à l'argent ; sa première grande cause — une étape importante vers la route de Málaga — l'habitait tout entier, et il était animé d'une ferveur quasi religieuse.

Bethune trouvait criminel qu'un procédé aussi clairement efficace que le pneumothorax artificiel ne

soit pas plus utilisé. Des milliers de patients qui auraient pu être soignés mouraient chaque année simplement parce que la plupart des médecins étaient trop conservateurs pour essayer un traitement nouveau. C'était inacceptable, et il allait faire quelque chose pour changer la situation. D'abord et avant tout, il devait devenir un chirurgien thoracique spécialisé dans le traitement des patients tuberculeux. Il lui fallait donc trouver un expert dans ce domaine récent de la médecine, un expert avec qui il pourrait travailler et de qui il pourrait apprendre. Heureusement, un tel expert existait à proximité, à l'hôpital Royal Victoria de Montréal.

À l'époque, l'hôpital Royal Victoria était un bastion protestant, dominé par les hommes et très hiérarchisé. On faisait les choses d'une certaine façon et il n'était pas question de changer quoi que ce soit à cette façon de faire. Chacun connaissait sa place dans la hiérarchie sociale et professionnelle. Ce n'était pas le genre d'endroit qui aurait dû attirer quelqu'un comme Bethune, mais c'était une institution prestigieuse. Bethune était séduit par la possibilité de travailler sous la direction de deux médecins bien connus : le D^r F. A. C. Scrimger, qui avait reçu la Croix de Victoria pour son courage à Ypres en 1915, quatre jours avant que Bethune soit lui-même blessé ; et le D^r Edward Archibald. Ce dernier était le pionnier canadien dans le domaine relativement récent qu'était la chirurgie thoracique. Pour quelqu'un qui voulait se spécialiser dans ce domaine, c'était l'homme avec lequel il fallait travailler.

Bethune écrivit au Royal Victoria en demandant de travailler sous les ordres du D^r Archibald. Celui-ci accepta, à condition que Bethune suive d'abord une

formation de base en biochimie. C'est ce que fit Bethune à l'hôpital Ray Brook de New York et, en avril 1928, il arrivait à Montréal, prêt à entreprendre une nouvelle carrière à un âge où la plupart des médecins sont confortablement installés dans des pratiques bien établies.

Pendant la Première Guerre mondiale, le nombre de Canadiens qui ont succombé à la tuberculose au pays équivalait au nombre de soldats canadiens morts au combat outre-mer. En 1925, la tuberculose a tué presque trois mille Québécois — dont huit cents dans la seule ville de Montréal. Bethune était déterminé à changer les choses et il se mit à la tâche avec énergie. Durant huit ans, à l'hôpital Royal Victoria puis à l'hôpital Sacré-Cœur, il étudia, effectua des expériences, mena des recherches et fit des opérations avec son flair caractéristique. Le personnel de la salle d'opération de l'hôpital Royal Victoria s'habitua aux chapelets de jurons sonores que laissait échapper Bethune en travaillant. Les jurons s'accompagnaient souvent de bruyants cliquetis lorsque les instruments chirurgicaux qui avaient déplu à ce chirurgien gueulard volaient à travers la salle. Sa colère était cependant dirigée contre quelque chose de précis. Très souvent, Bethune rapportait l'instrument litigieux chez lui, l'étudiait puis l'améliorait. Une semaine ou deux plus tard, une version améliorée de l'instrument faisait son apparition dans la salle d'opération. Les modifications apportées par Bethune étaient si utiles qu'un catalogue de fournitures médicales datant de 1932 présente une page complète de ses instruments chirurgicaux.

Celui qui obtint le plus grand succès fut une cisaille servant à sectionner les côtes, le costotome, en-

core utilisé aujourd'hui. Bethune n'arriva pas à améliorer l'ancien modèle jusqu'au jour où il alla reprendre une paire de chaussures chez le cordonnier et qu'il remarqua l'instrument que celui-ci utilisait pour couper les vieux clous des chaussures. À la grande surprise du cordonnier, Bethune acheta son instrument et en fit faire une version modifiée en acier plus solide pour l'utiliser au cours de ses opérations.

Bethune mit aussi au point une version améliorée de la machine servant à provoquer un pneumothorax, machine qu'il utilisa sur lui-même. Son poumon gauche nécessitait encore des traitements réguliers pour rester affaîssé, et Bethune se les administrait lui-même. Il entrait dans la salle de traitement, déboutonnait sa chemise et, sans anesthésie, insérait l'aiguille dans sa poitrine, insufflait de l'air au moyen de la machine qu'il avait mise au point, puis retournait à son travail.

Le travail dominait la vie de Bethune, surtout depuis son deuxième divorce. Il concentrait tous ses efforts vers les buts qu'il se fixait et pouvait rester debout toute la nuit pour travailler à un problème de recherche ou pour améliorer un instrument chirurgical. Lorsqu'il n'était pas en train de travailler, il recevait dans son appartement des artistes, des poètes et des gens qu'il trouvait intéressants, pour des soirées qui se prolongeaient tard dans la nuit. Son dynamisme et son énergie devinrent légendaires, mais ils lui valurent aussi des ennemis. Il manquait de patience avec les gens à l'esprit plus lent que le sien et il pouvait se montrer rude et cruel à leur égard. Il détestait la médiocrité et ridiculisait souvent ceux dont il ne partageait pas les

vues, exprimant son hostilité de manière enfantine et grossière. Un jour, dans un restaurant, il aperçut quelqu'un qu'il n'aimait pas. Il se leva en expliquant qu'il devait aller importuner cette personne.

Comme chirurgien, Bethune faisait aussi l'objet de certaines critiques. Il avait tendance à choisir des cas désespérés et à travailler très vite. Cela signifiait que beaucoup de ses patients mouraient. Par contre, beaucoup d'autres, qui seraient morts si Bethune ne les avait pas opérés, survivaient. Certains chirurgiens plus méthodiques, comme Archibald, trouvaient que Bethune était un chirurgien trop tape-à-l'œil et que certaines de ses techniques étaient même dangereuses. Bethune était également capable de se critiquer lui-même. Une opération extrêmement risquée et dont personne d'autre ne voulait se charger tourna mal, et Bethune dut amputer la jambe de son patient. Bien que personne n'en ait tenu Bethune responsable, celui-ci insista pour se lever pendant la réunion de service suivante pour décrire l'opération et faire la liste de ce qu'il considérait comme des erreurs de sa part.

Il aimait profondément ses patients. Lorsqu'une jeune fille agonisante qu'il avait été incapable de sauver lui demanda de l'embrasser, il accéda à sa demande, même si elle était très contagieuse et qu'il courait un risque en agissant ainsi. À quelqu'un qui lui demandait pourquoi il avait pris ce risque, il répondit : « Le rôle du médecin ne se limite pas à la simple médecine. »

Parmi ses patients se trouvait Yvette, une fillette de dix ans qui était l'unique enfant d'un petit boutiquier. Bethune l'appelait « ma petite fille ». Un an plus tôt, il aurait été facile de guérir Yvette — mais plus

maintenant. La famille était pauvre et les parents avaient longtemps hésité avant de chercher de l'aide. Lorsqu'ils s'étaient finalement décidés à consulter, les médecins avaient posé un mauvais diagnostic et minimisé la gravité de l'état de la fillette. À présent, son poumon droit était entièrement abcédé et il était en train de la tuer. Que pouvait-on faire ?

Les collègues de Bethune hochaient la tête avec tristesse. « Il n'y a rien à faire », disaient-ils. Mais c'était Bethune qui allait devoir affronter les parents désespérés qui lui avaient amené leur enfant en lui demandant de l'aider. Pour qu'Yvette puisse vivre, le poumon infecté devait être enlevé. C'était là une intervention majeure, qui n'avait été réalisée que quelques fois dans le monde. Personne ne l'avait jamais tentée, au Canada, sur un enfant. Yvette en mourrait probablement. Alors, Bethune devrait dire aux parents que, malgré ses meilleures intentions, il avait tué leur fille. Sans savoir encore ce qu'il allait décider, il demanda pourtant de préparer la salle d'opération pour le lendemain matin, au cas où... Puis il rentra chez lui.

Toute la nuit, incapable de dormir, il se demanda ce qu'il devait faire. Ne pas intervenir, accordant ainsi un sursis à Yvette avant une mort certaine ? Ou alors l'opérer, ce qui risquait fort de la tuer ? Enfin, vers quatre heures du matin, il prit une décision. Sa vie tout entière était tendue vers l'action et la prise en charge des événements. Il ne s'était pas préoccupé des risques quand sa propre vie était en jeu — et, de toute façon, les risques ne faisaient-ils pas inévitablement partie de la vie ? Bethune décida donc d'opérer.

Après quelques courtes heures de sommeil, il se leva, acheta une poupée pour Yvette et se rendit à l'hôpital. Le bruit courait que quelque chose d'extraordinaire allait se produire, et le poste d'observation de la salle d'opération était rempli à craquer. Certains avaient le sentiment qu'ils assisteraient à quelque chose qui tiendrait plus de l'autopsie que de l'intervention chirurgicale.

L'opération dura longtemps et, à plusieurs reprises, on crut que la patiente ne s'en sortirait pas, mais Yvette survécut. Bethune exultait. Le soir même, il écrivait à un ami :

*Ma petite fille va bien.
C'était une très belle opération.
J'étais très heureux en la faisant.
Le poumon droit a été entièrement enlevé —
c'était la première fois que quelqu'un tentait
cette intervention chez une enfant de dix ans
au Canada, et c'était la quarante-cinquième
intervention du genre dans le monde. N'est-ce
pas merveilleux ?
Oui, je vais dormir à poings fermés cette nuit.*

Bethune se montrait souvent très original dans ses traitements. Un de ses patients était convaincu que ses maux de ventre étaient causés par une grenouille qu'il avait avalée. De toute évidence, cet homme souffrait de problèmes psychologiques, et rien ne pouvait le faire changer d'idée. Bethune décida de traiter au moins la manifestation de son problème. Il se procura une grenouille et l'apporta à l'hôpital. Puis, après avoir

fait donner un lavement au patient, Bethune déposa subrepticement la grenouille dans la cuvette des toilettes. Les douleurs du patient disparurent.

Une autre fois, un vieil homme se présenta avec une infection massive autour du poumon droit. Bethune était confronté à un problème. Le vieillard avait été opéré deux ans plus tôt, mais l'infection était revenue. Une nouvelle opération était extrêmement risquée parce que le patient, à son âge, ne pourrait sans doute pas supporter le choc d'une intervention aussi grave. Bethune retira un demi-litre de pus de la poitrine du vieil homme, dans laquelle il découvrit d'énormes quantités de streptocoques et d'autres bactéries. Pour régler le problème, Bethune eut recours à un traitement datant du XVI^e siècle. Il fit une incision dans la région infectée et laissa le pus se drainer pendant dix jours. Ensuite, il plaça une éprouvette remplie d'asticots vivants dans le trou et il dirigea un faisceau lumineux sur eux pour qu'ils s'enfoncent davantage. Quatre jours plus tard, les asticots étaient morts et l'infection avait diminué. Bethune nettoya la plaie et répéta le traitement. En deux semaines, l'infection avait disparu et la plaie était guérie — tout ça sans qu'on ait eu recours à une intervention chirurgicale très risquée. La capacité d'adaptation de Bethune et sa bonne disposition à l'égard de traitements inusités avaient sauvé la vie du vieillard.

Aujourd'hui encore, la tuberculose tue chaque année trois millions de personnes dans le monde. Les cures de repos et les méthodes chirurgicales préconisées par Bethune ne sont plus appropriées depuis la découverte des antibiotiques. Malgré tout, dans le

Montréal des années trente, le D^r Norman Bethune était aux premières lignes de la bataille contre cette maladie, et d'innombrables patients purent survivre, avoir des enfants et mener des vies productives grâce à son dynamisme et à ses techniques peu orthodoxes.

6

La guerre contre la médiocrité



Si seulement je pouvais réprimer le plaisir irritant que je prends à choquer les gens timorés, je pense que je pourrais apprendre à être quelqu'un de bien, moi aussi.

Norman Bethune avait le sentiment que la plupart des gens menaient une vie routinière et qu'ils n'avaient conscience ni de leur propre potentiel ni du monde autour d'eux. Cela lui semblait particulièrement vrai des riches, qui se préoccupaient tellement de leurs biens matériels qu'ils se fichaient pas mal du reste du monde. Il n'avait aucune patience non plus avec les gens qu'il trouvait ennuyeux ou qui ne semblaient pas vouloir aller au bout de leurs possibilités.

Archives nationales du Canada/PA 160621.



Cette pièce aux murs couverts d'œuvres d'art moderne est la scène de soirées extravagantes, de débats intellectuels et de cours d'art à l'intention des enfants.
L'appartement de Bethune à Montréal, vers 1935.

Un jour, au cours d'un dîner donné par un riche Montréalais, Bethune tenta de provoquer une polémique en ridiculisant la manie de la propreté et en soutenant qu'on devrait laisser s'exprimer les odeurs naturelles du corps humain. Bethune, généralement très exigeant envers lui-même sur le plan de la propreté et de l'habillement, cherchait simplement à déclencher une conversation intéressante.

— Comment pourrions-nous rester propres ? demanda, indignée, une convive qui ne s'était pas rendu compte que Bethune voulait seulement faire de l'effet.

— Eh bien, nous pourrions nous lécher les uns les autres, répondit espièglement Bethune à la femme scandalisée.

Une autre fois, il se présenta à un dîner en compagnie d'une prostituée qu'il venait, de toute évidence, de trouver dans la rue. Sous les yeux horrifiés des autres invités, il lui servit à boire et à manger. Quand elle eut fini, il dit : « Et maintenant, mesdames et messieurs, je vais la renvoyer là d'où elle vient — dans la rue et la dégradation. »

Un tel comportement n'avait rien pour rendre Bethune populaire. Pas plus que sa conduite le jour où certains invités arrivèrent chez lui en avance pour un dîner. Bethune, qui était en train de prendre sa douche, vint leur ouvrir, dégoulinant et complètement nu. Les invités se sauvèrent illico.

On peut comprendre que Bethune ait dérangé et offusqué beaucoup de gens. Cependant, ceux qui se trouvaient ainsi offensés étaient généralement des gens pour qui, de toute façon, Bethune n'avait guère de considération. Envers ses amis, il se montrait

extrêmement généreux. Dans chacun de ses livres se trouvait un ex-libris précisant que ce livre appartenait à Norman Bethune et à ses amis. Un jour que quelqu'un admirait son pardessus de laine, Bethune enleva aussitôt celui-ci et l'offrit à l'admirateur. Une femme en visite chez lui le complimenta sur les rideaux de velours de la pièce donnant sur la rue. Bethune prit des ciseaux, coupa les rideaux qui se trouvaient d'un côté de la fenêtre et les tendit à la femme étonnée. Il coupa court à ses protestations en disant qu'il lui donnait simplement quelque chose qu'elle aimait. Sa spontanéité excentrique, tantôt charmante, tantôt exaspérante, lui valut aussi bien des amis fidèles que des ennemis féroces.

Il y avait chez Norman Bethune une tendance à l'ostentation, sinon à l'arrogance. Il possédait de nombreux talents naturels et supposait que c'était le cas pour tout le monde. Il croyait que chacun était en mesure d'accomplir ce qu'il désirait, à condition d'y mettre suffisamment d'énergie. Pour prouver ses dires, il prétendit qu'il pourrait voir une de ses œuvres exposée au Salon du printemps du Musée des beaux-arts de Montréal. Puis il peignit *Night Operating Theatre* (*Salle d'opération, la nuit*). Le printemps suivant, l'œuvre était exposée au musée.

Pourtant, il pouvait aussi facilement accepter les critiques. Après avoir travaillé d'arrache-pied pendant des semaines à un article scientifique portant sur les signes physiques de la tuberculose, il le fit lire à un ami, qui émit plusieurs critiques. Bethune lui donna raison et déchiqueta aussitôt l'article. Puis il passa à autre chose.

Bethune s'intéressait rarement à quelque chose pendant longtemps. Il écrivait des nouvelles et de la poésie, mais seulement à l'occasion, lorsqu'un sujet s'imposait à lui avec force. Il ne travailla jamais avec constance à développer un de ses talents. Il y avait toujours quelque chose de nouveau pour capter son intérêt. Après s'être inscrit à un cours de peinture, il ne s'y présenta que quelques fois et travailla plutôt de son côté. Ses tentatives artistiques et littéraires n'étaient qu'une manifestation de son esprit en effervescence, qui s'exprimait de nombreuses façons.

Pour soutenir une opinion ou faire triompher son point de vue, Bethune faisait souvent beaucoup d'efforts et choquait les gens. À une époque où l'on s'attendait à ce que les médecins s'habillent très sobrement, un jour, en réponse à un défi, il fit sa tournée des patients hospitalisés vêtu comme un bûcheron. Une autre fois, pour une soirée, il porta des chaussures, un pantalon et un pardessus, mais ni chemise ni veston. Il possédait un roadster jaune qu'il conduisait à toute vitesse dans les rues de Montréal, un chapeau vert posé sur la tête et une longue écharpe autour du cou.

Il lui arrivait de prendre des risques pour prouver qu'il avait raison. À une occasion, la veille du jour de l'An, la conversation porta sur les effets du froid sur le corps humain. L'un des invités déclara d'un ton catégorique que personne ne pourrait tenir toute une minute dans l'eau glaciale du fleuve. Bethune tourna cette position en dérision. Quelqu'un d'autre se rangea à l'avis du premier invité et paria qu'il n'était pas possible de rester dans l'eau une minute. Bethune se leva, sortit de l'appartement et entra dans le fleuve, où il resta immergé

une minute entière. Puis il rentra dans la maison et s'assit en silence devant le feu, le temps que dégèle son corps engourdi par le froid. La preuve était faite.

Il s'utilisait aussi lui-même comme cobaye médical. Pour prouver que les poumons pouvaient absorber le sang, il demanda à quelqu'un d'introduire du sang dans ses poumons pendant qu'il dormait. Le lendemain, en se faisant radiographier, il constata avec satisfaction qu'on ne voyait pas de sang dans ses poumons.

Le Dr Archibald, plus conservateur que Bethune, finit par en avoir assez des excentricités de ce dernier et, en 1932, il lui signifia son congé de l'hôpital Royal Victoria. Bethune, qui était à présent un chirurgien thoracique connu dans le monde entier, se vit offrir la direction du tout nouveau service de chirurgie pulmonaire à l'hôpital Sacré-Cœur. Son titre officiel était «chef du Service de chirurgie pulmonaire et de bronchoscopie». En anglais, le mot «*chef*» désigne un chef cuisinier. À la blague, Bethune prétendit qu'on allait lui donner une toque de cuisinier sur laquelle serait écrit le mot «chef». À vrai dire, il était très content. Enfin, il dirigeait un service médical et pourrait poursuivre ses recherches et ses expériences en toute liberté.

En dépit de ses succès professionnels, Bethune était chroniquement à court d'argent, notamment parce qu'il refusait de faire payer ses rares patients privés. Il déclarait toujours que s'il décidait d'aller en pratique privée, il ne demanderait pas d'honoraires à ses patients mais qu'il mettrait, à côté de la porte, une boîte destinée à recevoir des dons. En fait, ce système aurait sans doute été efficace. Après qu'un incendie dans son appartement eut détruit ses vêtements, il se

présenta à l'hôpital vêtu d'un complet élimé et de souliers sans semelles, parce qu'il ne pouvait pas s'en payer de neufs. L'anesthésiste qui travaillait avec lui alla voir les patients de Bethune en leur demandant de donner un peu d'argent. Il recueillit trois cents dollars. Le lendemain, Bethune se présenta vêtu d'un complet neuf, mais toujours aussi fauché. Il avait remis le reste de l'argent aux enfants démunis auxquels il donnait des cours d'art.

Le fait d'être son propre patron avait normalisé ses rapports avec ses collègues de l'hôpital Sacré-Cœur, mais il avait encore son franc-parler au sein de la communauté médicale. Il donnait souvent des conférences aux congrès de l'Association médicale canadienne et il était reconnu pour être peu orthodoxe et divertissant. Un après-midi, il s'adressa à l'American Association of Thoracic Surgery. Il venait d'entendre une succession de discours où les chefs de file de sa discipline se gargarisaient de leurs succès. Chacun avait souligné les progrès accomplis et précisé que les décès en cours de chirurgie thoracique étaient à présent fort rares. Bethune se leva et reprocha vigoureusement à ses collègues de n'accepter que les cas faciles afin de pouvoir présenter des statistiques qui leur étaient favorables, et de refuser des cas plus risqués même si des vies auraient pu être sauvées ainsi. Il se fit beaucoup d'ennemis cet après-midi-là.

Tenu à l'écart par l'élite conservatrice de sa profession, Bethune se tourna de plus en plus vers les cercles artistiques. Il trouvait que les créateurs comprenaient plus facilement ses propres besoins et impulsions, et son appartement servait souvent de point de rencontre

à la communauté artistique de Montréal. Des gens très différents s'y retrouvaient pour discuter aussi bien de politique que d'art ou d'autres sujets. Bethune gardait l'un des murs de la pièce principale entièrement nu, de façon qu'on puisse y noter les traits d'esprit qui fusaient pendant ces conversations.

Quand quelqu'un venait chez Bethune pour la première fois, on le conduisait d'abord dans la salle de bain, où se trouvaient quatre pots de peinture de couleurs différentes. L'invité, étonné, devait alors choisir une couleur, plonger une main dans la peinture et l'imprimer sur le mur. Le nom de l'invité était ensuite écrit sur l'empreinte.

Les soirées étaient parfois déchaînées, alimentées par la tendance de Bethune à insulter les gens. Cette tendance était exacerbée lorsqu'il buvait, ce qu'il faisait souvent et à l'excès. C'est dans ces circonstances qu'il se montrait le plus désagréable et le plus difficile, et il se trouvait souvent pris dans des querelles d'où ses amis devaient ensuite le tirer.

Cependant, l'appartement de Bethune ne servait pas qu'à fêter. Trois après-midi par semaine, de même que le samedi matin, la pièce de devant accueillait une école d'art pour les enfants défavorisés, le Montreal Children's Creative Art Centre. Les cours étaient dispensés par quelques-uns des plus grands artistes de l'époque et toutes les dépenses étaient assumées par Bethune, parfois avec de l'argent recueilli par son anesthésiste. Les enfants n'avaient rien à déboursier et on les encourageait à exprimer leur créativité. On leur faisait visiter divers lieux de la ville, puis on leur fournissait de la peinture et du papier et on leur disait de

peindre. Ces leçons représentaient un répit agréable dans le quotidien pénible vécu par les enfants de cette époque de dépression économique, et la façon très libre d'aborder l'apprentissage était originale pour l'époque. L'école attirait l'attention, et les œuvres des enfants étaient largement exposées.

Au cours des années trente, les positions politiques de Bethune devinrent de plus en plus radicales. Comme toujours, il ne mâchait pas ses mots à ce sujet, mais à présent les ennemis qu'il se faisait étaient bien plus inquiétants que des mondains offusqués au cours d'une petite soirée. Un jour, en revenant de l'hôpital, il découvrit que son appartement avait été saccagé, les peintures de ses enfants déchiquetées, les murs barbouillés de croix gammées. La police se montra peu coopérative, et Bethune doutait que les policiers fassent preuve de grand zèle dans leur recherche des coupables.

Le monde était en train de changer. Bethune, qui n'était pas du genre à rester en retrait pendant que les choses bougeaient, se trouva entraîné vers des causes beaucoup plus vastes et beaucoup plus dangereuses que celles qu'il avait épousées jusque-là.

Archives nationales du Canada/PA160628.



Regard vers l'avenir. À son retour d'Union soviétique, Bethune est déterminé à lutter contre le fascisme et pour l'instauration d'un système universel de soins de santé. 1935.

7

La guerre pour changer le monde



Enlevons le profit, le profit économique privé, de la médecine, et purifions notre profession de l'individualisme rapace. Faisons en sorte qu'il soit indécent de nous enrichir aux dépens des malheurs de notre prochain.

Un après-midi, la voiture de Bethune se trouva prise dans un embouteillage à Montréal. En voyant qu'une foule de gens se bousculaient sur le trottoir, Bethune crut qu'un accident s'était produit et il descendit de voiture pour voir s'il pouvait se rendre utile. Ce qu'il découvrit n'était pas du tout ce à quoi il s'attendait. Des manifestants barraient la rue en brandissant des bannières où ils exigeaient du lait, du pain

et des emplois. Devant, une rangée de policiers à cheval s'avancait vers eux. Bethune, avec un effroi grandissant, vit les policiers charger les manifestants. La foule se dispersa et tenta de fuir, mais les policiers poursuivirent leur charge en distribuant des coups de matraque de tous côtés. Des gens titubaient, saignaient, tombaient. Bethune vit un blessé être repoussé sans pitié par une moto de police.

En revenant à sa voiture pour y prendre sa trousse, Bethune trouva un homme ensanglanté qui vomissait, étendu sur le capot. Il l'installa sur le siège arrière et commença à panser ses blessures. Entouré par une cacophonie de sirènes, de cris, de hurlements et de bruits de sabots, Bethune avait l'impression qu'une guerre faisait rage dans sa propre ville.

À vrai dire, une forme de guerre opposait les millions de Canadiens que la Crise — et la dépression qui avait suivi — avait réduits au chômage et à la pauvreté, et les autorités en place, qui étaient incapables de les aider — ou qui refusaient de le faire.

Aux yeux de beaucoup de gens, le fascisme qui s'était hissé au pouvoir en Italie et en Allemagne n'était pas loin d'en faire autant au Canada. Un Canadien sur neuf, soit un million de personnes, devait compter sur l'aide du fédéral, sous une forme ou une autre, simplement pour ne pas crever de faim. À Montréal, cette aide se résumait à un repas gratuit par jour aux soupes populaires. Ce repas comprenait une soupe claire, du pain, une tranche de saucisson et du thé. Montréal fournissait aussi des refuges aux sans-logis, mais ces refuges étaient tellement sales et surpeuplés que, durant l'été, nombreux étaient ceux qui préféraient passer la

nuit à la belle étoile dans le parc Jeanne-Mance, que les anglophones appelaient *Fletcher's Field*. Là, nuit après nuit, on voyait des centaines de chômeurs tenter de trouver le sommeil sous les journaux qui leur servaient de couvertures. Les gens souffraient et le gouvernement ne faisait rien pour remédier à la situation. Les politiciens semblaient se préoccuper uniquement des hommes d'affaires, qui offraient aux travailleurs des salaires de misère tout en vivant eux-mêmes dans le plus grand confort.

Lorsque les chômeurs se plaignaient, on les traitait de communistes et on avait recours à la police pour réprimer toute espèce de manifestation. Quand les hommes de main fascistes et antisémites du Parti national social chrétien d'Adrien Arcand envahirent les rues de Montréal pour y défilier ou pour fracasser les vitrines de boutiques tenues par des Juifs, la police les regarda faire sans intervenir. Même le premier ministre du Canada, William Lyon Mackenzie King, admirait Hitler et sa façon de diriger l'Allemagne. Selon King, cet homme, qui réprimait déjà la liberté d'expression et qui persécutait brutalement les Juifs, avait un regard «émouvant et affectueux». Aux yeux du chef du gouvernement canadien, cet homme qui était sur le point de plonger le monde entier dans la guerre et de mettre en branle les horreurs de l'Holocauste était un philanthrope. Les gens qui se préoccupaient vraiment des autres ne pouvaient faire autrement que prendre position de façon de plus en plus radicale.

Bethune était de ceux qui se préoccupaient du sort d'autrui. Il s'en préoccupait avec passion mais de façon assez vague. Il était prêt à aider quiconque avait

besoin d'aide, à crever joyeusement les *ego* bouffis et à prononcer des discours enflammés contre tout système qui, selon lui, ajoutait aux problèmes de la société. Mais sa méfiance instinctive à l'égard de toute forme d'autorité l'empêchait de joindre les rangs d'une des nombreuses organisations qui s'efforçaient de faire changer les choses.

Les premières années, l'opposition de Bethune à toute autorité découlait le plus souvent de son désir de contrarier quelqu'un ou de provoquer une réaction. Sur le plan émotif, il avait tendance à être radical et à se mettre en quatre pour aider les opprimés et ceux qui étaient moins favorisés que lui. Sur le plan politique, il était conservateur et plutôt opposé au socialisme et aux syndicats.

Il changea d'avis lorsqu'il prit conscience que bon nombre de ses patients étaient malades ou mouraient à cause de leur condition sociale et non pour des raisons médicales. Les pauvres tombaient malades et mouraient. Les riches tombaient malades moins souvent et guérissaient plus souvent. Aussi la politique eut-elle sa place dans le souci d'autrui que Bethune manifestait sur le plan émotif.

En 1934, à Montréal, Bethune exposa devant le Canadian Progressive Club le cas hypothétique de John Bunyan, un pauvre ouvrier vivant dans un immeuble malpropre et surpeuplé. Selon l'hypothèse de Bethune, basée sur ce qu'il avait pu voir autour de lui en tant que médecin, Bunyan contracte la tuberculose de sa vieille mère, qui vit avec lui et sa famille. Le premier médecin consulté pose un mauvais diagnostic, car il ne sait pas reconnaître les symptômes de la maladie.

Ce n'est que plus tard qu'un second médecin fait une radiographie des poumons de Bunyan et que celui-ci est envoyé dans un sanatorium. Cependant, Bunyan reçoit son congé trop tôt. Quand il rentre chez lui, il transmet la maladie à sa femme et à ses enfants, puis il meurt.

— Qui est responsable de la mort de Bunyan ? demanda ensuite Bethune à l'assistance.

Il répondit lui-même à sa question en dressant une longue liste de coupables : le propriétaire de l'immeuble, qui n'avait rien fait pour rendre l'appartement salubre ; le premier médecin, qui ne connaissait pas assez la maladie ; le second médecin, qui n'avait pas examiné les autres membres de la famille de Bunyan ; le personnel du sanatorium, qui avait renvoyé le patient chez lui trop tôt ; le gouvernement, enfin, qui avait obligé un homme malade et contagieux à continuer de travailler, favorisant ainsi la propagation de la maladie.

Bethune poursuivit en suggérant un certain nombre de solutions : une campagne d'information auprès de la population, une meilleure formation des médecins en ce qui a trait à la tuberculose, la prise de radiographies chez les enfants, l'isolement des cas actifs de tuberculose, la mise en place d'industries légères où des patients partiellement guéris pourraient travailler avant de retourner à la vie active.

Ces suggestions étaient à ce point révolutionnaires et elles avaient une telle portée que seul le gouvernement pouvait entreprendre de les appliquer. Et, pour que le gouvernement décide d'apporter des changements, il était nécessaire d'agir sur le plan politique.

Bethune commença par ouvrir une clinique gratuite, où il examinait et traitait les femmes, les enfants et les hommes sans emploi.

Cependant, politiquement, Bethune restait conservateur. En 1935, au cours d'un déjeuner du Canadian Club, on dut l'empêcher d'interrompre un discours vantant les mérites du système de santé en Russie soviétique. George Mooney, avec qui Bethune travaillait à la clinique gratuite, lui fit remarquer qu'il ne pouvait pas porter de jugement sur ce que disait le conférencier sans avoir lui-même pris connaissance de la situation. En août, cette année-là, Bethune vendit sa voiture pour pouvoir se rendre en Russie, où il devait assister au Congrès international de physiologie. Un ancien condisciple de Bethune à Toronto, le D^r Frederick Banting, devenu célèbre, participait lui aussi à ce congrès.

Tout au long des années trente, la Russie était un symbole puissant pour quiconque avait une pensée politique. La Russie était soit l'incarnation d'une dangereuse philosophie qui détruisait l'ordre établi et menaçait la stabilité du monde, soit un rêve devenu réalité, où les pauvres et les opprimés avaient, pour une fois, arraché le pouvoir aux riches exploités. Pour les chômeurs de la dépression, l'expérience communiste en Russie était un rêve attirant. Personne ne connaissait encore l'existence des massacres ordonnés par Staline dans les prisons et les camps ni celle des famines savamment planifiées pour éliminer des millions d'individus parmi des minorités mal acceptées. Il n'était pas nécessaire d'être communiste pour voir la Russie comme une lueur d'espoir dans un monde autrement sans espoir.

Bethune séjourna en Russie pendant près d'un mois et, durant cette période, il scruta tout ce qu'il put, des galeries d'art aux pratiques médicales. Il se montrait critique face à ce qu'on lui disait et il avait souvent des discussions enflammées avec ses hôtes, mais dans l'ensemble il fut impressionné. Le système médical russe ressemblait étonnamment à celui qu'il avait proposé d'instaurer pour remplacer celui qui avait tué John Bunyan. Les ouvriers avaient priorité dans les sanatoriums, qui étaient nombreux et gratuits; les enfants subissaient régulièrement des tests de dépistage de la tuberculose; les convalescents retournaient au travail graduellement. Et ce système fonctionnait. Malgré la guerre civile et les années de chaos et d'isolement qui avaient suivi la révolution de 1917, l'incidence de la tuberculose en Russie avait chuté de cinquante pour cent. Pour Bethune, il devait être extrêmement gratifiant de voir ses idées mises en pratique avec autant de succès. Il revint au Canada avec l'intention de raconter au plus grand nombre possible de gens ce qu'il avait vu en Russie.

L'occasion se présenta pour la première fois en décembre lorsque lui et trois autres médecins canadiens qui revenaient de Russie furent invités à parler de leur expérience à une réunion de la Société médico-chirurgicale de Montréal. Bethune, qui prit la parole le dernier, était bien décidé à contrebalancer l'impression que les autres avaient pu donner. Il parla avec éloquence, comparant l'expérience russe à celle d'une mère qui accouche: un événement pour le moins sanglant et chaotique, mais en même temps magique et rempli de promesses.

Son appui vigoureux au système russe l'éloigna encore plus de ses collègues médecins. À présent, il n'était plus seulement un médecin peu orthodoxe qui défiait les conventions sociales. Il était un médecin peu orthodoxe qui défendait des idées politiques radicales, sinon dangereuses. Bethune devait se sentir désespérément seul au sein de la profession qu'il avait choisie. Fidèle à son habitude, il réagit par l'action.

Le Montreal Group for the Security of the People's Health regroupait des professionnels de la santé, des travailleurs sociaux et des profanes préoccupés par la santé qui, sous la direction de Bethune, voulaient apporter des changements majeurs au système de santé au Québec et au Canada. Au cours de l'hiver 1935-1936, ils analysèrent les systèmes de santé d'autres pays et proposèrent un projet de réforme. Ils produisirent un rapport de près de quatre mille mots soigneusement choisis dans lequel ils présentaient les grandes lignes d'un système public de soins de santé. Le groupe préconisait des salaires pour les médecins et les infirmières, une assurance-maladie et des soins pour les chômeurs. En juillet 1936, le rapport fut envoyé au premier ministre du Québec, au chef de l'opposition et à plus de cinquante candidats à l'élection provinciale qui s'annonçait. Ce rapport avait déjà été distribué à l'ensemble de la profession médicale.

Aujourd'hui, les Canadiens considèrent les soins de santé comme allant de soi. Nous n'hésitons pas à consulter un médecin si nous sommes malades parce que nous savons que ce médecin va nous soigner ou nous envoyer voir quelqu'un d'autre qui le fera. On ne refuse pas les gens dans les hôpitaux sous prétexte

qu'ils n'ont pas d'argent. Les médecins et les infirmières sont salariés; il y a un régime d'assurance-maladie; les chômeurs sont pris en charge par le système. Les suggestions de Bethune sont maintenant la norme. Le système n'est sans doute pas parfait, et Bethune, s'il était encore vivant, n'aurait sûrement aucun mal à trouver, au sein du système de santé, une cause à défendre avec passion. Cependant, d'immenses progrès ont été accomplis depuis 1936.

Cet été-là, Bethune s'attendait à ce que son rapport suscite une vive opposition. Il fut atterré de voir l'indifférence avec laquelle on l'accueillit. Personne ne semblait se préoccuper de la situation et personne n'était prêt à bouger le petit doigt pour corriger les choses. Les gens craignaient que l'engagement du gouvernement dans les soins de santé ne soit le premier pas sur la voie du communisme à la russe. Le capitalisme se révélait incapable de prendre soin des gens, et pourtant rares étaient ceux qui semblaient vouloir un changement.

Bethune défendait sa cause chaque fois qu'il en avait l'occasion. Même au cours d'une série de conférences dans les États ultra-conservateurs du sud des États-Unis, il fit les manchettes en préconisant des soins médicaux assumés par le gouvernement. Cependant, tous ses efforts furent vains, et Bethune était de plus en plus amer et désillusionné.

Quant à ses collègues, ils continuèrent de prendre leurs distances avec lui. En mai 1936, Bethune avait présenté un document dans lequel il relevait vingt-cinq erreurs qu'il avait commises en tant que chirurgien thoracique. C'était là un exercice extrêmement utile

pour la formation des jeunes médecins, mais, dans cette profession qui serrait traditionnellement les rangs face aux critiques et qui s'efforçait de paraître infaillible, ce document ne fut pas du tout apprécié.

Au cours de l'hiver 1935-1936, Bethune joignit officiellement les rangs du Parti communiste du Canada. C'était une étape logique pour cet homme dont la conscience politique s'affirmait de plus en plus. À de nombreuses occasions, Bethune avait eu la preuve que des individus isolés étaient incapables d'apporter des changements sur une grande échelle. Tout récemment, la réaction à son projet de réforme du système de santé l'avait convaincu que seule une organisation puissante pouvait effectuer de véritables changements. Aussi Bethune surmonta-t-il sa méfiance envers un pouvoir central et devint-il communiste. Au moins ce parti avait un but identique au sien — améliorer le monde.

Tandis que Bethune était rapidement classé comme indésirable, tant dans sa profession que dans son cercle social, son excentricité notoire menaçait de basculer du côté de la pathologie. Un ami le croisa dans un hôtel de Montréal à l'été 1936. À l'évidence, Bethune n'avait pas changé de vêtements depuis longtemps. Le petit sac qu'il transportait pour prouver qu'il avait des bagages au moment de s'inscrire à la réception ne contenait qu'un annuaire téléphonique. Dehors, sa voiture refusait de démarrer. La jauge d'essence ne fonctionnant pas, Bethune dut utiliser un cintre pour se rendre compte que le réservoir était à sec. Il avait brûlé ses dernières gouttes de carburant pour se rendre à l'hôtel. Bethune vivait sur la corde

raide. Il avait fait tout ce qu'il pouvait pour changer les choses à Montréal, au Québec et au Canada. Rien de tout cela ne semblait avoir fait la moindre différence dans l'ordre global des choses. Pouvait-il continuer en faisant son possible en tant qu'individu ? Bethune ne pouvait pas se satisfaire de si peu.

Une autre option se présenta à lui pendant l'été. Le samedi 18 juillet 1936, la température était très chaude dans le centre du Canada. La chaleur et l'humidité nuisaient au travail et à la concentration. C'est dans l'atmosphère léthargique de cette journée qu'éclatèrent des nouvelles-chocs transmises par la radio et les dernières éditions des journaux. En Espagne, des militaires étaient en train de renverser le gouvernement. Dans le protectorat africain du Maroc, l'armée se rebellait. Les militaires avaient massacré leurs opposants et proclamé un État fasciste. Un peu partout dans les villes de la péninsule ibérique, des ouvriers armés à la hâte érigeaient des barricades dans les rues et luttaient contre l'armée.

Cet été-là, les nouvelles provenant d'Espagne eurent pour beaucoup de gens l'effet d'un coup de poing. Ça y était. Enfin, le fascisme se montrait sous son vrai jour — cruel et agressif. Le peuple espagnol refusait de rester sans rien faire pendant que sa démocratie durement gagnée était renversée. Le Canada et les autres pays du monde libre allaient sûrement réagir et apporter leur aide au gouvernement démocratiquement élu de l'Espagne contre une menace aussi évidente. Ils ne laisseraient sûrement pas les fascistes agir de la sorte impunément. Nombreux étaient ceux qui espéraient que les coups de feu échangés dans les rues espagnoles

soient les premiers d'une guerre qui écraserait le fascisme à tout jamais.

Cet espoir ne se réalisa pas. Les gens surestimèrent la volonté d'agir du gouvernement canadien. Ils sous-estimèrent le soutien accordé aux fascistes dans les conseils d'administration des grandes compagnies et dans les coulisses du pouvoir à Ottawa. Tout comme ceux de la Grande-Bretagne, de la France et des États-Unis, le gouvernement du Canada ne réagit pas. Ces gouvernements n'intervinrent pas lorsque Hitler et Mussolini aidèrent ouvertement les rebelles espagnols en leur fournissant des fusils, des avions et des troupes. Ils n'intervinrent même pas lorsque des navires britanniques furent bombardés par des avions italiens dans la Méditerranée.

Il y avait cependant des individus déterminés à agir selon leur conscience. Malgré les efforts de leur propre gouvernement pour les en empêcher, près de mille six cents Canadiens se rendirent en Espagne pour défendre la République. Certains étaient communistes, d'autres étaient socialistes, d'autres enfin étaient de simples travailleurs qui trouvaient finalement l'occasion d'agir. Tous voyaient l'Espagne comme l'endroit où il fallait arrêter la progression du fascisme. De ces 1 600 hommes, près de la moitié ne revinrent pas d'Espagne.

Bethune ne pouvait pas laisser passer une cause comme celle-là. C'était un homme d'action, et l'Espagne lui offrait une parfaite occasion d'agir. C'était une cause juste, à laquelle il pouvait contribuer, simplement et sans avoir à combattre l'apathie, l'hypocrisie et les querelles internes qu'il avait trouvées sur son

chemin lorsqu'il avait essayé de changer les choses au Canada.

En août 1936, Bethune était d'une humeur très sombre. Nombre de ses collègues médecins appuyaient ouvertement le général Francisco Franco, le chef du soulèvement militaire. La direction de l'hôpital Sacré-Cœur était catholique, et l'Église catholique appuyait les militaires. Bethune exprima ses sentiments dans un poème intitulé *Red Moon* (« Lune rouge »).

*Cette lune blême qui flotte ici ce soir,
Haut et clair miroir de nos yeux pâles et troublés
Tournés vers le ciel*

*Cette lune, hier, basse, cruelle et rouge
Frôlait les cimes déchiquetées de l'Espagne
Illuminant les visages des morts,
Éclaboussés de sang*

*Les poings levés vers le disque blafard,
Renouvelons notre serment
À tous les morts anonymes :*

*« Camarades qui avez lutté pour la liberté
Et pour l'avenir du monde,
Camarades qui êtes morts pour nous,
Jamais nous ne vous oublierons. »*

En septembre, Bethune demanda à un ami de lui prêter deux cents dollars pour se rendre en Espagne. L'ami ne possédait pas cette somme. Bethune s'adressa alors à la Société canadienne de la Croix-Rouge, qui

rejeta sa demande. La Société n'avait pas l'intention d'appuyer la cause de l'Espagne républicaine. C'est alors que Bethune apprit qu'un organisme de Toronto projetait d'envoyer de l'équipement en Espagne et de mettre sur pied un hôpital là-bas. Il entra en contact avec les responsables de l'organisme. Ceux-ci ne pouvaient lui offrir que son billet de retour d'Espagne par paquebot. Bethune examina la situation. Il avait passé de bons moments à Montréal, mais il n'avait plus rien à attendre de cette ville. C'est en Espagne que les véritables enjeux de son époque étaient en train de se jouer, derrière les barricades érigées dans les villes, et dans les tranchées creusées à la hâte dans les montagnes. L'avenir même du monde ne semblait plus tenir que par un fil. Bethune n'eut pas à réfléchir longtemps; le choix était évident.

Il démissionna de son poste à l'hôpital Sacré-Cœur et, le 24 octobre 1936, il s'embarqua pour l'Espagne.

8

La guerre d'Espagne



*Madrid est le centre de gravité du monde, et
je ne voudrais être nulle part ailleurs.*

Les grosses croix rouges peintes sur le toit de l'hôpital de Guadalajara avaient été dissimulées sous une couche de peinture depuis que les pilotes de bombardiers fascistes avaient décidé de les utiliser comme cibles. Un blessé était allongé au deuxième étage de l'édifice. Il était maculé de sang séché, et de vieux bandages enveloppaient les moignons qui lui tenaient lieu de mains. Un autre bandage couvrait ses yeux maintenant inutiles. L'homme pouvait parler, mais personne ne comprenait ce qu'il disait.

Archives nationales du Canada/C067451.



Faiseur de miracles... Transfusion de sang à un soldat blessé. Espagne. 1937.

C'était en mars 1937, et on entendait plusieurs langues différentes en Espagne. Des dizaines de milliers de volontaires avaient afflué là-bas pour participer à la guerre civile qui avait succédé au coup d'État militaire de l'été précédent. Des Allemands, des Italiens, des Britanniques, des Français, des Américains, des Canadiens et beaucoup d'autres étaient venus et constituaient les Brigades internationales. Bethune dirigeait un service de transfusion sanguine. Voilà pourquoi il se trouvait dans cet hôpital en compagnie de son assistant danois, Henning Sorensen, lorsqu'un médecin lui parla de ce blessé que personne n'arrivait à comprendre.

Alors qu'ils se tenaient près de son lit, le blessé prononça quelques mots. Ses paroles étaient incompréhensibles pour Bethune, mais Sorensen répondit au blessé. « Il est suédois, expliqua Sorensen à Bethune. Pas étonnant qu'ils ne comprennent rien à ce qu'il dit. »

Pendant que son assistant parlait avec le blessé, Bethune préparait la transfusion. Les deux artères radiales du soldat avaient été sectionnées, et il avait perdu une grande quantité de sang. Son pouls était très faible. Après la transfusion, l'homme eut un sourire. Son pouls était beaucoup plus fort à présent. Il échangea quelques phrases avec Sorensen.

Lorsque Bethune et Sorensen quittèrent le blessé, Bethune demanda à son assistant de quoi ils avaient parlé. Sorensen répondit que l'homme lui avait appris qu'il était encore en Suède dix jours auparavant. Il était arrivé en Espagne trois jours plus tôt et il avait perdu ses yeux et ses mains au cours de son premier combat. Mais ce qui préoccupait le plus le Suédois, c'était de ne

plus être d'aucune utilité pour ses compagnons ni pour la cause qu'il était venu défendre.

Bethune et Sorensen s'éloignèrent, remplis d'admiration et de respect pour le courage et le dévouement du jeune homme.



Le courage et le dévouement étaient monnaie courante en Espagne pendant cette période. Malheureusement, c'était aussi le cas de la brutalité et de la barbarie. Les passions qu'avait déchaînées le soulèvement de l'été 1936 étaient présentes depuis des siècles. Les Romains, les Wisigoths, les Maures et les chrétiens avaient tous laissé leur marque en Espagne. Celle-ci, souvent considérée comme en marge de l'Europe, était une terre complexe que peu de gens comprenaient vraiment. Une guerre longue et cruelle contre les armées de Napoléon avait donné au monde le mot « guérilla » mais, au même moment, Francisco Goya produisait des tableaux qui comptent parmi les chefs-d'œuvre universels de l'art. Des navigateurs espagnols avaient considérablement élargi notre connaissance du monde, mais les conquistadors avaient conquis et détruit les anciennes civilisations d'Amérique du Sud. L'or que ces conquistadors avaient rapporté des Amériques avait enrichi de façon incroyable la royauté, l'Église et la noblesse, mais les paysans espagnols restaient incroyablement pauvres.

Tout au long du XIX^e siècle, les pauvres d'Espagne embrassèrent avec une ferveur quasi religieuse toute philosophie leur promettant une vie meilleure. Le

communisme, l'anarchisme et le socialisme exerçaient tous leur influence dans une région ou dans une autre, et chacune de ces tendances prenait périodiquement le dessus avec violence. On disait même qu'il aurait fallu numérotter les pavés de Barcelone pour qu'il soit plus facile de les remettre en place chaque fois qu'on les arrachait pour ériger à la hâte des barricades, ce qui arrivait fréquemment.

En 1931, le roi Alphonse XIII avait été expulsé à la demande populaire et une démocratie avait été instaurée. Il y avait eu des élections et le gouvernement avait tenté de mettre en place des mesures destinées à donner aux pauvres de l'instruction, des soins de santé et des terres. L'armée, la noblesse et l'Église catholique s'opposaient violemment à ces changements. La violence éclatait souvent. En octobre 1934, les mineurs des Asturies se révoltèrent contre ce qu'ils voyaient comme une montée du fascisme au sein du gouvernement. La République faillit s'effondrer lorsque la police et l'armée, sous la direction du général Franco, eurent recours à la torture et aux massacres collectifs pour rétablir l'ordre.

À présent, en 1936, Franco dirigeait sa propre rébellion. Les peurs et les haines qui couvaient depuis des années éclataient au grand jour, et des atrocités étaient commises par les deux camps. L'armée et ses partisans fascistes exerçaient des représailles barbares lorsqu'ils capturaient une ville. L'une de leurs pratiques courantes consistait à aligner les hommes les uns à côté des autres et à leur faire retirer leur chemise. S'ils avaient des bleus à l'épaule, les fascistes y voyaient la preuve qu'ils avaient tiré des coups de fusil récemment

et ils les condamnaient à mort. À Badajoz, des milliers de personnes furent conduites pendant la nuit dans l'arène locale, où on les fusilla. Les fascistes étaient souvent hostiles aux intellectuels et ils engageaient le combat en criant « Mort à l'intelligence » et « Vive la mort ». Parmi leurs pires crimes, on compte le meurtre sans pitié du célèbre poète Federico García Lorca dans un fossé non loin de Grenade.

La violence n'existait toutefois pas seulement dans le camp fasciste. Beaucoup de républicains avaient de la rancune envers l'Église et, dans certaines régions, ce sentiment entraîna le massacre en masse de prêtres et de religieuses ainsi que l'incendie d'un grand nombre d'églises. Les prisonniers fascistes étaient fusillés de façon arbitraire. Et lorsque les communistes obtinrent le pouvoir, en 1937 et plus tard, ils éliminèrent impitoyablement leurs opposants.

Tandis que la révolte de Franco se transformait en longue guerre civile, les nombreuses factions en présence luttaient pour le pouvoir. Au nord, autour de Barcelone, les anarchistes étaient en position de force et ils mirent rapidement sur pied des communes où l'argent était éliminé et où toutes les richesses étaient partagées également. Dans la ville elle-même, toutes les entreprises, des petits cafés aux grosses industries, devinrent des coopératives dirigées par les ouvriers. À Madrid et à Valence, les socialistes et les communistes tenaient le haut du pavé et ils établirent un gouvernement plus centralisé. Partout, le peuple devait se battre au fur et à mesure que l'armée quittait les territoires qu'elle contrôlait pour tenter de conquérir le pays tout entier.

Telle était la situation qu'avait trouvée le soldat suédois que Bethune traita à Guadalajara en mars 1937. C'était également la situation qui prévalait lorsque Bethune s'était rendu à Madrid après sa traversée de l'Atlantique en octobre de l'année précédente. Pendant que les fascistes augmentaient leurs effectifs sur le territoire espagnol, Franco lançait quatre colonnes de troupes contre Madrid, la capitale républicaine. Il était certain de remporter une victoire rapide et comptait sur l'émergence, à l'intérieur même de la ville, d'une cinquième colonne de partisans pour l'aider. Cela ne se produisit pas. Les *Madrelinos* s'unirent comme jamais sous les vagues de bombardiers allemands acharnés à détruire leurs foyers. Au début du mois de novembre 1936, alors que les troupes de Franco avançaient dans les banlieues de Madrid, les habitants affluèrent pour les arrêter. Ils n'avaient aucun entraînement et presque pas d'armes. Les combattants devaient souvent attendre qu'un de leurs camarades soit tué ou blessé pour avoir son fusil. Les deux camps étaient si proches qu'ils occupaient parfois des étages différents d'un même édifice et qu'ils se lançaient des bombes et des grenades par les cages d'ascenseur.

Des renforts étaient en route. Les premiers volontaires internationaux avaient été rapidement regroupés en brigades et envoyés au combat pour défendre Madrid. Il s'agissait principalement d'Allemands, d'Autrichiens, de Polonais et d'Italiens; un certain nombre d'entre eux étaient des vétérans de la Première Guerre mondiale; un grand nombre avaient été endurcis par des séjours dans les prisons de Mussolini ou les camps de concentration d'Hitler. Graduellement, l'assaut

fasciste fut arrêté. Madrid ne tomba pas et la guerre continua ses ravages.

Bethune arriva à Madrid le 3 novembre, alors que la défense de la ville ne faisait que commencer. Les soupçons et la paranoïa étaient omniprésents. Les ouvriers étaient en position d'autorité et ils luttèrent pour leur vie. Les gens qui portaient des bleus de travail étaient automatiquement perçus comme loyaux à la cause. Bethune arriva vêtu d'un complet chic et arborant une moustache qui lui donnait un air aristocratique ou militaire.

Le lendemain de son arrivée, Bethune avait rendez-vous dans une chambre d'hôtel avec Sorensen, qui avait été envoyé plus tôt afin de préparer le terrain pour l'unité médicale canadienne. À peine les deux hommes avaient-ils eu le temps d'échanger une poignée de main qu'un policier soupçonneux faisait irruption et arrachait des mains de Sorensen une lettre du Canada que venait de lui remettre Bethune. Le policier était certain que la lettre contenait des ordres fascistes secrets. La lettre commençait par « Mon chéri », et le policier montra des signes visibles d'embarras en prenant connaissance de son contenu. Il finit par partir, l'air troublé, mais Bethune prit quand même la précaution de se raser la moustache et de porter des bleus d'ouvrier.

Bethune était heureux, en dépit des difficultés. C'était ici que les choses se passaient. C'était ici qu'il voulait être. Il était au cœur de l'action — mais qu'allait-il faire, à présent ? Comment pouvait-il se rendre le plus utile ? Il disposait de quelques fournitures médicales, d'un peu d'argent recueilli au Canada

et de son talent de chirurgien. Il fit le tour des hôpitaux improvisés un peu partout dans la ville pour découvrir qu'ils étaient déjà bien pourvus en personnel. Il se rendit à Albacete, où les nouvelles Brigades internationales étaient constituées et entraînées, mais jugea que le médecin français responsable de l'équipe médicale était incompétent. De toute façon, Bethune n'avait pas le tempérament voulu pour n'être que le membre anonyme d'une équipe dirigée par un autre. Il était venu en Espagne pour changer les choses.

Bethune et Sorensen prirent le train jusqu'à Valence dans le but d'acheter une ambulance pour l'un des hôpitaux de Madrid. En route, Bethune réfléchit soigneusement à un projet qu'il avait échafaudé en faisant le tour des installations à Madrid. À cause, sans doute, des expériences qu'il avait vécues comme brancardier en 1915, Bethune savait à quel point il était important de s'occuper rapidement des blessés. Il savait en particulier à quel point la rapidité des transfusions sanguines était importante pour combattre le choc et les pertes de sang. À Madrid, des soldats mouraient parce que le service espagnol de transfusion sanguine était débordé et mal organisé. La République avait mis sur pied une banque de sang à Barcelone, mais c'était très loin du front et de nombreux blessés ne survivaient pas jusque-là.

Fidèle à son habitude, Bethune vit le problème et trouva la solution. D'abord, il allait créer une banque de sang; ensuite, il allait transporter le sang jusqu'aux blessés, jusqu'au front si nécessaire. Cela n'avait encore jamais été réalisé, ce qui ne faisait qu'augmenter le défi. Bethune allait prendre en charge sa propre unité

canadienne — une bonne façon de donner de la visibilité au Canada et à Norman Bethune.

Bethune n'était pas un expert en transfusion sanguine, aussi lui fallut-il apprendre. Il lut tout ce qu'il put trouver sur le sujet. D'antiques manuscrits égyptiens, grecs et romains rapportent des tentatives de transfusions de divers produits — incluant de la bière, du vin et du sang animal — dans l'espoir d'aider les malades. Le premier témoignage officiel que nous ayons d'une transfusion de sang humain date de 1492. L'année même où Christophe Colomb découvrait le Nouveau Monde, le sang de trois jeunes gens était donné au vieux pape Innocent VIII à Rome. Les trois donneurs ainsi que le pape en moururent. En 1616, William Harvey annonça qu'il avait découvert la façon dont le sang circulait dans le corps. Un demi-siècle plus tard, à Paris, Jean-Baptiste Denis soigna un jeune garçon fiévreux et anémique en lui transfusant du sang d'agneau. Son succès fut bref et, après le décès mystérieux de certains de ses patients, les transfusions de sang animal furent interdites en France, et ce, pour les cent cinquante ans qui suivirent.

Ce n'est qu'au début du XIX^e siècle, lorsque James Blundell raviva l'intérêt pour les transfusions sanguines en voulant compenser les hémorragies souvent mortelles résultant des accouchements, qu'on réussit à transfuser du sang d'un humain à un autre. Pendant des générations, les transfusions sanguines continuèrent à être très risquées, et un grand nombre de personnes mouraient des suites d'une transfusion. La cause de ces décès fut révélée en 1901, lorsque Karl Landsteiner découvrit qu'il existe différents types de

sang. Il identifia alors trois groupes sanguins : A, B et O. L'année suivante, une autre équipe de chercheurs ajouta un quatrième groupe : AB. Si l'on combinait mal les groupes sanguins, le patient qui recevait la transfusion entraînait en état de choc et risquait même la mort. Ce n'était pas simple à comprendre, mais on finit par découvrir que les succès ou les échecs dépendaient de règles strictes. Les patients du groupe AB étaient des receveurs universels et pouvaient donc accepter du sang de chacun des autres groupes. Les patients du groupe O étaient des donneurs universels, ce qui signifiait qu'on pouvait transfuser leur sang à chacun des autres groupes.

On fit un pas de plus en découvrant qu'on pouvait empêcher le sang de se coaguler en lui ajoutant du citrate de sodium et que le sang ainsi traité pouvait être emmagasiné et utilisé ultérieurement. Par conséquent, le donneur et le receveur n'étaient plus obligés d'être reliés physiquement l'un à l'autre durant la transfusion. L'ajout de dextrose et la réfrigération permirent d'allonger la période de conservation du sang. Durant la Première Guerre mondiale, on avait fait quelques tentatives rudimentaires pour transfuser du sang à des soldats blessés, mais, autrement, toutes les transfusions s'effectuaient dans les laboratoires des grands hôpitaux, pas sur les champs de bataille.

Norman Bethune ne découvrit rien de neuf à propos des transfusions sanguines. Son génie fut d'utiliser les connaissances existantes et de les appliquer à une situation différente. Ce faisant, il sauva des vies.

Bethune et Sorensen se rendirent à Paris puis à Londres en avion pour se procurer l'équipement

nécessaire. Ils achetèrent une voiture familiale à Londres pour 175 livres sterling et l'équipèrent d'un réfrigérateur fonctionnant au kérosène et à l'essence, d'un stérilisateur et d'un incubateur. En tout, ils se procurèrent 1375 pièces d'équipement distinctes, incluant des flacons pour le sang, des ensembles de transfusion, des instruments chirurgicaux et des lampes. Leur seul problème surgit lorsque le gouvernement canadien, pour des raisons politiques, refusa de donner à Bethune une lettre confirmant que celui-ci fournissait de l'aide humanitaire, ce qui lui aurait évité de payer des droits de douane à la frontière franco-espagnole. Bethune acquitta les droits, mais il se souvint longtemps, et avec amertume, des obstacles que son propre gouvernement avait placés sur son chemin.

De retour à Madrid, Bethune mit sur pied le *Servicio Canadiense de Transfusión de Sangre* (Service canadien de transfusion sanguine) dans l'appartement de quinze pièces d'un diplomate fasciste allemand qui avait fui la République. Cet appartement était situé dans un quartier cosu, ce qui le mettait à l'abri des attaques nocturnes des bombardiers allemands qui concentraient leurs tirs sur les quartiers pauvres et ouvriers. Bethune travaillait avec Sorensen et Hazen Sise, qu'il avait rencontré à Londres, et il engagea deux étudiants espagnols en médecine, un biologiste, un technicien, une cuisinière, deux femmes à tout faire et un blanchisseur. À la mi-décembre, l'équipe avait reçu mille donneurs et commencé à collecter et à entreposer du sang. Tout était prêt pour le véritable travail : sauver des vies.

En décembre 1936, il y avait quelque chose d'étrange et d'un peu inquiétant à se déplacer de nuit

dans les rues obscures de Madrid. Les routes étaient désertes, les coups de fusil et les salves de mitrailleuse semblaient très proches. Le but de l'expédition était généralement une salle d'opération improvisée dans le sous-sol d'un hôpital, mais il arrivait que ce soit le front lui-même.

Les postes de secours où les blessés recevaient les premiers soins étaient habituellement situés très près des zones de combat. L'un de ces postes se trouvait dans un bosquet à portée de voix de l'endroit où les tranchées serpentaient à travers le parc Casa del Campo. La nuit où Bethune se rendit là-bas, seule la lune éclairait faiblement la scène. Le médecin, vêtu d'un bleu de travail sur lequel se détachaient une croix rouge ainsi que le mot «Canada», avançait rapidement entre les rangées de blessés allongés sur le sol. Il s'arrêta près d'un jeune soldat qui semblait presque mort. Le garçon était en état de choc sévère, sa respiration était superficielle, ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites, lui-même était pâle et sans réaction. Des obus éclataient tout près. Des balles sifflaient au-dessus des têtes. Soigneusement, Bethune trouva la veine dans le bras du jeune homme, la dénuda et y inséra un tube relié à une bouteille de sang. Bethune ouvrit une pince, et le sang s'écoula dans l'organisme du soldat. Deux bouteilles de sang — un litre —, et le miracle se produisit. Les joues du blessé reprirent leurs couleurs, ses dents cessèrent de claquer; le garçon ouvrit les yeux et se souleva sur un coude pour accepter une cigarette. «*Gracias*», dit-il. À présent, il resterait vivant suffisamment longtemps pour que quelqu'un puisse soigner ses blessures. Le procédé était simple, et il

serait répété un nombre incalculable de fois à Madrid et au cours des batailles qui auraient lieu dans les montagnes avoisinantes, mais personne, avant Bethune, n'avait songé à le faire. C'était son miracle à lui.

Petit à petit, l'unité canadienne prit de l'expansion. Bethune se rendit à Marseille, d'où il rapporta la camionnette Renault. Puis il entreprit son voyage sur la route de Málaga.



Au printemps 1937, l'équipe comptait vingt-cinq personnes, incluant des hématologues, des bactériologistes, des médecins, des infirmières et des chauffeurs. Tous ces gens desservaient une centaine d'hôpitaux et de centres d'évacuation des blessés sur plus de mille kilomètres de front. Durant les batailles, ils effectuaient jusqu'à cent transfusions par jour. C'était une réussite remarquable en un si court laps de temps, mais la situation était en train de changer. Franco avait été repoussé des banlieues de la capitale, aussi tenta-t-il d'encercler la ville. De violents combats faisaient rage dans les montagnes entourant Madrid tandis que le piège se refermait inexorablement. Franco fut repoussé une fois de plus à la bataille de Jarama, mais seulement au prix de pertes énormes. Puis la République connut sa première victoire.

Mussolini insistait pour que les cinquante mille soldats qu'il avait envoyés en Espagne jouent un rôle glorieux. Franco accepta, et les Italiens se préparèrent au combat. Au début du mois de mars, ils dirigèrent une attaque sur la route principale menant à Guadala-

jara. Au début, leur supériorité sur le plan de l'équipement et de l'armement leur permit d'avancer rapidement. Puis l'armée républicaine, menée par les volontaires italiens des Brigades internationales, lança une contre-attaque. Dans les montagnes entourant Madrid, des Italiens luttèrent farouchement contre d'autres Italiens. Les soldats recrutés par Mussolini furent mis en déroute.

Bethune et son équipe se dirigèrent à grande vitesse vers le front, dont ils s'approchèrent le plus possible. Par moments, ils étaient trop près. Ils avançaient sans savoir si une mitrailleuse ne les attendait pas au tournant suivant. Une fois, le véhicule conduit par Bethune essuya le tir ennemi. Les occupants de la voiture durent retourner à l'hôpital en rampant dans le fossé qui longeait la route. Lorsqu'ils récupérèrent leur véhicule, ils découvrirent qu'une balle avait traversé le pare-brise du côté du conducteur.

Le danger et les sensations fortes électrisaient Bethune. Alors qu'il était en sécurité à Valence, il se plaignait en disant qu'il avait besoin de retourner au front. Pour lui, la vie et la mort étaient inextricablement liées, et on ne vivait qu'à moitié si l'on ne côtoyait pas la mort. Il se sentait détaché lorsqu'il était au front. « Chaque minute tire sa beauté du fait que c'est peut-être la dernière, et elle est donc vécue avec intensité. »

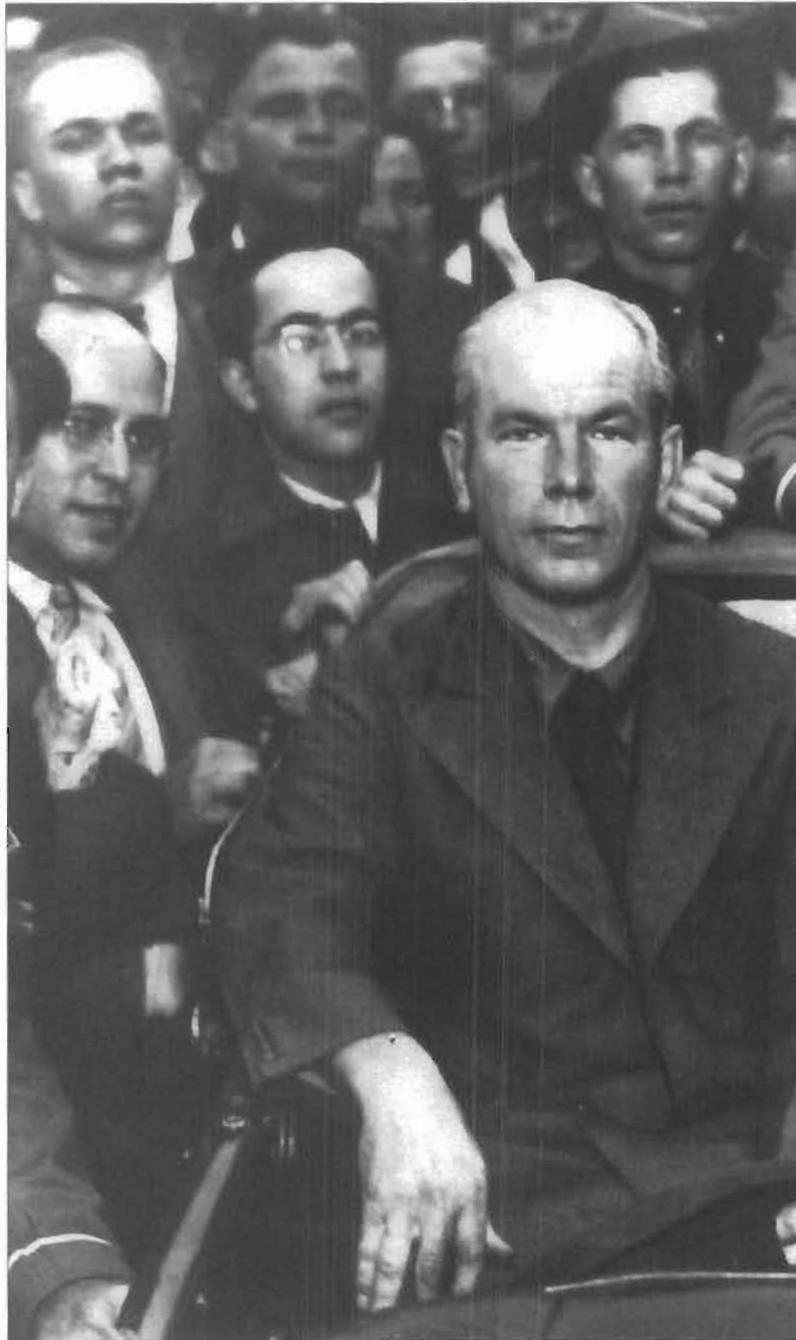
Bethune eut de la chance à Guadalajara, mais l'extrême tension commençait à le miner sérieusement. Lui qui était pourtant capable de se contenter de quelques minutes de sommeil prises n'importe où se trouvait à présent épuisé. Mais il refusait de s'arrêter. Il adorait être aux commandes, il adorait sentir qu'on

avait besoin de lui, il adorait la fébrilité associée au danger.

L'unité de transfusion sanguine fonctionnait bien et Bethune en tirait beaucoup de fierté, comme du fait qu'il s'agissait d'une réalisation canadienne. Il était heureux, mais cherchait déjà de nouveaux défis. Au cours d'une visite à Barcelone, il fut à l'origine de la création d'orphelinats financés par des Canadiens pour les enfants de la guerre.

Autour de lui, la guerre changeait, elle aussi. Pour gagner, il fallait plus que l'enthousiasme des premiers jours. Il fallait de l'organisation, et les seuls à pouvoir en fournir étaient les communistes. Le pouvoir commença donc à étendre ses tentacules sur les divers organismes qui avaient été créés à la hâte pour que la République arrive à survivre durant les premiers mois de la crise. L'un de ces gestes tentaculaires consistait à mettre l'unité canadienne sous autorité espagnole. Bethune s'y opposa farouchement, ce qui donna lieu à une violente querelle. Pour apaiser les susceptibilités espagnoles et éviter une situation embarrassante, le Parti communiste canadien suggéra à Bethune de retourner au Canada afin de participer à une tournée de conférences destinées à recueillir des fonds pour fournir des armes à la République espagnole. Bethune quitta Madrid le 18 mai 1937. Il avait été aussi heureux là-bas qu'il avait pu l'être ailleurs au cours de sa vie. La situation qui régnait en Espagne avait parfaitement convenu à ses talents particuliers et il avait accompli de grandes choses. Mais la situation avait changé et il lui fallait maintenant passer à autre chose. Cependant, après avoir connu l'enivrante sensation d'être aux com-

mandes et avoir senti que sa présence changeait vraiment quelque chose en situation de crise, comment Bethune allait-il réagir à son retour dans un Canada où régnaient l'ordre et le sérieux ?



Archives nationales du Canada/PA116900.

Bethune a beaucoup à dire sur la lutte contre le fascisme en Espagne et il reçoit un accueil enthousiaste au Canada en 1937.

9

La guerre des mots



Personne ne connaît mieux que moi l'attrait des plaisirs, des sensations fortes, des gens... mais cette époque est finie pour moi. Je me suis blindé contre tout ça. L'avenir s'annonce solitaire et dangereux.

Il n'était que 8 h du matin, mais plus de mille personnes se pressaient déjà autour de la gare Bonaventure, à Montréal, en ce 16 juin 1937. Lorsque le train en provenance de Toronto stoppa enfin, une foule enthousiaste força les barrières, envahit le quai et encercla l'homme élégant qui venait tout juste de descendre d'une des voitures. On le hissa à hauteur d'épaules et on le transporta jusqu'à une auto décapotable qui

l'attendait dehors pour une promenade triomphale dans les rues de la ville. Des banderoles tombaient des fenêtres ouvertes; la foule hurlait et applaudissait; des bannières célébraient l'Espagne républicaine et dénonçaient le fascisme. Norman Bethune était de retour chez lui.

Deux jours plus tôt, il avait suscité des réactions semblables à Toronto. Un tel accueil avait sans doute beaucoup contribué à estomper les sentiments mêlés qui l'habitaient au moment de quitter l'Espagne, après son conflit avec les autorités. Mais le travail ne faisait que commencer. Ce soir-là, dans l'aréna Mont-Royal rempli à craquer, Bethune s'adressa à un auditoire de huit mille personnes. Sans notes, sur le ton de la conversation, il décrivit ses expériences en Espagne et la lutte du peuple espagnol contre le fascisme, en soulignant que les républicains avaient besoin d'argent pour soutenir cette lutte et pour contrebalancer le soutien actif que Franco recevait de l'Allemagne et de l'Italie — sans oublier le soutien passif qu'il recevait de la Grande-Bretagne, du Canada et des États-Unis. Il recueillit deux mille dollars.

Au cours des trois mois suivants, il parcourut le continent en tous sens pour répéter son appel à la générosité, prononçant même parfois deux conférences par jour. Il parlait de la route de Málaga et de la défense de Madrid; il accusait son propre gouvernement de ne pas avoir soutenu son travail humanitaire; enfin, il avertissait l'auditoire que le fascisme était une menace bien réelle au Canada.

Bethune était un orateur fascinant et charismatique, dont la passion pouvait enflammer les foules. Un

garçon de quatorze ans, venu l'écouter par curiosité, avait apporté une pièce de dix cents pour s'acheter un lait fouetté. Il décida plutôt de donner sa pièce à Bethune et, toute sa vie, il conserva une grande admiration pour cet homme. Une jeune fille de l'auditoire, quant à elle, se souvint du discours de Bethune et éprouva des remords de conscience lorsque, trente ans plus tard, elle alla passer des vacances dans l'Espagne de Franco.

Parfois, Bethune ne s'adressait qu'à une poignée de gens dans une petite ville. À d'autres moments, comme à Winnipeg, à Vancouver ou à Toronto, il parlait devant des milliers de personnes. Les dons variaient selon les convictions politiques de l'auditoire. À Sudbury, sept cents personnes ne donnèrent que 22,40 \$. À Winnipeg, un auditoire trois fois plus nombreux fit don de mille huit cents dollars.

Cependant, il n'était pas facile de recueillir des fonds. Bethune avait souvent du mal à convaincre les gens que ce qui se passait en Espagne avait la moindre pertinence pour un mineur du nord de l'Ontario ou un fermier de la Saskatchewan. Bethune était accueilli avec une indifférence semblable à celle qu'il avait déplorée en présentant ses projets de réforme du système de santé.

Pour Bethune, la situation mondiale exigeait qu'on agisse d'urgence. Seule une action rapide et vigoureuse pouvait stopper la volonté d'Hitler de dominer l'Europe et celle du Japon de dominer l'Asie, mais personne ne semblait pressé de réagir. Les horreurs de la Deuxième Guerre mondiale allaient donner raison à Bethune. Peut-être cette guerre aurait-elle pu être

évitée si les démocraties avaient pris fermement position dès 1936 ou 1937 mais, à l'époque, rares étaient ceux qui étaient conscients du danger. Il était beaucoup plus facile de se laisser porter par le courant, de fermer les yeux et d'espérer que le cauchemar de la Première Guerre mondiale ne se répéterait pas. Pour un homme d'action comme Bethune, la frustration devait être intolérable. Ce n'était d'ailleurs pas la seule tension à laquelle il était alors soumis.

Bethune était membre du Parti communiste, mais il restait discret à ce sujet, de façon à ne pas effrayer des partisans modérés et à ne pas nuire à la cause qu'il défendait. À présent, il voulait proclamer son allégeance haut et fort. Il avait plusieurs fois esquivé des questions à ce sujet. Et voilà qu'à Winnipeg, au cours d'un banquet donné en son honneur à l'hôtel Saint-Charles, il mit les choses au point. « J'ai l'honneur d'être communiste », déclara-t-il. Il se libéra ainsi d'un grand poids, mais il venait aussi de brûler irrévocablement un autre pont. Désormais, il ne pourrait plus jamais réintégrer la communauté médicale au Canada. À l'hôpital Sacré-Cœur, auquel il avait appartenu, la mère supérieure refusa de le rencontrer, certaine qu'elle serait alors en présence du Diable.

Bethune termina sa série de conférences en septembre, épuisé mais raffermi dans ses convictions. En Espagne, l'issue de la guerre ne s'annonçait pas favorable aux républicains. En outre, les unités de transfusion sanguine fonctionnaient bien sans lui et les médecins ne manquaient pas. Compte tenu de ses prises de position politiques, il était hors de question pour lui de reprendre sa profession au Canada, ce qui ne l'intéres-

sait sans doute même plus. La progression du fascisme dans le monde lui apparaissait comme une maladie aussi virulente que la tuberculose qu'il avait cherché si longtemps à éradiquer, et le fascisme devait être combattu avec autant d'acharnement que celle-ci. Tout ce qui, autrefois, avait compté dans sa vie — les fêtes et les mondanités, sa collection d'œuvres d'art, sa pratique médicale — n'avait plus la moindre importance. Il avait quarante-sept ans. Après Frances, sa vie personnelle avait été vide. Il n'avait pas d'enfants. Sa carrière était finie et le Canada n'avait plus rien à lui offrir. L'Espagne l'avait endurci et ce qu'il avait appris là-bas avait ramené sa vision des choses à l'essentiel. Si le fascisme n'était pas détruit, quoi d'autre avait de l'importance ? Se posait alors la question suivante : comment lui, Norman Bethune, pouvait-il se rendre utile ? La réponse se trouvait de l'autre côté du Pacifique, où une nouvelle guerre s'amorçait.

En septembre 1931, les Japonais avaient envahi la Mandchourie, en avaient chassé les Chinois et y avaient créé un État vassal. Ils n'avaient guère rencontré de résistance, car le général Chiang Kai-shek (Jiang Jieshi), qui dirigeait la Chine, était plus intéressé à combattre les rebelles communistes de Mao Tsê-tung (Mao Zedong) à l'intérieur du pays qu'à repousser les Japonais. Le 7 juillet 1937, alors que Bethune était à Timmins, en Ontario, les Japonais lancèrent une nouvelle attaque. Cette fois, ils déclenchèrent une invasion massive de la Chine elle-même. L'attaque fut brutale et les envahisseurs utilisèrent la terreur pour subjuguier l'ennemi. En décembre 1937, lorsque Nankin (Nanjing), la capitale chinoise, tomba aux mains des Japonais, ceux-ci

se livrèrent à un carnage systématique. Ils massacrèrent 350 000 personnes et violèrent 80 000 femmes.

Devant de telles horreurs, Chiang Kai-shek finit par faire front commun avec Mao pour contrer les envahisseurs. Au mieux, il s'agissait d'une alliance chancelante, et l'impitoyable armée japonaise balaya l'armée chinoise mal entraînée, mal dirigée et mal équipée qui se trouvait devant elle. Cependant, un groupe continuait à résister. Mao et ses soldats communistes, endurcis par des années de guerre, menèrent une guérilla brutale dans les vastes régions montagneuses de la Chine du Nord. Ils contrôlaient des dizaines de milliers de kilomètres carrés, peuplés par treize millions de personnes, mais les lignes de bataille étaient mouvantes. Il était essentiel de se déplacer pour éviter un affrontement désastreux avec des forces japonaises nettement supérieures.

Pour Bethune, c'était la guerre d'Espagne qui se répétait, mais la plupart des gens ne voyaient pas les choses ainsi. La Chine était lointaine et mystérieuse. Ce qui s'y passait les concernait encore moins que ce qui se passait en Europe. Même le Parti communiste ne pouvait pas faire grand-chose, car il mettait toutes ses énergies dans la guerre d'Espagne.

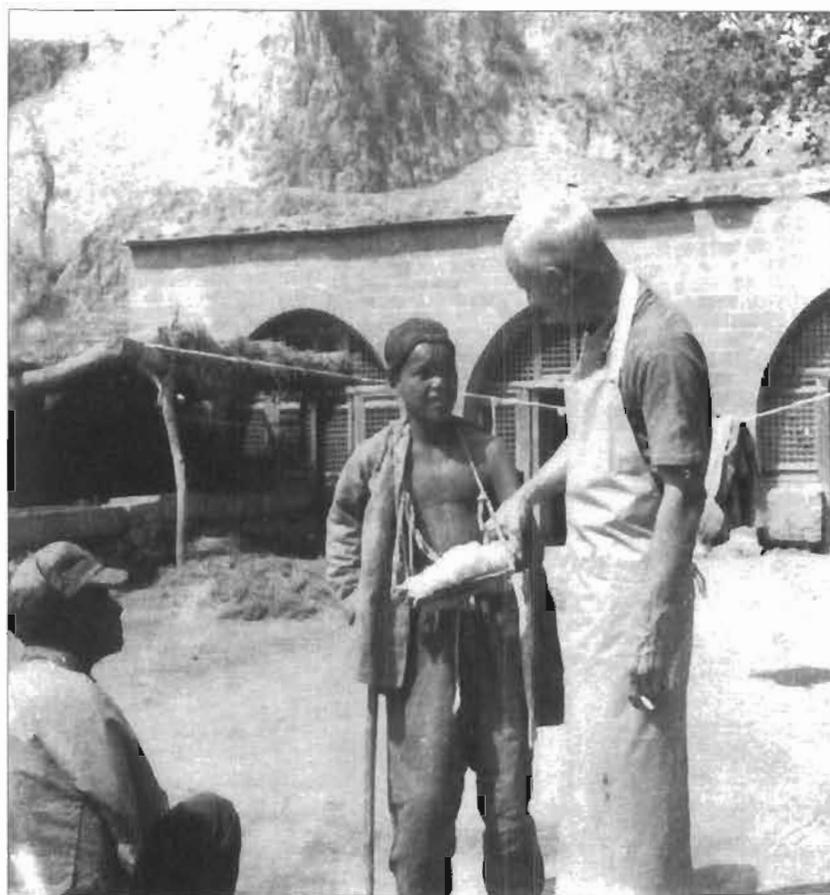
Bethune voyait d'un autre œil la guerre qui faisait rage en Chine. Pour lui, elle participait d'une même lutte contre le fascisme et le militarisme, deux maux qu'il fallait combattre partout où ils se manifestaient. Si le combat avait lieu dans les lointaines montagnes de la Chine, c'était là-bas que devaient aller tous ceux que ces questions préoccupaient.

Était-ce là la cause que Bethune espérait ? Elle avait certainement l'avantage de lui permettre de se

lancer corps et âme dans une lutte apparemment nette et franche, et d'éviter ainsi les complications qui surgiraient s'il reprenait sa vie professionnelle au Canada. Il lut tout ce qu'il put trouver sur Mao et les communistes chinois.

Les amis de Bethune étaient inquiets. La Chine n'était pas l'Espagne. Les régions où opéraient les communistes étaient incroyablement reculées et primitives selon les critères occidentaux. Il n'y avait là ni routes, ni services, ni médicaments, et aucune aide si quelque chose devait mal tourner. Rien de tout cela n'arrêta Bethune. Il passa l'automne 1937 à recueillir des fonds et à mettre sur pied une équipe pour aller en Chine. À Noël, il avait amassé six mille dollars, qu'il utilisa pour acheter de quoi équiper un hôpital complet. Un autre médecin, Charles Parsons, et une infirmière, Jean Ewen, avaient accepté de partir avec lui. La veille du jour de l'An, une soirée d'adieu fut donnée en leur honneur à New York.

Le 8 janvier 1938, l'Unité médicale mobile canado-américaine s'embarqua sur le vapeur *Empress of Asia* à Vancouver pour une traversée de dix-neuf jours à destination de Hong-Kong. Plusieurs amis de Bethune avaient l'impression que celui-ci était très seul, qu'il avait tourné le dos à tout ce que pouvait lui offrir le Canada et même qu'il se dirigeait vers une mort certaine. Mais il tenait une cause — une cause qui l'attirait irrésistiblement, quel qu'en fût le coût. Il était heureux. Plus heureux qu'il ne l'avait été depuis le début de son séjour en Espagne.



Archives nationales du Canada/PA114786.

Soldats estropiés, civils sous-alimentés, enfants blessés...
Bethune les soignait tous. Chine, vers 1938.

10

La guerre en Chine



Oh! Comme je rêve d'une radio et d'un hamburger!

Le 12 mars 1938, alors que Bethune était en Chine depuis moins de deux mois, les journaux canadiens et américains publièrent la nouvelle de sa mort. Ils avaient presque raison.

Pendant tout le mois de février, Bethune avait été contraint d'attendre à Hong-Kong et à Hankou (Han-k'ou). Finalement, excédé par la lenteur de la bureaucratie chinoise, Bethune décida que la meilleure façon de se rendre utile serait de servir au sein de la 8^e armée de route communiste. Parsons, avec lequel Bethune s'était déjà querellé à cause de sa consommation

d'alcool et d'un possible gaspillage de fonds, refusa de l'accompagner et rentra aux États-Unis avec l'argent qui restait. Le 22 février, Bethune et Jean Ewen prirent la direction du nord à destination de Jingangku, le quartier général de l'une des deux régions contrôlées par les communistes.

Le trajet représentait 1 300 kilomètres que Bethune s'attendait à couvrir en quelques jours. Il lui fallut cependant quatre mois avant d'entrer enfin à Jingangku.

Le voyage de Bethune coïncida avec une importante attaque japonaise qui coupa la principale ligne de chemin de fer vers le nord — la route la plus directe vers sa destination. En arrivant dans la ville de Lin Fen, les voyageurs trouvèrent une situation chaotique. Les Japonais n'étaient qu'à quelques kilomètres et ils avançaient rapidement. La ville était remplie de réfugiés affolés et de soldats de l'arrière-garde communiste en déroute. Bethune et Ewen durent faire des pieds et des mains pour trouver des places à bord du dernier train vers le sud. Après quelques kilomètres, le conducteur refusa de continuer sur cette ligne où tombaient de nombreuses bombes. Les deux Canadiens se joignirent à une unité de l'armée qui escortait un convoi muletier constitué de quarante-deux charrettes chargées de riz dont avait désespérément besoin la population. Ils avançaient lentement, mais au moins ils s'éloignaient des envahisseurs.

Après quelques heures sur cette route poussiéreuse, un des soldats poussa un cri. Il venait d'apercevoir les formes noires de deux bombardiers japonais. Impossible de riposter, car l'unité ne possédait que

cinq vieux fusils en tout et pour tout. Les soldats coururent vers les champs et s'abritèrent du mieux qu'ils purent. Tout comme les bombardiers allemands en Espagne, les avions japonais volaient bas et ils ne rencontrèrent aucune opposition. Les bombes tombèrent au milieu du convoi, projetant des morceaux de métal et des fragments de roche coupants dans tous les sens. Les bombes blessèrent plusieurs personnes et tuèrent dix-huit mulets sans défense. Les communistes avaient pour politique de rembourser tout ce qu'utilisait leur armée. Par conséquent, les propriétaires des mulets reçurent cent dollars mexicains pour chaque bête tuée. Une fois le calme revenu, on redistribua le riz dans les charrettes encore utilisables, et le voyage se poursuivit.

Bethune fut témoin de scènes incroyables. À un moment donné, il remarqua devant lui un jeune soldat qui marchait avec difficulté. En arrivant à sa hauteur, il constata avec stupéfaction que le jeune homme avait eu un poumon traversé par une balle et qu'il marchait depuis une semaine avec une plaie ouverte et suppurante, et un poumon qui se remplissait continuellement de liquide. Le cœur du blessé avait été déplacé de près de huit centimètres. Bethune ne pouvait pas faire grand-chose, sinon nettoyer la plaie et allonger le soldat sur l'une des charrettes chargées de riz.

Partout où ils s'arrêtaient, le bruit courait qu'un médecin faisait partie du convoi, et une pitoyable file de malades s'allongeait devant la cabane où se trouvait Bethune. Impossible de se reposer. Bethune ne pouvait que se déplacer — avec une toute petite longueur d'avance sur la cavalerie japonaise — et soigner des malades. Il observa que, dans les villes quasi désertes

qu'ils traversaient, seules deux catégories de personnes étaient restées pour faire face aux envahisseurs : les boutiquiers, qui ne pouvaient supporter d'abandonner leurs biens, et les mendiants, qui ne possédaient rien et dont les conditions de vie ne pouvaient pas empirer, quel que soit le maître des lieux.

Le 3 mars, dans la ville de Hejin, au milieu de la confusion désormais familière provoquée par l'agitation d'une armée en retraite et de civils en fuite, Norman Bethune célébra son quarante-huitième anniversaire de naissance en soignant six soldats blessés. Il commençait à se rendre compte que les seuls soldats qu'il voyait n'avaient que des blessures mineures aux bras et aux jambes. Les soldats plus gravement atteints — à l'abdomen, au thorax ou à la tête — avaient succombé depuis longtemps à l'infection et au manque de soins. Le lendemain de son anniversaire, Bethune réussit à traverser le fleuve Jaune malgré les glaces flottantes. Pour le moment, il était à l'abri des Japonais.

Peu à peu, Bethune et Ewen progressaient vers l'ouest. Chemin faisant, ils tentaient de soulager les malades et les blessés. Un jour, alors que Bethune s'occupait d'un enfant pris de convulsions, la mère quitta précipitamment la grotte dans laquelle ils se trouvaient en hurlant le nom de l'enfant. Les villageois expliquèrent au médecin étonné qu'elle agissait ainsi pour faire revenir l'âme de l'enfant, qui avait temporairement quitté son corps.

Plus il découvrait les multiples visages de la lutte en Chine, plus Bethune en voulait au Canada, au gouvernement et à ses collègues médecins. Il ne se considérait plus comme Canadien, mais comme citoyen du

monde prenant part à une révolution destinée à améliorer les choses. Il écrivit : « Je refuse de vivre dans un monde qui engendre le meurtre et la corruption sans lever le petit doigt. Je refuse d'approuver, par passivité ou par inaction, les guerres que des hommes cupides livrent à d'autres hommes. » Il était seul et irritable. Il ne trouvait de consolation que dans sa certitude d'avoir raison en croyant que le communisme était l'unique réponse valable à tous ces problèmes.

À Sian (Xian), Bethune et Ewen rencontrèrent le Dr Richard Brown, un missionnaire canadien qui accepta de se joindre à eux pour quelques mois, et ils apprirent que les fournitures médicales qu'ils avaient laissées à Hong-Kong étaient en route. Le 28 mars, ils partirent vers le nord à destination de Yen-an (Yan'an).

La vieille pagode qui domine Yen-an a fini par symboliser la résistance de Mao tant face aux Japonais que face à Chiang Kai-shek. Au début des années trente, Chiang Kai-shek avait décidé d'éliminer les communistes. Il fut si près d'atteindre son but qu'il obligea Mao et ses cent mille partisans à entreprendre leur Longue Marche. Celle-ci dura toute une année, pendant laquelle, tout en combattant, les communistes couvrirent neuf mille six cents kilomètres. Un quart seulement des marcheurs survécurent et ils établirent leur capitale autour de la pagode de Yen-an. Quand Bethune arriva, leur quartier général s'y trouvait toujours, et c'est là qu'il rencontra Mao Tsé-tung.

Deux jours après son arrivée à Yen-an, Bethune fut conduit dans la grotte de Mao à 11 h du soir. À la lueur d'une unique chandelle, une haute silhouette vêtue d'un uniforme de simple soldat s'avança : c'était

Mao, qui souhaita la bienvenue à Bethune. Ils se serrèrent les deux mains, comme le veut la coutume chinoise, puis ils s'assirent pour parler.

La rencontre dura toute la nuit, et leur conversation couvrit une grande variété de sujets, de la situation médicale aux expériences de Bethune en Espagne et à son projet d'établir un hôpital dans la région contrôlée par les communistes. Les deux hommes sympathisèrent et Bethune se sentit exalté dans les jours qui suivirent. Il avait enfin rencontré l'un des chefs de la révolution mondiale à laquelle il avait dédié sa vie.

À Yen-an, Bethune fut installé dans une grotte creusée dans la terre meuble d'une colline. Les lits, appelés *kangs*, consistaient en une couche de paille posée sur le dessus d'un four en brique d'argile, dans lequel on pouvait allumer un feu pour avoir de la chaleur. Un jeune homme de dix-sept ans, He Zuxin, était au service de Bethune pour cuisiner, faire le ménage et servir de messager. Au début, le jeune Chinois avait une peur bleue du grand étranger, mais Bethune lui montra ce qu'il devait faire et He Zuxin resta à ses côtés jusqu'à la fin. Bethune lui apprit même à faire cuire un œuf exactement à son goût. Ce fut ardu, mais, quand He y parvint enfin, Bethune tint à ce qu'on les prenne tous deux en photo pour immortaliser l'événement.

Au bout de trois semaines à Yen-an, Bethune se mit finalement en route vers le nord-est, à destination de Jinganku, qu'il s'était fixé comme but longtemps auparavant. Ayant dû renoncer au trajet direct qu'il avait d'abord planifié, Bethune abordait à présent la dernière portion d'une grande courbe à travers la Chine du Nord. Pourtant, il devait être encore une fois

détourné de sa route. Alors qu'il se trouvait dans la ville de Songyankou, il décida d'y construire un hôpital.

Brown accompagna Bethune jusqu'à Songyankou, mais, après quelques semaines, il dut retourner à ses autres obligations. Quant à Jean Ewen, elle était restée à l'hôpital de Yen-an en tant qu'infirmière en chef. Aucun des deux ne devait jamais revoir Bethune. À présent, celui-ci avait véritablement rompu tous les liens avec sa vie antérieure.

Avec l'hôpital modèle de Songyankou, Bethune voulait créer un lieu où les blessés pourraient se rétablir et où l'on pourrait former des médecins et des infirmières avant de les envoyer au front. Le problème, dans une guerre de guérilla, c'est que le front se déplace continuellement. Une installation permanente risque d'être attaquée. Bethune avait été prévenu de ce danger mais, comme toujours lorsqu'il considérait comme sien un projet, rien ni personne ne put le dissuader d'aller de l'avant. L'hôpital fut donc construit.

L'hôpital était déjà opérationnel durant les semaines que dura sa construction. Un jour, pendant une intervention chirurgicale, un soldat perdit beaucoup de sang. Bethune demanda aux infirmiers si l'un d'eux était prêt à donner du sang pour sauver la vie du soldat. Aucun ne se porta volontaire. Ils avaient peur de l'inconnu. Des hommes qui auraient volontiers risqué leur vie pour combattre les Japonais étaient terrifiés à l'idée de donner 300 ml de sang. Bethune les apostropha avec colère, sans succès. D'un geste rapide, le médecin releva sa manche, prit de son propre sang et le transfusa au patient.

Quelques semaines plus tard, d'autres blessés arrivèrent à l'hôpital. L'un des hommes n'était pas gravement atteint, mais il semblait mort. Il était pâle, froid et inerte. Bethune reconnut ces symptômes, qu'il avait déjà observés en Espagne. D'un air théâtral, il rassembla les villageois sur la place poussiéreuse. Tout en expliquant le processus de la transfusion sanguine, il préleva une fois de plus son propre sang et l'injecta au soldat blessé. Et, sous les yeux des villageois impressionnés, le miracle de Bethune se produisit de nouveau. L'homme qui semblait mort eut un frémissement, puis il gémit, ouvrit les yeux, sourit et regarda autour de lui. Bethune n'eut plus jamais de mal à trouver des volontaires pour donner du sang.

L'inauguration de l'hôpital modèle, le 15 septembre 1938, se fit parmi les festivités, les discours, les banderoles et les affiches antifascistes plutôt incongrues apportées d'Espagne par Bethune. Ce dernier parla abondamment des devoirs des médecins et des infirmiers, et de l'importance de mesures sanitaires adéquates. Il était fier à juste titre de l'hôpital, dont la construction n'avait nécessité que cinq semaines et qui possédait une salle d'opération, un service d'hygiène, un terrain de sports pour les convalescents, une cuisine, une salle de jeux, une salle de conférence et une école de médecine. L'absence de manuels obligea Bethune à en rédiger un, le tout premier à traiter des pratiques médicales en situation de guérilla. Malheureusement, ceux qui avaient déconseillé à Bethune de construire un hôpital permanent au milieu d'une guerre comme celle-là avaient raison. Trois semaines

après l'inauguration, Songyankou tomba aux mains des Japonais et l'hôpital fut détruit.

L'anéantissement de son rêve servit de leçon à Bethune. Désormais, il se tourna vers des installations médicales mobiles : on les montait là où l'on en avait besoin et l'on pouvait les déplacer rapidement dès qu'elles risquaient d'être attaquées. Il conçut une salle d'opération complète que trois mulets pouvaient transporter sur les plus rudes sentiers de montagne et qu'on pouvait installer dans une cabane de paysan ou un temple bouddhiste près de la zone de combat. Son mot d'ordre aux médecins était le suivant : « Allez vers les blessés. N'attendez pas que les blessés viennent à vous. »

Les installations médicales mobiles furent un succès, mais tous ces déplacements étaient épuisants. Quand Bethune entendait parler d'une bataille, il conduisait son équipe le plus près possible de la zone de combat. Souvent, l'unité médicale devait se déplacer en terrain rude et montagneux, et même, en hiver, dans la neige épaisse. Dès que la salle d'opération était installée, Bethune et les deux médecins chinois qui l'assistaient commençaient leur travail. Les blessés étaient amenés sur des brancards et les médecins les opéraient immédiatement. Le taux de survie monta en flèche et les cas d'infection diminuèrent considérablement.

Vers la fin de novembre 1938, au cours d'une attaque, Bethune et ses assistants opérèrent soixante et onze soldats en quarante heures. Pendant ce temps, à quelques kilomètres de là, d'autres hommes envoyaient des rafales de mitrailleuses et des grenades parmi la masse grouillante des troupes japonaises prises en

embuscade. Les hommes hurlaient et couraient dans tous les sens au milieu de cette scène d'enfer éclairée par les flammes des camions et des chars d'assaut incendiés. Quand vint le temps de charger et d'achever l'ennemi, les soldats dévalèrent la colline en criant : « Si nous sommes blessés, Baiqiuen va nous soigner. À l'attaque ! »

« Baiqiuen » : c'est ainsi que les Chinois prononçaient « Bethune », et ce nom acquit rapidement une dimension magique. Le médecin étranger venu aider les Chinois dans leur lutte était en train de devenir une légende.

Une autre fois, tandis que les obus japonais sifflaient au-dessus des têtes et explosaient autour du temple bouddhiste où Bethune avait établi un hôpital temporaire, l'équipe réalisa cent quinze opérations en soixante-neuf heures, un tour de force d'endurance. À un moment donné, Bethune remarqua que le responsable de l'hôpital ne le quittait pas d'une semelle. « Pourquoi êtes-vous ici ? » lui demanda-t-il. L'homme expliqua que si un obus tuait le fameux médecin étranger, lui-même serait blâmé — à juste titre, croyait-il — pour ne pas l'avoir mis à l'abri du danger. Et, voyant qu'il ne servait à rien de tenter de convaincre Bethune de partir, il était à tout le moins décidé à se tenir si près de lui que, si le pire devait se produire, personne ne pourrait l'accuser d'être resté en lieu sûr pendant que le médecin dont il était responsable se trouvait en danger.

Après cinquante-neuf heures de travail ininterrompu, les médecins se trouvèrent à court d'anesthésiques. Le patient suivant fut attaché à la table au moyen d'une corde et Bethune commença à lui inciser la

cuisse. Heureusement, la douleur était telle que l'homme s'évanouit rapidement. Pendant dix heures, Bethune pratiqua des opérations sur quinze patients qui, tant qu'ils n'avaient pas perdu conscience, pouvaient sentir le moindre coup de scalpel et de sonde que leur infligeait le médecin à la recherche d'éclats d'obus. Cela ne cessa que lorsque l'ennemi fut enfin vaincu, à moins de deux kilomètres de l'hôpital où se trouvait Bethune. Lorsque ce dernier, épuisé, sortit en titubant de la salle d'opération, le village, autour de lui, n'était plus que ruines fumantes.

Bethune ne s'occupait pas seulement des soldats. Dans un village, il étonna tout le monde en opérant avec succès un garçon affligé d'un bec-de-lièvre. Ce type d'intervention était complètement nouveau pour ces paysans.

La délicatesse et la sollicitude dont Bethune avait fait preuve envers ses patients tuberculeux de Montréal se manifestèrent aussi en Chine. Le médecin avait l'habitude d'apporter sa propre ration de soupe dans les salles de l'hôpital. Il s'asseyait sur un lit et demandait au patient comment il allait. Lorsque celui-ci ouvrait la bouche pour répondre, le médecin y introduisait une cuillerée de soupe. Une fois, en quittant l'hôpital d'un village isolé, Bethune remarqua qu'il manquait la marche la plus basse de l'escalier. Franchissant d'un bond l'espace vide, il demanda au préposé qui le suivait si cela l'embêtait de devoir sauter. « Non », répondit le préposé. Bethune lui demanda alors s'il croyait que les soldats convalescents seraient embêtés d'avoir à sauter. Les villageois trouvèrent une pierre qui convenait, et la marche fut vite remplacée.

Cependant, Bethune pouvait aussi se révéler un critique cinglant, et sa mauvaise humeur légendaire n'avait pas été oubliée au Canada. Il pouvait arriver dans un hôpital éloigné tard le soir, refuser sèchement toute offre de nourriture ou de repos, et commencer immédiatement son inspection des blessés. Le moindre relâchement dans les mesures d'hygiène ou dans les soins aux malades provoquait sa colère.

Dans le village de Hejianzun, où il arriva après dix heures de voyage ininterrompu dans des montagnes enneigées, Bethune refusa toute nourriture et alla tout de suite voir les blessés. La situation n'était guère brillante. L'un des soldats avait une jambe fracturée qui s'était infectée sous des bandages qui n'avaient pas été changés depuis longtemps. Furieux, Bethune demanda : « Qui est responsable de cela ? » Lorsqu'un certain D' Fong s'avança d'un air penaud, Bethune le critiqua vertement : c'était un incompetent, une honte pour la profession médicale, un danger pour les braves soldats qui risquaient leur vie au combat, et par sa faute ce jeune soldat allait perdre une jambe. Bethune se moquait éperdument du fait que ce qui pouvait arriver de pire à ce médecin chinois était de perdre la face. Tout ce qu'il voyait, c'était de l'incompétence et un mauvais médecin. Écartant Fong, Bethune se prépara aussitôt à opérer le soldat.

Pendant qu'il s'occupait de la jambe infectée, dont certains segments d'os étaient à découvert, sa colère s'accrut.

Pourquoi la jambe n'avait-elle pas été immobilisée à l'aide d'une attelle ?

Il n'y avait pas d'attelles.

Pourquoi n'avait-on pas fabriqué d'attelles ? Les soldats arrêtaient-ils de se battre quand ils n'avaient pas de fusils ? Non ! Ils allaient tuer un soldat japonais et lui prenaient son fusil.

Pourquoi lui tendait-on une scie de menuisier pour sectionner l'os du soldat ?

On n'en avait pas d'autre.

L'air sombre, Bethune se mit à la tâche. Le devoir d'un médecin était de s'occuper des malades. À Hejianzun, le D^r Fong avait failli à ce devoir. Il fallait qu'il soit puni.

Après deux heures de sommeil, Bethune et son équipe se mirent en route pour l'hôpital suivant. Pendant le trajet, l'interprète de Bethune lui raconta l'histoire de Fong. En fait, celui-ci n'avait reçu aucune formation médicale. Ce n'était qu'un pauvre paysan qui avait grandi en s'occupant du buffle du village. Un jour, la 8^e armée de route était passée par son village et il s'était engagé. Il avait commencé comme garde. Dans ses moments libres, il avait appris par lui-même à lire et à écrire, et il avait été nommé infirmier. En travaillant d'arrache-pied, il était devenu infirmier en chef. Nuit après nuit, il s'était efforcé d'apprendre les noms latins utilisés par les médecins qui l'entouraient. À force d'observer les chirurgiens, il avait fini par apprendre les rudiments de la médecine. Il n'y avait personne d'autre que lui, aussi Fong était-il devenu chirurgien. À Hejianzun, il avait appris quelques mots d'anglais de façon à pouvoir profiter des leçons du célèbre médecin étranger qui allait venir au village.

Bethune resta silencieux un moment. Il n'avait pas été juste envers Fong. Cet homme avait fait preuve

d'un dévouement incroyable pour en arriver là où il était, et Bethune lui avait fait perdre la face devant tout le monde.

Lorsque l'équipe retourna à Hejianzun, Bethune alla trouver Fong. Il lui présenta ses excuses, l'encouragea à poursuivre sa formation et lui offrit de se joindre à son équipe à titre d'assistant. Fong accepta et, un an plus tard, il fut l'un des médecins à qui Bethune choisit de léguer certains de ses instruments chirurgicaux lorsqu'il sut que lui-même allait mourir.

La vie rude qu'il menait affectait considérablement la santé de Bethune. Il était maigre et fatigué, et il paraissait dix ans de plus que son âge. Il était complètement sourd d'une oreille, ses dents étaient gâtées et il avait besoin de nouvelles lunettes. Ce qui le minait, c'était le travail acharné, mais aussi la solitude et une alimentation constituée uniquement de millet ou de riz, de pommes de terre, de légumes, d'œufs et de thé. Il écrivit à un ami qu'il n'avait pas vu de journal écrit en anglais depuis six mois et qu'il ne savait pas qui était le président des États-Unis ni le premier ministre de la Grande-Bretagne. Il n'apprit jamais plus que quelques mots de chinois et, dans ses lettres, il réclamait des livres et des magazines en anglais pour soulager sa solitude. Il ne les reçut jamais. Par moments, il avait l'impression que cette vie de privations en Chine ressemblait à la vie rude que, dans sa jeunesse, il avait menée dans les camps de bûcherons du nord de l'Ontario.

À John Barnwell, avec lequel il avait partagé un cottage au sanatorium de Saranac plusieurs années auparavant, il écrivit qu'il aurait aimé avoir quelqu'un à qui parler. « Tu sais à quel point j'aime parler ! Les diffi-

cultés courantes ne me dérangent pas — la chaleur et le froid mordant, la saleté, les poux, la nourriture inconnue et sans variété, la marche en montagne, l'absence de poêle, de lit ou de baignoire. Je me rends compte que je peux m'adapter et pratiquer des opérations aussi bien dans la saleté d'un temple bouddhiste — où une statue du dieu au visage impassible haute de vingt pieds semble m'observer — que dans une salle d'opération moderne où l'on a l'eau courante, de beaux murs verts étincelants, des lampes électriques et mille autres accessoires. »

Plus loin dans la même lettre, il faisait la liste des choses qui lui manquaient le plus : « Je rêve de café, de rosbif saignant, de tarte aux pommes avec de la crème glacée. Mirages de nourritures divines ! Des livres — écrit-on encore des livres ? Joue-t-on encore de la musique ? Dansez-vous, buvez-vous de la bière, allez-vous au cinéma ? Comment se sent-on dans un lit douillet, entre des draps propres et blancs ? Les femmes aiment-elles encore être aimées ? »

Lui manquaient également l'argent et les fournitures qu'on lui avait promis au Canada et aux États-Unis. Rien ne parvenait jusqu'à lui, soit parce qu'on ne lui avait rien envoyé, soit parce que les envois étaient interceptés en route. Il se sentait trahi par ceux qui étaient restés au pays.

À la fin de l'été 1939, les unités mobiles fonctionnaient bien. On avait maintenant besoin d'un centre de formation situé dans un lieu sûr, où les infirmiers et les médecins pouvaient être formés pour aller au front et s'occuper des blessés. On revenait à l'idée de l'hôpital modèle, mais après mûre réflexion, cette fois. L'hôpital

pouvait être reconstruit. Mais on n'avait ni l'argent ni l'équipement pour le faire fonctionner. Tout cela avait été promis mais n'était jamais arrivé. La seule façon de se procurer le nécessaire était de retourner au Canada.

Pour l'hiver 1939-1940, Bethune projeta de faire une tournée de conférences semblable à celle qu'il avait effectuée à son retour d'Espagne. Avec les fonds ainsi recueillis, il achèterait l'équipement nécessaire et retournerait en Chine à l'été 1940. Évidemment, sans que Bethune le sache, la guerre mondiale contre le fascisme s'était enfin amorcée en septembre 1939. Il était trop tard pour sauver l'Espagne républicaine — celle-ci avait finalement été écrasée par Franco et ses alliés et elle s'était rendue sans conditions le 1^{er} avril de la même année — mais, sur le tard, les démocraties occidentales avaient décidé de dire « Assez ! » à Hitler et à Mussolini.

Ironiquement, la Russie, qui avait mené la lutte contre le fascisme tout au long des années trente, avait trahi ses admirateurs en signant un pacte de non-agression avec Hitler en août 1939. Ce geste cynique lui permit de gagner du temps avant de voir les chars d'assaut d'Hitler avancer finalement vers l'est, en juin 1941. Le monde continuait à se désintéresser du Japon et de la Chine, et les États-Unis ne s'engagèrent dans le conflit que deux ans plus tard lorsque, dans le ciel serein d'un beau dimanche matin, des bombardiers japonais surgirent au-dessus de Pearl Harbor.

Bethune ne savait rien de tout cela en octobre 1939, alors qu'il planifiait son voyage au Canada. Il n'en saurait jamais rien. Pendant tout le mois d'octobre, il fit une dernière tournée d'inspection. Lorsque

les Japonais lancèrent leurs chars d'assaut et leurs soldats contre les communistes, vers la fin du mois, des combats acharnés firent rage un peu partout. Bethune se rendit en hâte au front. Le 28 octobre, il s'infligea une coupure au doigt en opérant un soldat à la jambe fracturée. Et, tandis que le monde basculait dans la guerre, Norman Bethune livra son dernier combat, un combat qu'il n'avait aucune chance de remporter contre les minuscules bactéries qui lui empoisonnaient le sang.

Archives nationales du Canada/PA114785



Dix mille personnes défilent devant la dépouille de Bethune, exposée sous le seul drapeau étranger que les Chinois aient pu dénicher : la bannière étoilée des États-Unis. Zhucheng, Chine, 1940.

Épilogue

Souvenir des guerres passées



*Je suis profondément affligé par sa mort.
Nous voici rassemblés pour célébrer son sou-
venir, ce qui montre à quel point l'esprit qui
l'animait est une inspiration pour tous.*

Mao Tsé-tung
21 décembre 1939

Pour un soldat américain blessé au Viêtnam, il y a de fortes chances que, malgré l'éloignement de la plupart des lieux de combat, sa blessure soit traitée plus rapidement que celle des soldats de toutes les guerres précédentes. Des unités chirurgicales complètes, entièrement équipées et logées dans des remorques, étaient arrimées sous d'énormes hélicoptères Sikorsky

Skycrane et transportées le plus près possible des zones de combat. Sur le plan politique, Norman Bethune aurait appuyé l'autre camp, mais il aurait été d'accord avec le principe voulant que l'on conduise les médecins vers les blessés plutôt que le contraire. C'était là sa propre philosophie et il avait été le premier à l'appliquer systématiquement. Ce faisant, il avait sauvé d'innombrables vies en Espagne et en Chine et jeté les bases pour la création de futures unités médicales militaires, qui allaient à leur tour sauver un nombre incalculable de vies.

Bien sûr, la meilleure façon de sauver des vies serait d'éliminer toutes les guerres, mais celles-ci sont parfois inévitables. Bethune croyait que ses guerres à lui étaient nécessaires et même essentielles pour améliorer le sort de ses frères humains et pour stopper la propagation du fascisme. L'histoire lui a donné raison.

La tuberculose n'est plus la maladie meurtrière qu'elle a déjà été, bien que la guerre ne soit pas entièrement gagnée et que, de par le monde, des millions de personnes meurent encore de cette maladie. Un système de santé universel, semblable au modèle proposé par Bethune, est maintenant subventionné par le gouvernement, et tous les Canadiens y ont droit. Quant aux fascistes, même William Lyon Mackenzie King et les autres dirigeants occidentaux finirent par trouver qu'ils allaient trop loin, et le monde connut les bouleversements de la Deuxième Guerre mondiale. Les cinquante-cinq millions de morts de ce conflit écrasent sous leur poids les quelques centaines de milliers de personnes qui perdirent la vie dans les guerres que vécut Bethune dans les années trente, au moment où,

avec de la détermination, il aurait été possible d'arrêter le fascisme assez facilement.

Même quand on a raison, les gens ne reconnaissent pas nécessairement notre mérite. Ils n'aiment pas se faire rappeler qu'ils ont eu tort ou qu'ils ont mis trop de temps avant d'agir. Bethune embrassa la seule philosophie politique qui semblait viser les mêmes buts que lui — le communisme. Pendant la guerre froide des années cinquante et soixante, il n'était pas bien vu d'ériger des communistes en héros, même lorsqu'ils avaient raison. De plus, certains des fléaux que Bethune avait combattus existaient toujours. Le capitalisme, qu'il voyait comme la cause première d'une bonne part de l'injustice et du mal qu'il cherchait à vaincre, survécut à la dépression des années trente comme à la Deuxième Guerre mondiale et en sortit plus fort que jamais. Bethune n'aurait sans doute pas apprécié la voie prise par le communisme, mais il aurait quand même continué à dénoncer vigoureusement un système pour lequel la richesse financière et les biens matériels ont plus d'importance que le bien-être des gens.

Dans son pays d'origine, Norman Bethune et ses réalisations ont été largement méconnus dans le quart de siècle suivant sa mort. Rares étaient ceux qui se souvenaient de lui, à part les personnes qui l'avaient connu et qui partageaient ses idéaux. En 1952, Sydney Gordon et Ted Allan publièrent une biographie de Bethune intitulée *The Scalpel, the Sword: the Story of Doctor Norman Bethune* (traduite vingt ans plus tard en français sous le titre *Docteur Bethune*). En 1964, l'Office national du film produisit un film controversé

sur la vie de Bethune. Comme ce film mettait en vedette un communiste, le gouvernement américain demanda au Canada de ne pas le distribuer aux États-Unis.

Au début des années soixante-dix, le Canada tentait d'établir des relations commerciales avec la Chine. Ce pays communiste, dirigé par Mao Tsê-tung, l'homme avec lequel Bethune avait discuté toute une nuit en 1938, représentait un marché potentiel énorme pour les exportations canadiennes. Les Canadiens furent surpris de découvrir que l'un des leurs était considéré comme un héros par des millions de Chinois. Tout à coup, le nom de Bethune fut connu, et celui-ci devint un héros du jour au lendemain. On écrivit des livres sur lui, on fit des films, et sa maison natale, à Gravenhurst, fut conservée et transformée en musée. Des cyniques diraient que l'ironie ultime fut que le souvenir de Bethune ait été manipulé pour qu'un gouvernement capitaliste qu'il aurait durement critiqué de son vivant puisse faire du commerce en Chine. Quoi qu'il en soit, toute cette publicité attira l'attention de nombreux autres Canadiens sur Bethune et ses réalisations.

En Chine, on savait depuis toujours que Norman Bethune était un homme exceptionnel. À sa mort, on transporta sa dépouille à travers les montagnes pendant quatre jours. En janvier 1940, on le conduisit à Zhucheng, où il fut exposé après avoir été recouvert du seul drapeau étranger que les Chinois aient pu trouver — la bannière étoilée des États-Unis. Dix mille personnes, dont plusieurs étaient en larmes, défilèrent silencieusement devant le corps de Bethune pour lui rendre un dernier hommage.

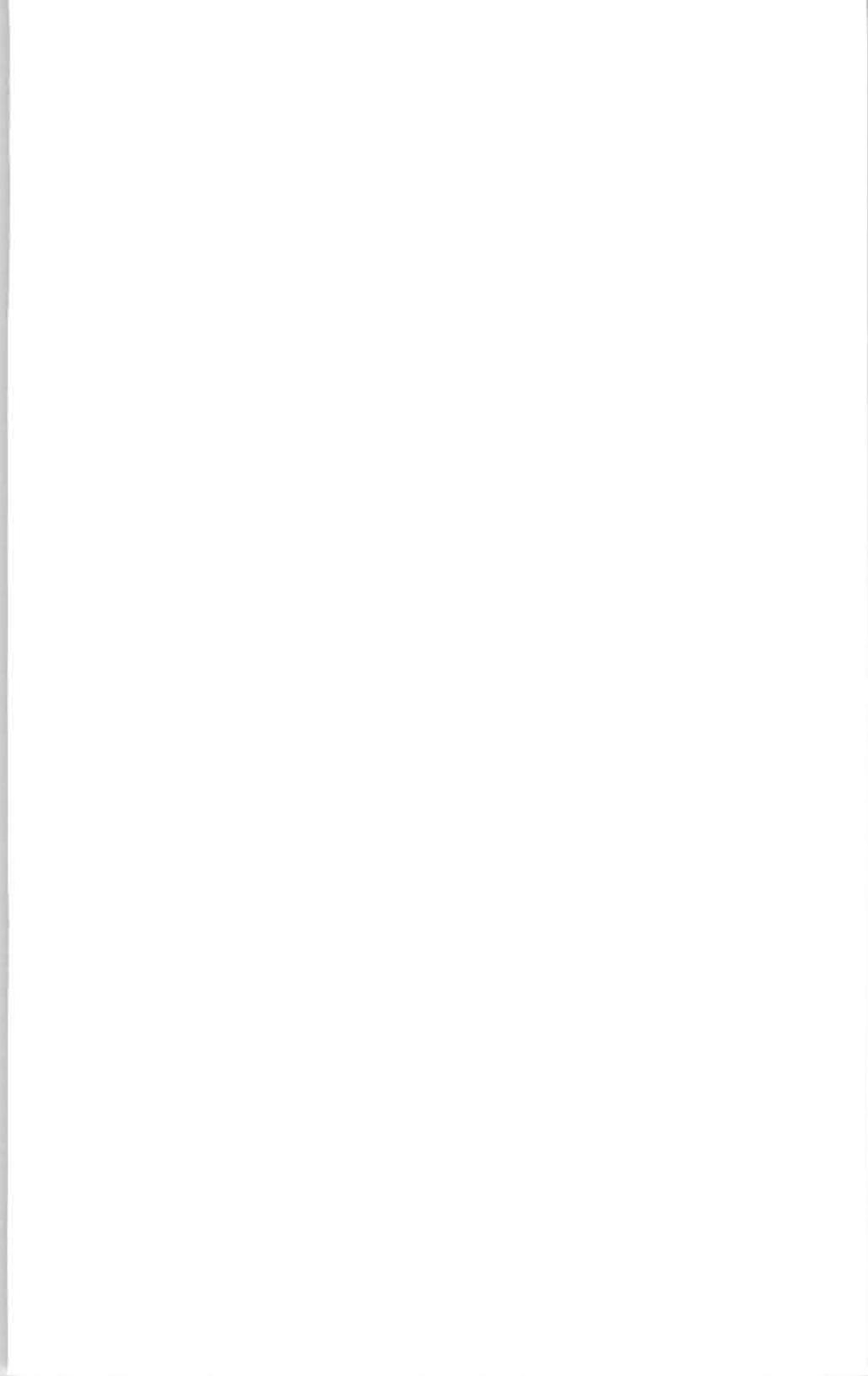
Les villageois construisirent un tombeau pour Bethune et transportèrent pour cela des tonnes de marbre à travers les lignes japonaises. C'était un ouvrage imposant, comportant une grande statue et des citations de personnes qui l'avaient connu, gravées dans le marbre. Lorsqu'une avancée japonaise menaçait le village vers la fin de l'année, les habitants récupérèrent le corps et la statue, et les cachèrent. Les Japonais utilisèrent le tombeau comme cible et le détruisirent. Quand les Japonais eurent été repoussés, les habitants rebâtirent le tombeau.

En 1952, après la défaite des Japonais et celle de Chiang Kai-shek, on déplaça la dépouille de Bethune une dernière fois pour la conduire dans un parc créé à la mémoire de tous ceux qui étaient morts au combat afin de débarrasser la Chine des Japonais et de mettre en place un pays communiste. Le tombeau et la statue de Bethune y sont bien en évidence, et l'Hôpital international de la paix Norman Bethune se trouve de l'autre côté de la rue. Des centaines de milliers de visiteurs fréquentent le parc chaque année.

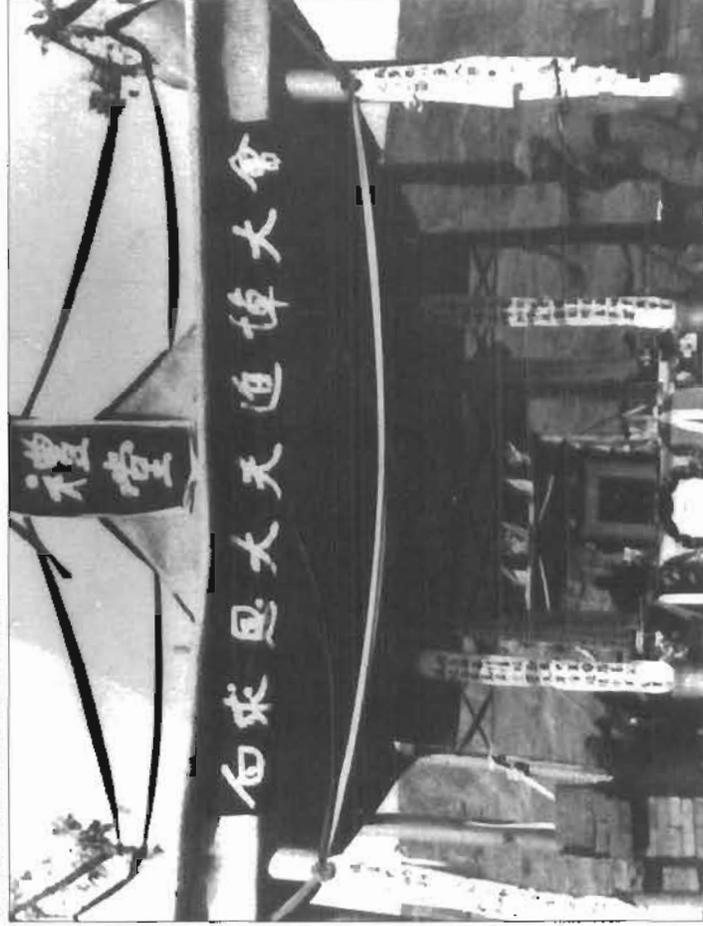
De nos jours, Bethune est encore vénéré par des centaines de millions de Chinois. Même au Canada, on considère qu'il a une « importance historique nationale ». Si Bethune était vivant aujourd'hui, il serait heureux du premier de ces hommages. Quant au second, il s'en amuserait sans doute en disant qu'on parle de lui comme d'un château en ruine. Il éclaterait de rire et ferait remarquer que les causes pour lesquelles il s'est battu n'étaient pas seulement d'arides détails en marge de l'histoire. Il s'agissait de causes réelles, qui avaient une incidence sur la vie et la mort de milliers de

personnes réelles. Puis il s'éloignerait, mais il continuerait à être une épine dans le pied des gens qui font preuve de suffisance et d'indifférence, une épine rappelant aux gouvernements que ce sont les personnes qu'ils gouvernent qui importent, et non les intérêts personnels ou le pouvoir comme fin en soi.

Le monde a beaucoup changé depuis le jour où Bethune se torturait pour décider qui il devait aider parmi les réfugiés épuisés qui se pressaient sur la route de Málaga. Ce n'est toutefois pas une excuse pour nous reposer sur nos lauriers. Si le D^r Norman Bethune était vivant aujourd'hui, il trouverait autant d'injustices à dénoncer, autant de causes à défendre et autant de combats à livrer qu'il en trouvait lorsque les ennemis étaient la tuberculose et le fascisme.



Archives nationales du Canada/PA116881.



Bien avant qu'on se souvienne de lui au Canada, Bethune était pratiquement vénéré en Chine. Monument à la mémoire de Bethune et de son œuvre.
Probablement à Zhucheng, 1940.

*Chronologie
Norman Bethune
(1890-1939)*

Établie par Lynne Bowen



BETHUNE ET SON MILIEU

1492

Première transfusion sanguine officielle de l'histoire, donnée au pape Innocent VIII — il en meurt, ainsi que les trois donneurs.

1616

William Harvey découvre le principe de la circulation sanguine.

1720

Benjamin Marten émet l'hypothèse selon laquelle la tuberculose est causée par de minuscules organismes vivants et peut être transmise par la salive.

1772

Le révérend John Bethune, trisaïeul de Bethune, quitte l'île de

LE CANADA ET LE MONDE

BETHUNE ET SON MILIEU

Skye pour les colonies américaines.

1775

Le révérend Bethune est emprisonné pendant la guerre de l'Indépendance à cause de sa loyauté à la couronne britannique.

1783

Après sa sortie de prison, le révérend Bethune se réfugie à Montréal, où il fonde la première paroisse presbytérienne de la ville.

1882

Robert Koch découvre le bacille qui porte son nom et décrit son rôle comme agent causal de la tuberculose.

1890

Henry Norman Bethune naît le 3 mars à Gravenhurst, en Ontario. Ses parents sont Malcolm Nicholson Bethune et Elizabeth Ann Goodwin Bethune.

1892

Le grand-père de Bethune — le premier D^r Norman Bethune —

LE CANADA ET LE MONDE

1775

Début de la guerre de l'Indépendance américaine.

1776

Déclaration d'indépendance des États-Unis.

1783

Fin de la guerre de l'Indépendance américaine : les loyalistes quittent les États-Unis pour s'établir au Canada.

1891

Sir John A. Macdonald, le premier à avoir été élu premier ministre du Canada, meurt à Ottawa.

BETHUNE ET SON MILIEU

meurt sans le sou dans un hospice pour incurables de Toronto.

1893

La famille Bethune déménage à Beaverton, en Ontario.

1895

Wilhelm Röntgen découvre les rayons X, qui seront utilisés quarante ans plus tard pour poser les diagnostics de tuberculose.

Mort de Louis Pasteur, qui avait découvert les micro-organismes et élaboré la théorie des germes comme agents responsables de maladies.

1897-1900

La famille Bethune se déplace un peu partout en Ontario, où elle s'installe successivement à Toronto, à Aylmer et à Blind River.

1898

Bethune exige qu'on l'appelle Norman plutôt que Henry.

LE CANADA ET LE MONDE

1896

Wilfrid Laurier est le premier francophone à devenir premier ministre du Canada.

1899

La création de Frontier College permet de fournir de l'instruction aux ouvriers canadiens cantonnés dans des camps de bûcherons, de mineurs ou de cheminots.

BETHUNE ET SON MILIEU

1900

Au Canada, le taux de mortalité attribuable à la tuberculose est de 180 pour 100 000 habitants.

1901

Naissance de Frances Campbell Penney, future épouse de Bethune.

Karl Landsteiner découvre les groupes sanguins O, A et B, et explique ainsi le haut taux de mortalité résultant des transfusions sanguines.

1902

Des chercheurs découvrent le groupe sanguin AB.

1903-1907

Bethune fréquente l'école secondaire à Sault-Sainte-Marie et à Owen Sound, en Ontario.

LE CANADA ET LE MONDE

1900

En Chine, révolte des Boxers contre les Occidentaux. La révolte prend fin en 1901.

1902

Un traité anglo-japonais reconnaît l'indépendance de la Chine et de la Corée.

1905

Au Canada, l'Alberta et la Saskatchewan deviennent des provinces.

En Russie, création du premier Parlement et du premier Conseil ouvrier (Soviet) ; le Manifeste d'octobre du tsar Nicolas II met en place certaines réformes.

Sun Yat-sen, un révolutionnaire cantonais, fonde une union de sociétés secrètes ayant pour but de chasser la dynastie mandchoue qui gouverne la Chine depuis 1644.

BETHUNE ET SON MILIEU

1907

Bethune obtient son diplôme de l'école secondaire d'Owen Sound; il va dans les forêts du nord de l'Ontario et travaille comme bûcheron dans les camps d'Algoma.

1909

Bethune enseigne à Edgely, au nord de Toronto, de janvier à juin, avant de s'inscrire à l'Université de Toronto où, pendant deux ans, il étudie en physiologie-biochimie.

1911

Bethune travaille comme ouvrier-enseignant sous les auspices de Frontier College à la Victoria Harbour Lumber Company de Whitefish, dans la baie Géorgienne, en Ontario.

1912

Pendant l'été, Bethune parcourt le Michigan et le Minnesota avant de devenir reporter pour le *Winnipeg Telegram*.

À l'automne, Bethune retourne à l'Université de Toronto pour étudier la médecine.

LE CANADA ET LE MONDE

1907

Sun Yat-sen annonce le programme de sa République démocratique de Chine.

En Russie, Raspoutine gagne de l'influence à la cour du tsar Nicolas II.

1908

Mort de l'impératrice douairière Tz'u-Hsi, qui gouvernait la Chine à titre de régente depuis 1862.

1911

Révolution en Chine centrale, proclamation de la République, Sun Yat-sen est élu président et il nomme Chiang Kai-shek (Jiang Jieshi) conseiller militaire.

Robert Borden succède à Wilfrid Laurier comme premier ministre du Canada.

1912

Naufrage du *Titanic*.

BETHUNE ET SON MILIEU

1914

Le 8 septembre, Bethune s'engage comme simple soldat dans la 2^e ambulance de campagne du Corps expéditionnaire canadien.

1915

Bethune arrive en France comme brancardier; son unité rejoint le front avec la 1^{re} Division canadienne à Ypres, en Belgique.

Le 29 avril, Bethune est victime d'une « bonne » blessure — des éclats d'obus dans le mollet gauche; le 5 mai, il est hospitalisé à Cambridge, en Angleterre, où il reste pendant près de trois mois.

En novembre, Bethune rentre au Canada, où il s'inscrit à un programme accéléré de médecine mis sur pied par l'Université de Toronto.

1916

Bethune obtient son diplôme de la faculté de médecine en décembre; il exerce en pratique privée à Stratford, en Ontario.

Parmi les condisciples de Bethune se trouve Frederick Banting, l'un des codécouvreurs de l'insuline.

LE CANADA ET LE MONDE

1914

Le 28 juin, l'assassinat à Sarajevo de l'héritier du trône d'Autriche, François-Ferdinand, déclenche une série d'événements menant à la Première Guerre mondiale.

Le 4 août, la Grande-Bretagne déclare la guerre à l'Allemagne; le Canada entre automatiquement en guerre; les jeunes Canadiens se pressent pour rejoindre les rangs de l'armée.

1915

La deuxième bataille d'Ypres commence en Belgique; le 22 avril, les Allemands utilisent pour la première fois un gaz toxique, le chlore, contre une unité française; le 24 avril, la 1^{re} Division canadienne est atteinte par des gaz de combat au centre du front allié; le 3 mai, le médecin canadien John McCrae écrit le poème *In Flanders Fields* (« Au champ d'honneur »); les Canadiens subissent 5975 pertes.

BETHUNE ET SON MILIEU

On réfrigère pour la première fois du sang destiné à des transfusions.

1917

À Stratford, Bethune remplace deux médecins qui exercent en pratique privée.

En mai, après qu'une jeune fille a épinglé sur lui une plume blanche (symbole de lâcheté), Bethune s'engage dans la Marine canadienne comme chirurgien-lieutenant; il sert pendant quatorze mois à bord du porte-avions *Pegasus*.

1918

En novembre, Bethune est opéré pour une hernie.

Le Dr John McCrae meurt de pneumonie.

Le nombre de Canadiens qui ont succombé à la tuberculose est égal à celui des Canadiens morts au combat pendant la Première Guerre mondiale (60 000).

Une épidémie mondiale de grippe (la grippe espagnole) fait 22 millions de victimes en deux ans.

LE CANADA ET LE MONDE

1917

En avril, grâce au Corps expéditionnaire canadien, les Alliés remportent une victoire importante à la crête de Vimy, en France.

La Loi du service militaire impose la conscription et divise les Canadiens francophones et anglophones; afin d'assurer l'élection du gouvernement unioniste en place, les infirmières militaires et les parentes des soldats sont autorisées à voter.

En Russie, la révolution d'octobre (bolchevique) renverse la monarchie; Lénine est élu président du Conseil des commissaires du peuple.

1918

Les Alliés et l'Allemagne signent l'armistice le 11 novembre, mettant ainsi fin à la Première Guerre mondiale.

BETHUNE ET SON MILIEU

1919

Bethune est démobilisé et commence un internat de six mois à l'hôpital pour enfants de Great Ormond Street à Londres, en Angleterre; il combine le travail acharné et un style de vie extravagant; il revient au Canada, où il travaille comme médecin remplaçant à Stratford et à Ingersoll, en Ontario.

1920

En février, Bethune s'engage dans le Service médical de l'Aviation canadienne, récemment créée, en tant que lieutenant d'aviation; en octobre, il obtient une permission et retourne à Londres, en Angleterre, pour suivre une formation de douze mois en chirurgie au West London Hospital puis au Royal Infirmary à Édimbourg.

Bethune rencontre Frances Penney.

LE CANADA ET LE MONDE

1919

Le traité de Versailles fixe les conditions de la paix après la Première Guerre mondiale; la Société des Nations est mise sur pied pour en assurer l'application.

Au Canada, l'inflation et le chômage à grande échelle, le succès de la révolution bolchevique et la montée du syndicalisme industriel révolutionnaire (incluant le One Big Union) donnent naissance à de l'agitation ouvrière, dont l'exemple le plus célèbre est la grève générale à Winnipeg.

1920

Le Canada devient membre de la Société des Nations.

Arthur Meighen succède à Robert Borden comme premier ministre du Canada.

Fin de la guerre civile en Russie.

Adolf Hitler, un obscur homme politique autrichien, annonce à Munich son programme en 25 points

1921

William Lyon Mackenzie King succède à Arthur Meighen comme premier ministre du Canada.

Assassinat d'Eduardo Dato, premier ministre de l'Espagne.

BETHUNE ET SON MILIEU

1922

Bethune est reçu membre associé du Royal College of Surgeons d'Édimbourg et retourne à Londres pendant dix-huit mois en tant que chirurgien résident.

1923

Bethune épouse Frances Penney le 13 août à Londres, en Angleterre ; ils parcourent l'Europe pendant six mois.

Frederick Banting (un ancien condisciple de Bethune) obtient le prix Nobel pour sa découverte de l'insuline.

1925

Après un court séjour d'études à la Clinique Mayo de Rochester, au Minnesota, Bethune ouvre un cabinet à Detroit.

LE CANADA ET LE MONDE

À Guelph, en Ontario, fondation du Parti communiste du Canada en tant qu'organisation secrète.

1922

En Italie, Benito Mussolini et ses partisans fascistes marchent sur Rome et forment le gouvernement.

L'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) est formée à partir de l'ancien Empire de Russie.

Le Parti communiste du Canada devient un parti public et change de nom pour devenir le Workers' Party.

1923

À Munich, en Allemagne, échec du putsch dit « de la brasserie », organisé par Hitler.

L'Aviation canadienne s'appelle dorénavant l'Aviation royale canadienne.

1924

En URSS, mort de Lénine ; Joseph Staline et Léon Trotski se disputent le pouvoir.

1925

En Chine, décès de Sun Yat-sen.

En Allemagne, Hitler publie le premier tome de *Mein Kampf*.

BETHUNE ET SON MILIEU

Frances Penney quitte Bethune.

Au Canada, la tuberculose tue 3000 personnes au Québec, dont 800 dans la seule région de Montréal.

1926

Frances Penney revient à Bethune mais le quitte de nouveau pendant l'année pour retourner dans sa famille, à Édimbourg.

Bethune enseigne la rédaction d'ordonnances au Detroit College of Medicine and Surgery.

On diagnostique la tuberculose chez Bethune qui est d'abord traité au sanatorium Calydor, à Gravenhurst, puis au sanatorium Trudeau, à Saranac Lake, dans l'État de New York.

1927

Frances entame les procédures de divorce en juin; Bethune apprend que le divorce est prononcé le 24 octobre.

Le 27 octobre, Bethune convainc les médecins de provoquer un affaissement de son poumon infecté (collapsothérapie) par la technique du pneumothorax artificiel; son poumon guérit rapidement et Bethune reçoit son congé du sanatorium en décembre.

LE CANADA ET LE MONDE

1926

Arthur Meighen succède à William Lyon Mackenzie King comme premier ministre du Canada avant d'être lui-même remplacé, après trois mois, par Mackenzie King.

BETHUNE ET SON MILIEU

1928

De janvier à mars, Bethune reçoit une formation en biochimie à l'hôpital Ray Brook, à New York.

En avril, Bethune arrive à Montréal, où, pendant quatre ans, il complète sa formation en chirurgie thoracique à l'hôpital Royal Victoria; ses méthodes de traitement sont souvent peu orthodoxes.

En Grande-Bretagne, Alexander Fleming découvre la pénicilline et en suggère des applications possibles dans le traitement des maladies.

1929

Frances revient à Montréal et épouse Bethune pour la deuxième fois le 11 novembre.

1931

Un catalogue de fournitures médicales présente une page complète d'instruments chirurgicaux améliorés par Bethune; à l'automne, Bethune visite des sanatoriums et prononce des conférences dans le sud-ouest des États-Unis.

LE CANADA ET LE MONDE

1928

Joseph Staline est victorieux dans la guerre de pouvoir pour diriger l'URSS.

Les membres du Parti communiste du Canada reçoivent l'ordre de la III^e Internationale du Parti communiste de créer leurs propres syndicats; les communistes canadiens mettent sur pied la Workers' Unity League pour coordonner les activités syndicales.

Chiang Kai-shek est élu président de la Chine.

Le pacte Briand-Kellogg rend la guerre hors la loi et sera signé par 65 nations.

1929

Jeudi noir (24 octobre): la Bourse de New York s'effondre; c'est le début de la grande dépression, qui va durer dix ans.

1931

Richard (R. B.) Bennett succède à William Lyon Mackenzie King comme premier ministre du Canada.

Abdication du roi Alphonse XIII d'Espagne; instauration d'une république dirigée par un gouvernement démocratique.

Les Japonais envahissent la Mandchourie, en chassent les

BETHUNE ET SON MILIEU

1932

Pendant six mois, Bethune est chef intérimaire du service de chirurgie thoracique de l'hôpital Herman Kiefler de Detroit.

Bethune se voit signifier son congé de l'hôpital Royal Victoria.

Pour la deuxième fois, Frances demande le divorce, puis elle épouse A. R. E. Coleman.

1933

En janvier, Bethune est nommé chef du Service de chirurgie pulmonaire et de bronchoscopie à l'hôpital Sacré-Cœur, situé à Cartierville, en banlieue de Montréal.

1934

À Montréal, Bethune présente un cas hypothétique devant le Canadian Progressive Club et suggère des remèdes pour guérir les maux sociaux du pays.

LE CANADA ET LE MONDE

Chinois et y établissent un État vassal.

1932

En Allemagne, le Parti nazi obtient la majorité aux élections du Parlement (Reichstag).

1933

Au Canada, la CCF (Coopérative Commonwealth Federation), une coalition politique formée de forces progressistes, socialistes et ouvrières sous la direction de J. S. Woodsworth, tient une première réunion. Le CCF deviendra le Nouveau Parti démocratique (NPD) en 1961.

Adolf Hitler est nommé chancelier de l'Allemagne.

Franklin Delano Roosevelt devient président des États-Unis.

Le Japon se retire de la Société des Nations.

1934

Au Canada, Mitchell Hepburn est élu premier ministre de l'Ontario en promettant des réformes; les quintuplées Dionne naissent à Corbeil, en Ontario.

BETHUNE ET SON MILIEU

Bethune ouvre une clinique gratuite

1935

Bethune tente d'interrompre un discours vantant les louanges du système de santé de la Russie soviétique.

En juin, Bethune est élu au conseil de l'American Association of Thoracic Surgery.

En août, Bethune se rend à Leningrad et à Moscou pour un congrès international de physiologie.

En novembre, Bethune rallie les rangs du Parti communiste du Canada.

En décembre, Bethune vante les mérites de la médecine soviétique auprès de la Société médico-chirurgicale de Montréal.

Les cas de tuberculose ont diminué de cinquante pour cent en Russie depuis la révolution bolchevique.

1936

Bethune dirige le Montreal Group for the Security of the People's Health, qui a pour but de changer le régime de soins de santé au Québec et au Canada; un projet visant à mettre sur pied un régime étatique de soins médicaux est envoyé à différents hommes politiques pendant la campagne

LE CANADA ET LE MONDE

En URSS, Joseph Staline commence à pratiquer des purges au sein du Parti communiste.

1935

Au Canada, la Workers' Unity League est dissoute et les ouvriers inscrits au Parti communiste sont encouragés à participer au mouvement syndical général.

La marche sur Ottawa entreprise par des chômeurs de partout au Canada est stoppée à Regina par la Gendarmerie royale du Canada: l'émeute fait un mort et des centaines de blessés.

Mackenzie King succède à R. B. Bennett comme premier ministre du Canada.

Les nazis refusent de respecter le traité de Versailles.

Malgré un traité d'amitié signé en 1928 pour une période de vingt ans, Mussolini envahit l'Éthiopie.

1936

Appuyé par Hitler et Mussolini, le général Franco dirige une révolte fasciste contre l'Espagne républicaine.

En Angleterre, décès du roi George V, auquel succède son fils Édouard VIII, qui abdique peu

BETHUNE ET SON MILIEU

électorale provinciale, mais il est reçu avec l'indifférence la plus totale.

Bethune met sur pied la Children's Art School of Montreal; il écrit le poème *Red Moon* («Lune rouge») en août.

Le 24 octobre, Bethune s'embarque pour l'Espagne, où il arrive le 3 novembre.

Avec les Canadiens Henning Sorensen et Hazen Sise, l'Américaine Celia Greenspan et du personnel espagnol, Bethune établit le *Servicio Canadiense de Transfusión de Sangre* (Service canadien de transfusion sanguine) à Madrid et commence à sauver des vies en effectuant des transfusions sanguines dans les postes de secours.

1937

Bethune soigne le soldat suédois à Guadalajara; le ministère de la Guerre espagnol prend en charge le service de transfusion; grâce à des fonds canadiens, Bethune met sur pied des orphelinats pour les enfants de la guerre.

Bethune part pour le Canada le 18 mai; il est accueilli en héros à Toronto le 14 juin et à Montréal le 16 juin; il passe l'été à donner des conférences un peu partout au Canada pour recueillir des fonds destinés à procurer des armes aux républicains et pour sensibiliser les

LE CANADA ET LE MONDE

après en faveur de son frère, George VI.

Maurice Duplessis et son parti de l'Union nationale prennent le pouvoir au Québec.

Bataille de Madrid; en novembre, une force internationale de volontaires fait sa première apparition en combattant du côté des républicains soutenus par les communistes; le gouvernement républicain se déplace à Valence jusqu'à la fin de la guerre.

Chiang Kai-shek déclare la guerre au Japon.

1937

Les rebelles espagnols prennent Málaga, détruisent Guernica.

En Ontario, Hepburn est réélu grâce à son opposition au syndicalisme industriel américain.

Amelia Earhart disparaît au cours d'un vol au-dessus du Pacifique.

En France, le duc de Windsor (Édouard VIII), épouse Wallis Simpson.

BETHUNE ET SON MILIEU

gens aux dangers du fascisme ; à Winnipeg, il annonce qu'il est communiste, ce qui lui vaut d'être mis à l'écart de la communauté médicale canadienne.

À l'automne, Bethune organise l'Unité médicale mobile canado-américaine, dont la destination est la Chine ; une soirée d'adieu a lieu à New York le 31 décembre.

1938

Le 8 janvier, à Vancouver, l'unité médicale formée de Bethune, du Dr C. H. Parsons et de l'infirmière Jean Ewen s'embarque sur le vapeur *Empress of Asia* à destination de Hong-Kong ; le 22 février, Bethune et Ewen entreprennent un voyage de quatre mois vers Jingangku, un quartier général communiste ; en mars, Bethune rencontre Mao Tsê-tung à Yen-an (Yan'an).

Le 15 septembre, Bethune inaugure l'hôpital modèle de Songyan-kou ; en octobre, l'hôpital est détruit par les Japonais ; Bethune comprend qu'il doit favoriser des installations médicales mobiles.

Les journaux canadiens et américains annoncent erronément la mort de Bethune.

1939

Vers la fin de l'été, les unités mobiles se révélant très efficaces, Bethune projette de revenir au

LE CANADA ET LE MONDE

Les volontaires canadiens en Espagne sont réunis au sein du bataillon Mackenzie-Papineau.

Les Japonais envahissent la Chine le 7 juillet ; ils massacrent 350 000 personnes pendant la prise de Nankin (Nanjing) ; à contrecœur, Chiang Kai-shek forme une alliance avec Mao Tsê-tung (Mao Zedong), chef rebelle communiste.

1938

Les Japonais placent un gouvernement chinois fantoche à Nankin et se retirent de la Société des Nations.

En Espagne, Franco lance l'offensive en Catalogne.

1939

En avril, l'Espagne républicaine capitule devant Franco.

BETHUNE ET SON MILIEU

Canada pour recueillir des fonds; une école de médecine et un hôpital modèle s'ouvrent en septembre à Ninyankou.

Le 28 octobre, au cours d'une tournée d'inspection en Chine, Bethune s'inflige une coupure au doigt pendant une chirurgie.

Le 5 novembre, le doigt de Bethune est infecté; Bethune meurt de septicémie (empoisonnement du sang) à 5 h 20 du matin, le 12 novembre, à Huangshikou (col de la Pierre Jaune).

1940

La déponille mortelle de Bethune est exposée à Zhucheng; 10 000 visiteurs lui rendent un dernier hommage.

1941

Au Canada, décès du Dr Frederick Banting.

1942

Des chercheurs britanniques prouvent que la pénicilline peut être utilisée pour soigner les infections.

LE CANADA ET LE MONDE

En août, le dirigeant communiste Joseph Staline confond le monde en signant un pacte de non-agression avec le fasciste Adolf Hitler.

Fin de la guerre civile espagnole; la Grande-Bretagne et la France reconnaissent le gouvernement de Franco; l'Espagne quitte la Société des Nations.

La Deuxième Guerre mondiale est déclarée en septembre; l'Allemagne envahit la Pologne; l'URSS envahit la Pologne et la Finlande, et est exclue de la Société des Nations.

Au Canada, Joseph-Adélard Godbout succède à Maurice Duplessis comme premier ministre du Québec.

1940

Le Parti communiste du Canada est interdit par la Loi sur les mesures de guerre et renaît sous le nom de Parti travailliste-progressiste.

1941

L'Allemagne envahit l'URSS; les Japonais attaquent Pearl Harbour; les États-Unis et la Grande-Bretagne déclarent la guerre au Japon.

1942

Début de l'extermination des Juifs dans les camps de concentration allemands.

BETHUNE ET SON MILIEU

LE CANADA ET LE MONDE

1945

Décès du **président** des États-Unis, **Franklin Delano Roosevelt**.

L'Espagne est exclue de l'Organisation des Nations unies.

Combats entre les nationalistes et les communistes en Chine du Nord.

1946

Une trêve est déclarée dans la guerre civile chinoise.

1947

Les États-Unis cessent de jouer un rôle de **médiateur** en Chine.

1949

Chiang Kai-shek démissionne comme président de la Chine et transfère ses troupes à Taïwan, proclamation de la République populaire de Chine sous la direction de **Mao Tsé-tung**.

1950

La Grande-Bretagne reconnaît la Chine communiste.

La Corée du Nord envahit la Corée du Sud

Les États-Unis reconnaissent le nouvel État du Vietnam.

Le Congrès des États-Unis émet des restrictions sévères contre les membres du Parti communiste américain.

BETHUNE ET SON MILIEU

LE CANADA ET LE MONDE

1952

En Chine, la dépouille de Bethune est transférée dans un parc de Shijiazhuang; l'hôpital modèle de Ninyankou est déménagé en face du parc et il est rebaptisé Hôpital international de la paix Norman Bethune.

Des médicaments efficaces contre la tuberculose commencent à être utilisés.

Remerciements et lectures recommandées

Pour citer Norman Bethune, j'ai puisé, avec la permission des auteurs et des éditeurs, dans deux biographies : *The Scalpel, the Sword: the Story of Doctor Norman Bethune*, de Ted Allan et Sydney Gordon (Toronto, McClelland & Stewart, 1952), publié en français sous le titre *Docteur Bethune* (Outremont, l'Étincelle, 1973), et *Bethune*, de Roderick Stewart (Toronto, New Press, 1973); je me suis aussi inspiré de photographies, de lettres et d'écrits de Bethune recueillis par Roderick Stewart et publiés sous le titre *The Mind of Norman Bethune* (Toronto, Fitzhenry & Whiteside, 1977). Ces trois livres ont grandement influencé le portrait de Bethune et de son époque que j'ai tenté de peindre, et je suis très reconnaissant à leurs auteurs.

Les livres suivants m'ont aussi été utiles en me renseignant sur le contexte historique et en me fournissant des anecdotes concernant Bethune :

The Gallant Cause: Canadians in the Spanish Civil War 1936-1939, de Mark Zuelke (Vancouver, Whitecap Books, 1996). C'est l'histoire fascinante de centaines de Canadiens ordinaires qui ont tout risqué en allant se battre pour une cause en laquelle ils croyaient.

Norman Bethune: son époque et son message, édité par David A. E. Shephard et Andrée Lévesque

pour la fondation Bethune (Ottawa, Association canadienne d'hygiène publique, 1982). Cet ouvrage bilingue est un recueil de communications sur Bethune et son temps, présentées en 1979 à la conférence commémorant le quarantième anniversaire de la mort de Bethune.

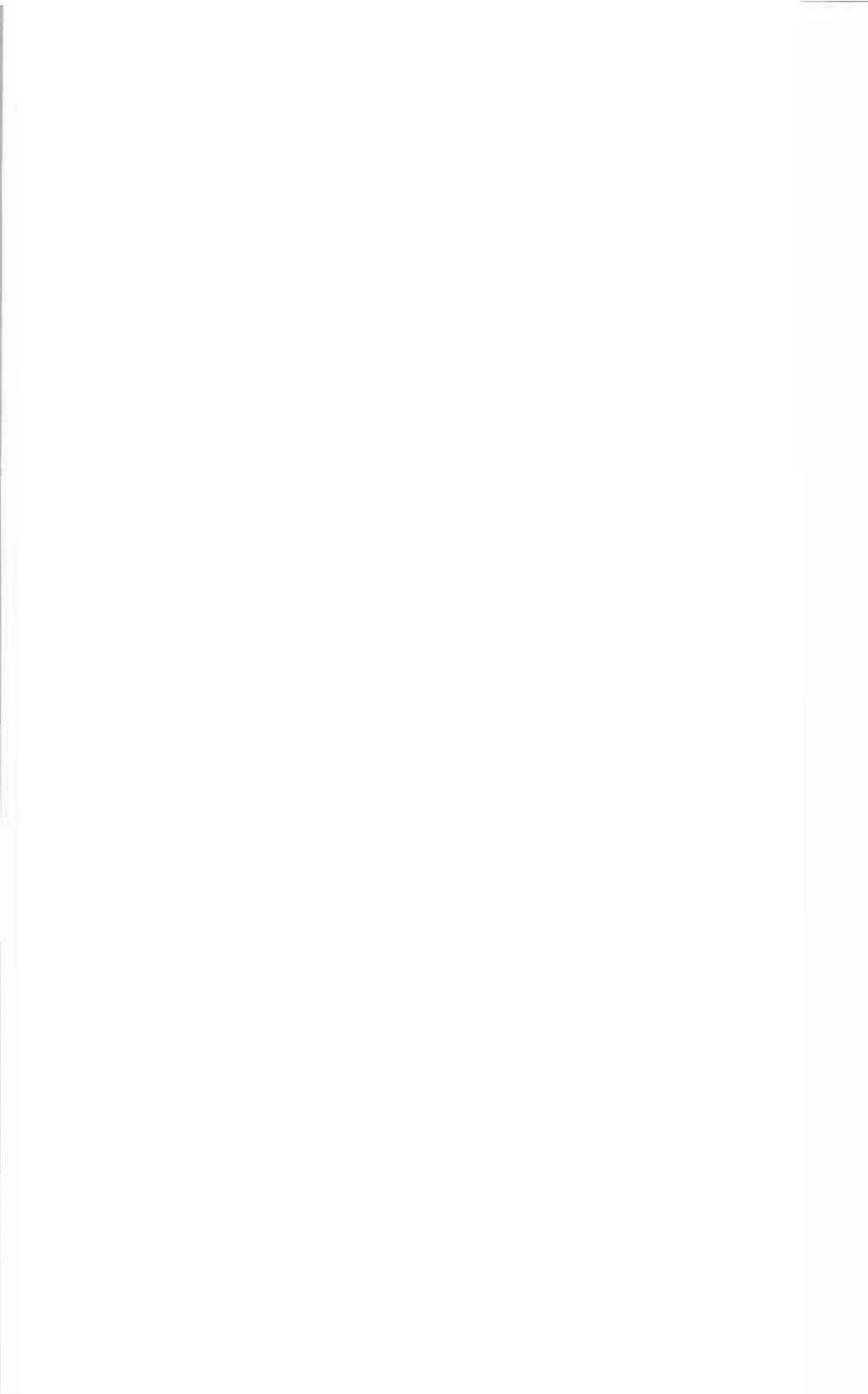
Bethune: The Montreal Years, de Wendell MacLeod, Libbie Park et Stanley Ryerson (Toronto, James Lorimer, 1978). Trois amis de Bethune rappellent des souvenirs datant du début des années trente.

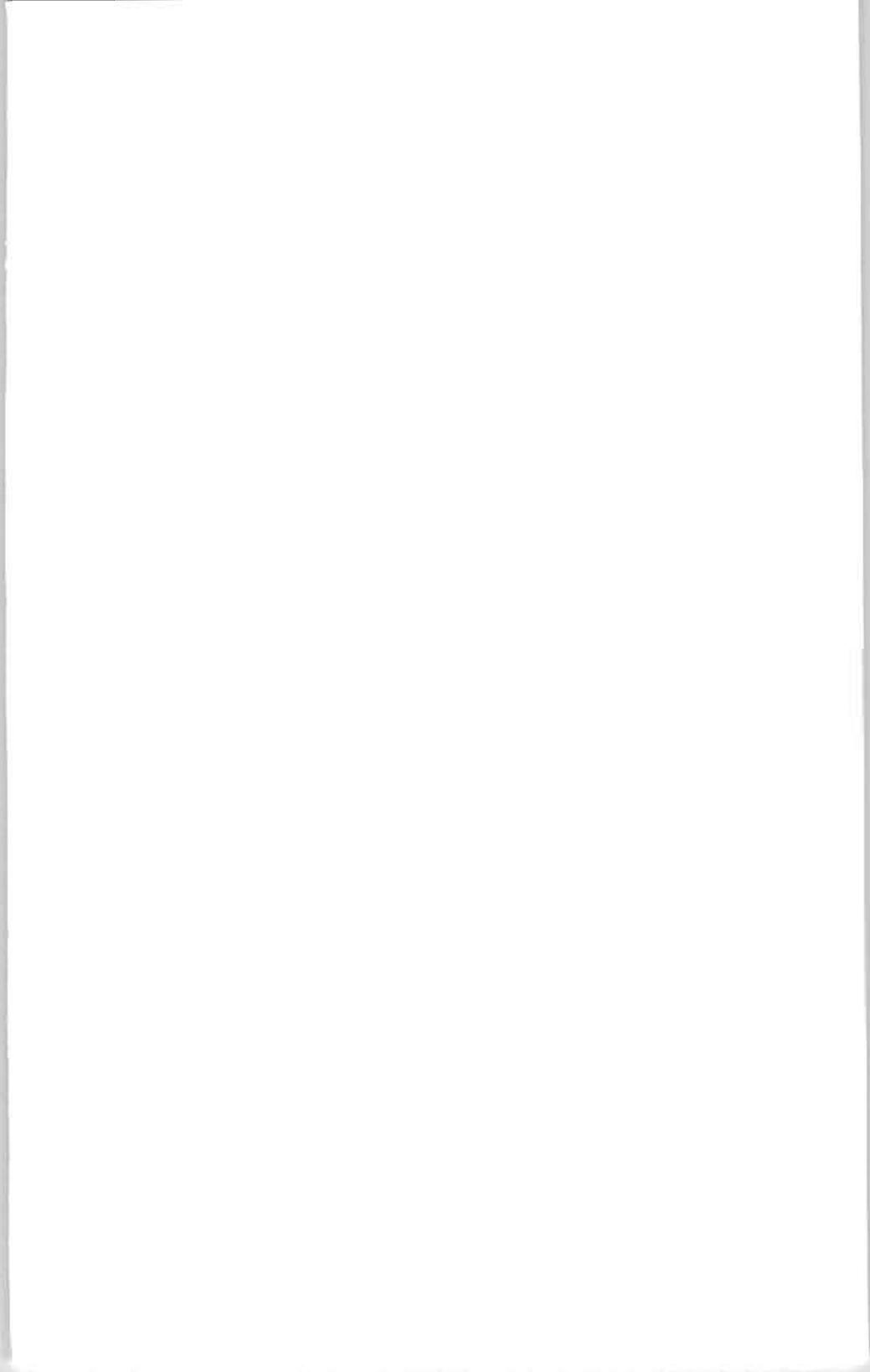
A Concise History of the Spanish Civil War, de Gabriel Jackson (Londres, Thames and Hudson, 1974). Une histoire brève, claire, accessible et abondamment illustrée, qui décrit une guerre complexe et brutale.

1915: The Death of Innocence, de Lyn Macdonald (Londres, Headline Book Publishing, 1993). Ce livre s'inscrit dans une série fascinante d'histoires écrites à partir de milliers d'heures d'interviews enregistrées, effectuées auprès de soldats ayant participé à la Première Guerre mondiale.

Table des matières

Prologue: La route de Málaga.....	13
1. Mort et naissance	25
2. Les guerres des débuts	35
3. La Première Guerre mondiale	45
4. Les guerres personnelles	59
5. La guerre contre la tuberculose	69
6. La guerre contre la médiocrité.....	85
7. La guerre pour changer le monde	95
8. La guerre d'Espagne.....	109
9. La guerre des mots	127
10. La guerre en Chine.....	135
Épilogue: Souvenir des guerres passées.....	153
Chronologie	
Norman Bethune (1890-1939)	161
Remerciements et lectures recommandées.....	179





Régionale Samuel-de-Champlain Inc.
Société Franco-Ontarienne
d'Histoire et de Généalogie



*Cet ouvrage
composé en New Caledonia
corps 12 sur 14
a été achevé d'imprimer
en octobre deux mille un
sur les presses de*

IMPRIMERIE
GAUVIN

Hull (Québec)

BETHUNE

*J*e refuse de vivre dans un monde qui engendre le meurtre et la corruption sans lever le petit doigt. Je refuse d'approuver, par passivité ou par inaction, les guerres que des hommes cupides livrent à d'autres hommes.

Norman Bethune

Né en 1890 à Gravenhurst, en Ontario, et mort en Chine en 1939 d'un empoisonnement de sang, Bethune a combattu l'injustice et la souffrance partout où il les rencontrait. Socialiste convaincu, il a dispensé des soins médicaux gratuits aux pauvres de Montréal et travaillé avec acharnement pour instaurer un système universel de soins de santé.

Sa vie privée, elle, était particulièrement chaotique. Il a aimé la même femme avec passion tout au long de sa vie adulte, mais il se montrait si excentrique que cette femme et lui étaient incapables de vivre ensemble. Ils se sont mariés et ont divorcé deux fois.

Bethune a d'abord connu la guerre comme brancardier en France et en Belgique dans les tranchées de la Première Guerre mondiale (1914-1918). Plus tard, il a participé à la guerre civile espagnole (1936-1939) comme médecin volontaire et il a été le premier à mettre sur pied un service mobile de transfusion sanguine pour secourir les blessés sur le champ de bataille. Puis, joignant les rangs des communistes chinois qui menaient une guérilla féroce contre les envahisseurs japonais, il a continué à sauver d'innombrables vies humaines au sein d'unités médicales mobiles.

Norman Bethune a donné sa vie pour défendre ses convictions, et sa mort a fait de lui un héros aux yeux du peuple chinois.

Récit biographique



ISBN 2-89261-318-3



9 782892 613186